PIERRE MOUTON PAR LOUIS REYBAUD

Louis Reybaud







COLLECTION MICHEL LÉVY

PIERRE MOUTON

ŒUVRES

DE

LOUIS REYBAUD

PARUES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Le Dernier des commis voyageurs.	1	vol.
Le Coq du clocher.	1	—
L'Industrie en Europe.	1	—
Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale.	1	—
Jérôme Paturot à la recherche de la meilleure des Républiques	1	—
Ce qu'on peut voir dans une rue.	1	—
La Comtesse de Mauléon.	1	—
La Vie a rebours.	1	—
Mathias l'humoriste.	1	—
La Vie de Corsaire.	1	—
Edouard Mongeron.	1	—
César Falempin.	1	—
Marie Brontin.	1	—
Pierre Mouton.	1	—
Narcisse Mistigris.	1	—

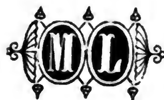
Paris. — Imprimerie A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

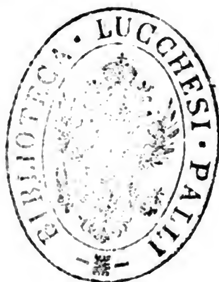
PIERRE
MOUTON

PAR

LOUIS REYBAUD

NOUVELLE ÉDITION





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1861



PIERRE MOUTON

I

LE BOIS DE L'ESTEREL

De 1806 à 1814, une certaine terreur, justifiée par plusieurs catastrophes, s'était attachée à toute la partie montueuse du département du Var qui s'étend de Fréjus à Cannes. Nul pays, si ce n'est la Corse, n'offre une pareille étendue de forêts, où le pin, le chêne et le châtaignier s'élèvent du milieu de fourrés inaccessibles. Peu de villages aux environs; partout le silence; à peine de loin en loin ces solitudes boisées retentissent-elles sous la cognée du bûcheron ou du charbonnier. Depuis le

village de l'Esterel jusqu'au Var, les monts et les bois se succèdent en changeant de nom, et un œil exercé peut seul reconnaître les sentiers qui sillonnent cette âpre contrée.

Ce fut là que, sous l'empire, une bande de malfaiteurs établit le siége de ses opérations. Du nom de son chef, on l'appelait la bande des *Moutons*. Pierre Mouton, au moment où commence ce récit, venait de s'échapper, pour la deuxième fois, du bagne de Toulon, et, malgré le canon d'alarme et la prime d'usage, il avait pu regagner le bois de l'Esterel, où l'attendaient ses complices. Une fois dans son domaine et au milieu des siens, il avait peu de chose à craindre des poursuites de la gendarmerie. A plusieurs reprises on avait essayé de purger cette zone des bandits qui l'infestaient, et, après de nombreuses pertes, les détachements envoyés s'étaient vus forcés de renoncer à l'entreprise. Des coups de fusil tirés par des ennemis invisibles faisaient tomber dans les rangs les officiers et les sous-officiers, et les soldats, démoralisés, n'osaient pas s'engager plus avant dans ces forêts meurtrières. Un seul brigadier, plus entreprenant que les autres, avait poursuivi le gros de la bande pendant deux jours, avec un peloton de vingt hommes; mais au moment où il croyait les avoir enfermés dans une sorte de trappe, entre le bois de Marans et le ruisseau de la Valoube, ils disparurent comme par magie dans une

muraille de rochers qui offrait plus de deux cents mètres d'escarpement. On continua la battue pendant trois jours. Rien ne parut. Seulement, vers le soir, l'obstiné brigadier reçut en plein bivouac une balle dans la région du cœur, comme prix de son dévouement et de son courage. Depuis lors, on sembla renoncer à forcer les malfaiteurs dans leur repaire; on se contenta de faire avec plus de soin la police de la route, et de distribuer des piquets de gendarmerie dans tous les villages environnants. On espérait ainsi les surprendre en détail au moment où ils viendraient rançonner les villageois ou renouveler leurs vivres.

La bande de Mouton n'était pas nombreuse; jamais elle ne compta plus de douze affidés; mais c'étaient des hommes résolus, des réfractaires que poursuivait la police impériale, des forçats évadés, des déserteurs à qui il ne restait que le choix du genre de mort. On devine tout ce qu'une pareille position ajoutait d'énergie et d'audace à la résistance de ces bandits. Traqués dans ces forêts, ils n'avaient plus de l'homme que l'apparence; cette vie errante avait développé en eux tous les instincts de la brute. Ce n'est qu'à l'aide d'exécutions sanglantes que le chef était parvenu à faire régner dans leurs rangs une sorte de discipline; encore son autorité était-elle souvent méconnue, surtout dans les heures de désœuvrement. L'ivrognerie et le jeu ne suffisaient pas

pour les distraire; des passions plus brutales s'éveillaient souvent en eux. Ils quittaient alors leur retraite; et, à l'aide de déguisements, ils se rendaient à Toulon, d'où ils ramenaient des compagnes de débauche. L'orgie durait jusqu'à ce qu'une nouvelle expédition vînt l'interrompre, ou que, fatigués de ces tristes plaisirs, les bandits renvoyassent d'eux-mêmes leur harem nomade, chargé d'un butin précieux. Ces femmes avaient ainsi deux emplois, l'amour et le recel.

Pour dominer de pareils hommes, Pierre Mouton avait besoin de l'ascendant que donnent une volonté indomptable et une force de corps peu commune. Quoiqu'il fût le plus jeune de la bande, le commandement lui avait été déféré sans contestation. A vingt-cinq ans, il était le héros du bagne, l'esprit le plus fertile en ruses, le courage le mieux éprouvé de toute cette élite de scélérats. Qui eût voulu parmi les siens contester de pareils titres? Sa personne d'ailleurs imposait. On ne savait d'où il venait; cependant ses manières, son langage, sa tenue formaient un contraste avec ce qui l'entourait. Son visage, quoiqu'un peu altéré par une vie vagabonde, gardait encore une certaine distinction : seul il avait les yeux bleus, les cheveux cendrés, parmi ces physionomies rudes et brunes. Évidemment ce n'était point un enfant de la zone méridionale; il appartenait au nord de la France, et cette circonstance n'était pas étrangère à

l'autorité qu'il avait acquise sur les siens. Nul d'entre eux n'était, en outre, plus adroit au tir et n'envoyait plus souvent une balle dans le corps d'un gendarme. Svelte et bien découplé, il avait des muscles d'acier et sautait d'un rocher à l'autre avec l'agilité d'un chamois. C'était à la fois l'orgueil et l'âme de la troupe : on l'aimait autant qu'on le redoutait.

De la part de son lieutenant, ce culte allait jusqu'à l'idolâtrie. Le lieutenant de Pierre était un forçat évadé, homme de quarante ans environ, qui portait une tête de taureau sur des épaules d'Hercule. Sous son front court brillaient deux petits yeux gris qui ne perdaient jamais le chef de vue et semblaient constamment en quête d'un ordre, d'une inspiration. C'était le dévouement de l'animal pour son maître, et ce sentiment avait pris chez cet homme le caractère d'une passion. On ne le connaissait dans la troupe que par son sobriquet de Bouton-de-Rose; les autres bandits étaient désignés par des noms analogues, comme Point-du-Jour, Rossignol, Adonis, Zéphir. L'aspect qu'offrait en ce moment cette troupe ne justifiait guère cet appel à la mythologie. L'hiver venait de commencer, et la forêt de l'Esterel était ébranlée par ces vents du nord qui sévissent avec tant de fureur dans le Languedoc et dans la Provence. A l'abri d'un rocher, et enveloppés de leurs manteaux, Pierre et ses compagnons gardaient une immobilité complète, et prêtaient l'oreille

aux moindres bruits qui leur arrivaient au milieu de ces grands bruits de la nature. Après un quart d'heure de silence, le capitaine prit le premier la parole :

— Bouton-de-Rose, dit-il à son lieutenant, es-tu bien certain qu'ils passseront l'Esterel cette nuit?

— Oui, capitaine, répliqua celui à qui s'adressait cette demande; ils soupent à Cannes, et ils en partiront à dix heures du soir. J'étais là avec Point-du-Jour, quand la chaise de poste est arrivée. Point-du-Jour avait un emplâtre sur l'œil, moi j'avais une béquille; ils nous ont fait l'aumône. La chaise est un coupé à trois places. Ils sont deux : un capitaine et une jeune fille. Il y a des pistolets dans la poche de la voiture : ce sera chaud.

— Est-ce que tu aurais peur, bagasse? dit une voix qui interrompit la conversation.

C'était celle de Point-du-Jour, conscrit réfractaire et le troisième personnage de la bande. Point-du-Jour était un Provençal renforcé dont il serait difficile de reproduire littéralement l'idiome, à cause des jurons énergiques qui l'assaisonnaient. Entre Bouton-de-Rose et Point-du-Jour existait depuis longtemps une rivalité dont l'autorité de Pierre ne parvenait pas toujours à modérer les écarts. Plus d'une fois, les deux bandits en étaient venus aux mains. Bouton-de-Rose résistait par sa masse; mais Point-du-Jour était plus alerte, et, ne pouvant entamer son adversaire, il se contentait de le harceler. Ces que-

relles, se reproduisant chaque jour, avaient fini par jeter dans la troupe une sorte de désunion et par la diviser en deux camps.

— Te voilà encore, toi, reprit aigrement Bouton-de-Rose, qui est-ce qui te parle? Mêle-toi de tes affaires, conscrit.

— Mes affaires, répliqua le jeune homme, c'est ce que je fais, bagasse! En voilà encore un drôle de faraud! Un chien regarde bien un évêque! Je ne pourrais pas te parler, à présent!

— C'est bon, voyons, file, ou l'on te démolit, conscrit.

— Ah! c'est comme ça, bagasse! eh bien! pare celui-ci, goujat.

En même temps il lui décocha un coup de poing en pleine poitrine. Bouton-de-Rose n'eut pas le temps de se mettre en garde, que déjà il était vengé. Une riposte étendit son adversaire sur le sol : le capitaine avait fait justice.

— Point-du-Jour, ajouta-t-il d'une voix grave, il y a longtemps que vous cherchez à troubler l'ordre qui règne dans la troupe. Vous méritiez une leçon; je viens de vous l'administrer. Si vous y revenez, la correction sera plus complète.

— Mais, capitaine, dit le conscrit encore tout étourdi du coup....

— Pas un mot de plus, ou je vous brûle la cervelle.

Nous sommes en expédition; on ne parle que quand j'interroge. Silence tout le monde!

On se tut, et de nouveau il n'y eut d'autre bruit que celui du vent de plus en plus déchaîné. Du point où la bande s'était placée, on apercevait l'un des tournants de la grande route d'Antibes qui semblait comme attachée aux flancs de la colline. De temps en temps, un nuage de poussière s'en élevait et marquait jusque dans le vallon la direction que suivait le chemin. Avec l'habitude de ces affûts nocturnes, les bandits avaient acquis la connaissance des moindres indices qui pouvaient trahir et dénoncer leur proie. Ainsi, le vent lui-même, malgré l'impétuosité avec laquelle il soufflait, devait les servir et leur apporter de plus loin ce roulement sourd que produit une voiture en mouvement. L'ouïe, la vue acquièrent, dans ce métier, une subtilité en rapport avec les services que toutes les deux doivent rendre. Pierre était, sous ce rapport, un précieux guide pour ses gens. Dans l'obscurité, rien ne lui échappait; la nature du bruit suffisait pour lui signaler un péril ou lui annoncer des victimes; le pas du cheval du gendarme, la marche cadencée d'un détachement de soldats, tout lui était familier. Il appartenait, par la sagacité des sens, à ces races d'Indiens que Cooper a si bien décrites. C'était pour les siens une espèce de Bas-de-Cuir, aussi habile à fuir l'ennemi qu'à courir au devant de sa proie.

Il était une heure du matin, et rien n'avait encore paru. Pierre consulta de nouveau son lieutenant pour s'assurer qu'il n'avait pas été dupe d'un faux indice. Bouton-de-Rose persista et ajouta :

— Capitaine, un peu de patience. Les oiseaux vont venir; nous n'aurons pas perdu notre veillée.

— Es-tu bien sûr de ton affaire, vieux? reprit Pierre.

— Comme de ma carabine, capitaine.

— Tu dis qu'ils étaient deux?

— Deux. Un officier et une jeune fille.

—C'est bien cela; l'officier d'ordonnance du prince, la dame d'honneur de la princesse. L'écrin doit y être. Douze cent mille francs de diamants! Silence, là-bas!

En prononçant ces mots, Pierre se redressa comme s'il eût entendu dans le lointain le bruit qu'il attendait; puis, s'inclinant jusqu'à terre, il prêta pendant quelques secondes une attention profonde. Quand il se releva, il dit à demi-voix :

— Les voici!... Camarades, chacun à son poste.

Par un mouvement spontané, la troupe entière se porta vers le chemin et prit position derrière une petite muraille de rochers qui le dominaient. C'était comme une forteresse naturelle dont les bandits connaissaient les avantages et que plus d'une fois, sans doute, ils avaient fait servir à leurs desseins. Quand ils furent tous réunis sur ce point, Pierre reprit la parole :

— Camarades, soignez votre feu. Les six coups de droite pour le limonier; les six coups de gauche pour le postillon; rien pour le coupé.

Ces dispositions étaient à peine prises que le bruit devint plus distinct. La voiture venait d'atteindre le sommet de la côte, et les fers des chevaux, lancés à la descente, résonnaient sur la chaussée. L'embuscade avait lieu dans un tournant et de manière à ce que rien ne pût donner l'éveil. Comme la route décrivait des sinuosités et formait une sorte de rampe autour de la colline, on put, à deux reprises, du lieu où les malfaiteurs étaient cachés, apercevoir la chaise de poste, qui arrivait rapidement au milieu de tourbillons de poussière. Le vent soufflait toujours avec violence, mais le ciel était pur, et la lueur des étoiles suffisait pour éclairer cette scène de deuil. Les carabines étaient appuyées sur un parapet naturel que formait le rocher, et, fidèles à leur consigne, les bandits avaient l'œil sur la mire et le doigt à la détente. Quand les chevaux se présentèrent au tournant, tout était prêt.

— Feu ! s'écria le capitaine.

Les douze coups partirent à la fois.

—Bien touché, ajouta Bouton-de-Rose. Bravo, mes gars.

En effet, le limonier venait de s'abattre, et le postillon tombait du haut du porteur. Cinq balles sur six l'avaient atteint; le limonier avait six balles dans le corps.

Arrêtée par les deux cadavres, la voiture s'arrêta sur le bord du chemin. Alors la scène changea. Prompts comme la pensée, les assaillants s'étaient précipités sur la route; mais ils avaient été devancés par un homme qui, s'élançant de la voiture avec deux pistolets au poing, semblait adresser un défi à des ennemis invisibles.

— Brigands, s'écria-t-il ; lâches ! assassins !

En même temps, des cris déchirants partaient du fond de la chaise. Pierre marcha droit vers le voyageur armé, et au moment où celui-ci déchargeait ses pistolets, presqu'au hasard, il bondit sur la gauche, et, l'enlaçant de ses deux bras, donna à ses gens le temps d'accourir et de le garrotter. Quand cette précaution fut prise, il s'avança vers la voiture.

— Mademoiselle, dit-il avec un accent ferme et poli, ne craignez rien; il ne vous sera fait aucun mal.

Se tournant ensuite vers son lieutenant qui contenait l'officier et achevait de le bâillonner :

— Bouton-de-Rose, dit-il, tu vas prendre soin de mademoiselle et de monsieur pendant que nous fouillerons la chaise.

La bande entière procéda alors à la plus minutieuse visite. On ouvrit les malles, on vida les caissons, on se livra à toutes les recherches imaginables. Dans le cours de ce travail, Pierre laissait souvent échapper des témoignages de désappointement.

— Rien, disait-il, rien; c'est singulier, j'étais pourtant bien informé; c'est singulier, répétait-il encore.

On fouilla de nouveau; le désappointement continua. On trouva les uniformes de l'officier, les objets de toilette de la demoiselle, quelques bijoux de peu de prix, mais rien de plus. Pierre ne revenait pas de sa surprise :

— C'est du guignon, s'écriait-il.

— Nous sommes volés, ajoutait Bouton-de-Rose.

Pierre réfléchit pendant quelques instants; puis, comme si une pensée soudaine lui était venue :

— C'est égal, dit-il, je n'en aurai pas le démenti. Bouton-de-Rose, poursuivit-il, tu vas prendre la conduite de la troupe. Demain, tu emmèneras les deux prisonniers au gîte du bois de Bormes. C'est entendu, n'est-ce pas?

— Entendu, capitaine.

— Toi, Zéphyr, dit Pierre à un autre de ses compagnons, tu vas mettre un des chevaux de trait en place du limonier, prendre l'habit du postillon et monter à cheval.

— Oui, capitaine.

Pendant que ces dispositions avaient lieu, Pierre prit à part son lieutenant et lui donna ses dernières instructions. Il venait de finir quand Zéphyr s'approcha :

— Tout est prêt, capitaine, où faut-il vous conduire?

— A Hyères, mon garçon, et doubles guides. Tu iras

frapper droit chez la sœur de l'empereur, hôtel de la princesse Pauline : rien que ça.

II

HYÈRES

Par un concours de circonstances, la petite ville d'Hyères avait alors pour hôtes plusieurs membres de la famille impériale. Depuis neuf mois environ, Pauline Borghèse y avait fixé son séjour et en avait fait un lieu d'enchantement. On sait quel charme répandait autour d'elle cette princesse, quels airs de fée, quelle grâce l'animaient. Longtemps Napoléon l'avait préférée à ses autres sœurs, malgré des caprices fréquents et des mutineries sans cesse renouvelées. Seule dans la famille, Pauline tenait tête à l'empereur, et cet esprit de révolte était loin de nuire à son influence. Un jour pourtant, les choses s'envenimèrent au point que Napoléon dut se fâcher sérieusement, et faire entendre des paroles sévères. Il s'agissait d'un tort public que Pauline avait eu envers l'impératrice Marie-Louise : une disgrâce s'en-

suivit, et la princesse reçut l'ordre de ne plus paraître à la cour. Au lieu d'aller rejoindre son époux, qui gouvernait le Piémont, Pauline préféra s'installer à Hyères, sur les bords de la Méditerranée, presqu'en face de la Corse, la patrie des Bonaparte. Elle y trouvait du soleil, une atmosphère tiède et limpide, des bois d'orangers et de citronniers, qu'elle aimait comme la Mignon de Goëthe, et, trésor plus précieux encore, sa liberté.

Pauline était, à cette époque, dans tout l'éclat de sa beauté. Canova venait de rendre un hommage d'artiste à la perfection idéale de ses formes en les appliquant à la plus belle Vénus qui soit sortie de son ciseau, la Vénus Victorieuse, marbre peu voilé, et, assure-t-on, d'une complète ressemblance. Pauline n'était pas l'esclave d'une bienséance vulgaire; elle se prêtait aux fictions mythologiques. Lorsqu'elle fit, à la suite de son premier mari, le général Leclerc, la triste campagne de Saint-Domingue, elle avait pour habitude de venir se reposer chaque soir, avec son enfant au sein, sur le pont de la frégate, et, la voyant si belle, les matelots l'avaient surnommée la *Reine de la mer*. Plus jeune encore, et quand la famille Bonaparte vivait obscurément à Marseille, elle s'était fait remarquer, dans les promenades publiques, par un port de déesse, une beauté et une grâce antiques. Au moment où les grandeurs la surprirent, elle sembla née pour en soutenir le poids. Aucune cour ne fut, plus que la sienne,

le siége d'une élégance exquise, et, il faut l'ajouter, d'une entière liberté de mœurs. Les brillants officiers que le service ne réclamait pas, les diplomates bien découplés, les fournisseurs mêmes, quand ils étaient jeunes et beaux, s'empressaient dans les salons de Neuilly, qui fut longtemps la résidence favorite de la princesse. Il y avait foule, mais Pauline choisissait. Quant au prince Borghèse, il ne quittait pas Turin : des deux côtés, les Alpes servaient de barrière et d'excuse.

Dans son exil, Pauline ne put plus avoir ni les mêmes ressources ni le même état de maison. Quoique la générosité de l'empereur fût toujours la même, il était difficile de réunir, au fond du département du Var, dans une ville de quatrième ordre, la brillante élite de cavaliers que Paris avait fournie jusque-là. Les premiers mois du séjour à Hyères furent donc tristes et presque solitaires. Pauline chercha à s'en dédommager par le spectacle de la nature. Nulle part, l'aspect n'en est plus magique. Du faîte des collines arides sur lesquelles la ville est, pour ainsi dire, suspendue, l'œil embrasse un des plus beaux horizons qu'il soit possible d'imaginer. Sur le premier plan s'étend la vallée d'où s'exhalent, comme d'une corbeille de fleurs, les plus doux parfums, et que revêtent toutes les nuances d'une végétation variée, depuis le vert tendre des prés jusqu'au vert sombre et métallique des bois d'orangers. Au delà, arrondie en

croissant, étincelle la mer, où le soleil se brise, tantôt en lumineux sillons, tantôt en paillettes mobiles : c'est la rade d'Hyères, que forment les îles d'Or et la presqu'île de Giens, magnifique bassin où peuvent manœuvrer des escadres. Bâtie à mi-côte et presque en amphithéâtre, la maison qu'habitait la princesse Pauline jouissait de cette perspective : dominant les riches tapis du vallon et les plaines azurées de la mer, elle se détachait au-dessus d'un énorme bouquet d'orangers, d'acacias et d'arbres de Judée.

Les beautés du paysage suffirent pour charmer pendant quelques jours la belle exilée; elle fit aux environs de longues cavalcades, gravit les collines, parcourut les jardins, visita les bords du golfe. Mais bientôt ces plaisirs champêtres n'eurent plus le même attrait; il fallut songer à d'autres distractions. Toulon était à deux pas ; le sous-préfet de cette résidence s'était mis aux ordres de la princesse. On arrangea des fêtes, des dîners, des bals, des concerts. Le corps des officiers de marine offrit des danseurs intrépides, les administrations se piquèrent d'honneur et fournirent aussi un contingent. On alla jusqu'à organiser une comédie bourgeoise où figurèrent avec avantage des lieutenants de frégate qui occupent aujourd'hui des postes élevés dans la hiérarchie maritime; enfin, ce fut de toutes parts un entraînement et un mouvement incroyables. La route de Toulon était

couverte de voitures, et la petite ville d'Hyères, ordinairement si calme, retentissait d'un bruit perpétuel de fêtes et de divertissements.

Pauline était l'âme de tout cela; elle en formait le principal attrait. Infatigable pour le plaisir, comme le sont les femmes, pleine d'imagination et de ressources, elle ne laissait jamais l'ennui se glisser autour d'elle et le conjurait par tous les moyens en son pouvoir. Son projet était d'attirer à Hyères une petite cour et d'en grossir l'effet au point de faire murmurer l'empereur. Elle se vengeait ainsi en s'amusant. Entre son frère et elle, c'était un jeu depuis longtemps convenu; elle gardait la part des folies; lui, celle des remontrances. Il la savait bonne fille et pardonnait toujours. Aussi était-elle en quête d'un nouveau coup de tête et n'en trouvait pas qui fût complétement à son gré. L'occasion vint heureusement la servir.

Un magnifique vaisseau de 120 canons venait d'être achevé; on n'attendait plus qu'un ordre du ministre de la marine pour le mettre à l'eau. De pareilles opérations sont rares; elles offrent toujours, pour des bâtiments de ce rang, un grand intérêt. Pauline résolut d'en profiter pour réunir autour d'elle un petit congrès. Sa sœur, Élisa Baciocchi, était à Lucques, chef-lieu de sa souveraineté : elle lui écrivit en termes pressants, lui dépeignit sous les couleurs les plus brillantes la fête qui se

préparait, envoya un de ses plus éloquents plénipotentiaires pour conduire cette négociation, enfin s'y prit de telle sorte, avec tant de finesses et de ruses, qu'Élisa partit de Lucques et vint rejoindre sa sœur dans sa résidence. C'était déjà une victoire. Deux princesses à Hyères! Napoléon devait jeter feu et flammes : Pauline l'espérait; il n'en fut rien.

Élisa était partie de Lucques d'une manière assez précipitée, n'emmenant avec elle qu'une de ses femmes et peu d'objets de toilette. Ce n'était pas ainsi que l'entendait Pauline; elle voulait que les choses se passassent avec un certain éclat et qu'Hyères fût pendant quelque temps le siége d'une véritable cour. Pour amener Élisa à servir ses desseins, chaque soir elle se parait de ses diamants, de ce magnifique écrin qu'elle envoya plus tard à Napoléon vaincu, et qui fut pris par les alliés à Waterloo dans la chaise de poste de l'empereur. Élisa supporta d'abord sans s'inquiéter le spectacle de l'écrasante beauté de sa sœur, lorsqu'au feu des lustres sa tête s'entourait d'une auréole d'étincelles, mais peu à peu la femme reprit le dessus, et elle fit demander à Lucques sa dame d'atours, ses parures, ses toilettes de prix. Un aide de camp du prince Baciocchi devait escorter le précieux convoi.

Quelques jours après que cet ordre eut été donné, Élisa était assise près de Pauline, sur la terrasse du

jardin, par une de ces belles journées d'hiver, inconnues aux régions du nord. Autour d'elles, les orangers, quoique jaunis par le froid, portaient encore des boutons à demi épanouis et de beaux fruits d'or, que les tiges de l'arbuste avaient peine à supporter. Le sous-préfet était venu rendre ses devoirs aux deux princesses et aux environs se promenaient quelques intimes. Dans quelques heures on allait partir pour Toulon, afin d'assister à un grand bal que le préfet maritime donnait en l'honneur de la princesse Baciocchi. Cependant celle-ci paraissait inquiète et se levait à chaque instant pour aller jeter la vue du côté du chemin. Pauline remarqua ce manége et se penchant à l'oreille de sa sœur :

— Qu'as-tu donc, chère, lui dit-elle; il me semble que tu es inquiète : qui te préoccupe ainsi?

— Rien, ma sœur, répondit la princesse Élisa. J'avais cru entendre le roulement d'une voiture, voilà tout.

En même temps, elle se dirigea vers un mur à hauteur d'appui qui plongeait sur la grande route.

— Allons, voyons, petite, lui dit Pauline, qui se leva pour la rejoindre, faisons notre confession : tu attends quelque chose?

— Mais, non, te dis-je.

— Encore! Tu te défies donc de moi? Voyons, Élisa, pas de fausse honte. Entre nous, à quoi bon? Est-ce un cavalier?

— Tu es folle, Pauline.

— J'ai deviné : c'est un beau Léandre. Tu soupires à faire tourner un moulin à vent. Tu en es encore là, petite.

— Eh bien! non, curieuse, non; je vais tout te dire. Tu te fais magnifique chaque soir, tu m'as piquée au jeu, j'ai envoyer chercher mes diamants.

— Je m'en doutais, méchante. Eh bien, embrasse-moi, tu m'as rendu service. Nous aurons à Hyères un congrès de pierreries; cela fera enrager Napoléon avec son Autrichienne.

Les deux folles se mirent à rire. Le sous-préfet, qui, par respect, s'était tenu à l'écart, crut alors qu'il pouvait s'approcher, et, par une de ces flatteries de courtisan qui sont un devoir d'état, il se prit à rire sans savoir de quoi il s'agissait. L'hilarité des princesses en redoubla.

— Leurs Altesses impériales, dit-il en se fendant la bouche jusqu'aux oreilles, ont une gaieté communicative à laquelle on ne peut se soustraire. C'est fort drôle, vraiment, c'est fort drôle.

— Oui, monsieur le sous-préfet, répliqua Pauline ; il s'agit de l'empereur; vous voyez que le sujet en vaut la peine.

A l'instant le sourire disparut de dessus la physionomie du fonctionnaire; on eût dit que la foudre venait de le toucher. Il pâlit et balbutia :

— Mille excuses, Altesses, j'ignorais de quoi il était question. J'aurais dû rester à l'écart. Mille excuses.

Et il se retirait atterré sous le poids de son inadvertance, quand Pauline le retint :

— Parlons sérieusement, monsieur le sous-préfet. Voici ma sœur qui a envoyé chercher ses diamants à Lucques.

— Sans m'en prévenir? dit le fonctionnaire en interrompant la princesse.

— Vous en prévenir? et pourquoi, monsieur? répondit Élisa.

— C'est que nous aurions fourni une escorte à la voiture : les routes sont infestées.

—Au fait, je n'y songeais pas, reprit Pauline. Ma pauvre Élisa, tes pierreries courent des risques : nous avons dans ce pays-ci un voleur qui fait parler de lui : c'est à qui m'entretiendra de ses prouesses. Voilà déjà dix fois que monsieur nous en fait le récit. Il s'appelle.....

— Pierre Mouton, Altesse.

— C'est cela, Pierre Mouton, un homme déterminé, un vrai héros de roman, un bandit qui fait trembler les villageois à vingt lieues à la ronde. Sous l'empereur!! Qu'en dis-tu, Elisa?

— Ne vous en moquez point, Altesse, reprit le sous-préfet : Pierre Mouton est un garçon dangereux; il nous a déjà mis vingt gendarmes hors de combat.

— Fi, monsieur, un bandit! Est-ce que cela compte? Songez donc que nous vivons sous l'empereur!

Elle dit ces mots de manière à couper court à la conversation, et entraînant sa sœur, elle laissa là le sous-préfet un peu confus et désappointé. La princesse Élisa semblait réfléchir: la conversation du fonctionnaire était menaçante pour le sort de ses bijoux. Cependant, peu à peu elle se rassura.

— Baciocchi, se dit-elle, est un garçon prudent; il connaît le prix des choses; il aura pris ses précautions.

Cependant les heures s'écoulaient, et il était temps de songer au départ. Madame Baciocchi ne pouvait envisager, sans un dépit secret, le vide que produirait dans sa parure du soir le retard des diamants sur lesquels elle avait compté. Pauline allait paraître à ce bal dans tout son éclat; plus belle, plus resplendissante, elle devait attirer tous les regards et laisser sa sœur sur le second plan. On a beau être princesse de Lucques et de Piombino, même grande-duchesse de Toscane, on ne se résigne pas à paraître moins fastueuse, moins imposante, moins richement caparaçonnée et empanachée qu'on ne le pourrait. Quel remède à cela? Pester contre Baciocchi, se promettre de lui faire expier sa négligence! La princesse Élisa n'y manqua point, mais cette revanche ne réparait rien. Bon gré, mal gré, il fallait se rendre dans son appartement et songer à sa toilette.

Madame Baciocchi allait s'y décider, et déjà elle gravissait les marches du perron, quand un homme en costume d'état-major se présenta à elle. La poussière de la route encore répandue sur ses habits, et une chaise de poste, arrêtée dans la cour, indiquaient qu'il arrivait à l'instant même.

— Dieu soit loué, s'écria la princesse, vous voilà enfin ! Il était temps.

— Altesse, dit le beau jeune homme, excusez-moi ; les chemins sont en mauvais état. J'ai eu beau faire diligence, courir de nuit et de jour, il m'a été impossible d'arriver plus tôt.

— Et vous êtes seul ? J'avais ordonné qu'on m'envoyât mademoiselle Laure Grandval !

— Laure Grandval, dit à demi-voix le jeune officier.

— En aurait-elle été empêchée, monsieur ?

— Altesse, Laure Grandval, ma sœur, n'a pu supporter jusqu'au bout cette course forcée. Je l'ai laissée à Gênes, où j'irai la reprendre.

— Vous êtes donc le capitaine Maxime Grandval, attaché au prince Eugène ?

— Oui, Altesse ; et aujourd'hui au service de la princesse de Lucques et de Piombino, grande-duchesse de Toscane.

— A notre service, capitaine ? J'en suis enchantée : j'aurai soin de votre avancement. Mais, c'est qu'il est

fort bien ce jeune homme, ajouta-t-elle tout bas en jetant un coup d'œil sur l'officier.

Celui-ci soutint cet examen avec l'aplomb d'un homme qui a la conscience de son mérite et qui sait tirer parti de ses avantages. Élisa n'avait pas le temps de pousser plus loin cette enquête; l'heure pressait, on allait bientôt partir.

— Et ce que vous avez à me remettre, monsieur! ajouta-t-elle.

— Altesse, répondit l'officier en tirant un portefeuille de sa poche, je n'ai que cette lettre.

— Rien autre? dit la princesse étonnée.

— Rien de plus, Altesse.

— A quoi donc songe cet animal de Baciocchi? murmura la princesse entre ses dents.

Elle prit la dépêche, la décacheta avec une mauvaise humeur évidente et y lut ce qui suit :

« Ma chère femme,

» Quand on fait voyager pour douze cent mille francs
» de diamants, il est bon d'avoir de la prudence. Douze
» cent mille francs d'un format si portatif peuvent tenter
» beaucoup de consciences. J'ai donc fait arranger vos
» écrins dans la chaise de poste. Que l'on coupe le drap
» du fond, on trouvera une espèce de tambour où ils

» sont soigneusement emballés. Ils vous arriveront ainsi
» sans risques et pourront défier les bandits des Apen-
» nins et des Alpes. La défiance est la mère de la sû-
» reté. »

— O Baciocchi! Baciocchi! que je te reconnais là! s'écria la princesse en s'interrompant.

« Le capitaine Maxime Grandval et sa sœur Laure
» Grandval, votre dame d'atours, sont chargés de vous
» remettre ma lettre. Tous vos ordres sont ainsi exécutés
» et il ne me reste plus qu'à me dire :
» Votre époux affectionné,

» FÉLIX BACIOCCHI. »

Involontairement, Élisa avait lu cette lettre à haute voix, et rien de ce qu'elle contenait n'avait échappé à l'officier. Quand la princesse eut appelé un valet pour aller fouiller la chaise et retirer le précieux dépôt qu'elle recélait :

— Malédiction! s'écria le voyageur; j'ai fait vingt lieues avec le magot et il m'échappe. Pierre Mouton! en voilà une d'école! A la revanche maintenant.

III

LE BAL DU PRÉFET MARITIME

Le faux aide de camp auquel on donnait le nom de *capitaine Maxime* fut logé dans un pavillon situé au bout du jardin et qui débouchait sur la grande route par une issue particulière. Pierre (on a deviné que c'était lui) remarqua avec plaisir cette disposition. Des valets de pied venaient de déposer dans sa chambre les bagages dont la chaise était chargée ; il procéda à un minutieux inventaire de ce que renfermaient les valises et les malles. D'un côté figuraient des objets de toilette à l'usage d'une femme : il les rangea dans un coin ; de l'autre étaient l'uniforme, les épaulettes, l'épée, enfin la mince garde-robe d'un officier de fortune. Il essaya ces vêtements ; on eût dit qu'ils avaient été faits pour lui : le hasard le servit même dans ce détail.

Jusque-là tout lui avait réussi. Dans l'une des poches de la voiture il avait trouvé le portefeuille de l'officier, ses états de services, ses instructions. Le capitaine

Maxime avait été longtemps attaché à l'état-major du prince Eugène, et depuis un mois seulement il avait obtenu de passer au service des Baciocchi, à la cour desquels se trouvait sa sœur. La princesse Elisa n'avait jamais vu cet officier : ainsi, de ce côté, point de crainte. A mettre les choses au pire, Pierre avait donc devant lui cinq ou six jours pour agir et monter, comme il le disait, une affaire. Sa proie lui avait échappé; mais elle n'était pas loin. Cette maison où il venait de s'introduire recélait pour plus de trois millions de pierreries. Un coup de main était facile; il avait des intelligences dans la place. Trois millions! quelle aubaine! S'il réussissait, il se retirait du commerce et abandonnait à son lieutenant l'exploitation des grandes routes. Deux millions devaient lui suffire pour mener à l'étranger une vie de prince; l'autre million distribué à ses gens leur permettait de se ranger, pour peu que le cœur leur en dît, dans la classe honorable des capitalistes. Voilà comment le crime pratiqué sur une grande échelle peut conduire au repentir et à la vertu : ce n'est plus qu'une question de chiffres.

Pierre en était là de ses plans quand il entendit frapper doucement à sa porte. Involontairement il porta la main sur des pistolets d'arçon qui faisaient partie de l'arsenal de l'officier, en cacha un sous son habit et alla ouvrir. C'était Zéphyr qui venait demander des ordres.

— C'est juste, dit Pierre, il faut rendre les chevaux; la poste de Cannes donnerait l'éveil. Un homme et un cheval de moins, ça se remarque. Écoute, Zéphyr.

— Je suis tout oreilles, capitaine.

—Tu es un garçon éveillé, intelligent : je casse Point-du-Jour et te donne sa place, si tu t'en tires à ton honneur. Il s'agit de trouver un prétexte pour ramener deux chevaux au lieu de trois. Quant au postillon, tu diras qu'il s'est mis au service des princesses et qu'on vient de l'envoyer en Russie, à franc étrier, à raison d'un napoléon par jour. C'est flatteur pour le corps des postillons.

—Et le cheval, capitaine, ajouta Zéphyr en se grattant l'oreille.

— Ça t'embarrasse, mon gars? Eh bien! nous ferons un sacrifice. Voici quarante napoléons que j'ai trouvés dans la valise de cet officier, tu les donneras au maître de poste en lui disant que les princesses ont été enchantées de son animal.

— Jolie bique!

— C'est vrai, nous sommes de vils flatteurs, Zéphyr; mais il le faut : tu ajouteras que les princesses ont attaché le quadrupède à leurs écuries. De l'honneur et de l'argent, le maître de poste n'y résistera pas; il ne dira rien. Tu as bien compris, mon garçon?

—Oui, capitaine.

— Encore un mot. Cette nuit, à dix heures du soir, trouve-toi à la porte de ce pavillon, du côté de la grande route.

— Suffit, capitaine.

Zéphyr venait à peine de partir qu'un nouveau visiteur entrait dans le pavillon. Il s'annonça comme l'un des jeunes attachés au service des princesses, et, en leur nom, pria le capitaine Maxime d'accompagner ces dames au bal du préfet maritime. C'était une des occasions qu'avait ménagées Pauline pour déployer du cérémonial et de l'étiquette; elle voulait que les deux maisons marchassent au grand complet, avec un grand luxe de toilettes et d'uniformes. Les aides de camp étaient tous mis en réquisition, les dames d'honneur se harnachaient de leurs plus magnifiques falbalas et se paraient de ces robes à la Marie-Louise qui faisaient remonter la taille jusqu'aux épaules. Huit carrosses à six chevaux, quarante laquais galonnés sur toutes les coutures attendaient déjà dans la cour et sous le vestibule que leurs Altesses fussent prêtes. Les chevaux piaffaient; la livrée, rangée sur deux rangs, gardait cette tenue sévère qui faisait partie des habitudes de l'époque et de la discipline militaire qui l'animait.

Il restait peu de temps à Pierre pour faire ses réflexions. Paraître à Toulon, d'où il venait de s'évader naguère, devant les autorités maritimes, à qui son

visage pouvait être familier, c'était jouer une partie délicate et s'exposer à des risques presque certains. D'un autre côté, désobéir à l'ordre des princesses ou chercher de mauvaises défaites, c'était faire naître le soupçon et gâter la position que son audace venait de lui créer. Ces deux partis avaient des inconvénients; il se décida pour le plus hardi en se fiant à son étoile. Dans la malle de l'officier, il avait trouvé ce qui constituait alors la tenue de cour : un uniforme neuf, la culotte de casimir blanc, les bas de soie, les souliers à boucles d'or. Tout cela lui allait à ravir; quelques soins donnés à sa chevelure achevèrent de le métamorphoser en brillant cavalier qui portait l'épée et le chapeau monté avec une aisance, une grâce particulière. Sa toilette était terminée, quand un valet de pied vint l'avertir; il put partir dans le dernier carrosse.

L'hôtel du préfet maritime est situé, à Toulon, sur une place vaste et ombragée que l'on nomme le Champ-de-Bataille. Toutes les troupes de terre et de mer, alors en garnison dans le port, avaient été rangées en haies sur le passage des princesses. Les tambours battaient aux champs, les forts faisaient entendre les saluts d'usage. Les voitures défilèrent ainsi au pas sous l'œil curieux de la foule. Pauline Borghèse, qui aimait à se montrer, avait fait rabattre les stores, et le cortége entier était exposé aux regards. Pierre ne subit pas cette exhi-

bition sans quelque inquiétude. De temps en temps, il reconnaissait, au milieu de cette affluence, les gardes-chiourmes sous le bâton desquels il avait vécu, et détournait la tête pour éviter une reconnaissance fâcheuse. Heureusement le jour tombait et la température refroidie conseillait d'abréger cette promenade. Les voitures prirent le trot et arrivèrent à l'hôtel de la Préfecture, où un dîner devait précéder le bal.

A neuf heures, les salons étaient pleins. Comme tout se faisait alors moins bourgeoisement et moins simplement qu'aujourd'hui, on avait disposé dans le lieu le plus apparent une estrade garnie de fauteuils. Les princesses s'y assirent et les dames d'honneur prirent place à leurs côtés. Pauline était resplendissante; on eût dit une apparition. Dans son séjour aux colonies, elle avait pris le goût des étoffes et des modes qui y règnent. Sa robe était en mousseline lamée d'or; elle n'était pas surmontée d'une de ces fraises empesées qui avaient alors la vogue; elle ne bridait pas non plus la poitrine d'une manière disgracieuse. En fait de toilette, Pauline n'obéissait qu'à sa propre inspiration; il suffisait que Marie-Louise eût adopté quelque chose pour qu'elle n'en voulût pas. Le costume qu'elle portait ce soir-là servait merveilleusement la beauté et la perfection de ses formes; pour toute autre que Pauline, il eût été trop indiscret; elle n'avait rien à perdre à être vue ainsi. Ses

beaux cheveux noirs, ramassés à la grecque, étaient couverts de pierreries; sa poitrine en ruisselait. De longues grappes de diamants se mêlaient aux boucles qui lui tombaient sur les épaules et en relevaient l'admirable blancheur. Sans avoir ni ce prestige, ni cet éclat, Élisa était fort belle aussi dans sa robe de velours et sous les feux de ses brillants que dominait une aigrette d'un prix inestimable. Toulon avait envoyé à cette fête l'élite de ses dames, la fleur de sa bourgeoisie; la marine ses dignitaires et ses élégants officiers. Toutes les musiques des régiments et des vaisseaux avaient fourni des sujets à l'orchestre, et les cours, la grande place, les salons étaient inondés d'harmonie. Mille fleurs rares garnissaient le perron, les vestibules et jusqu'aux salles du bal. Les uniformes aux broderies d'or abondaient dans cette foule d'invités, et se détachaient sur les robes blanches des dames. C'était, dans l'ensemble, un magnifique spectacle, que relevait la présence de deux princesses du sang. Debout sur leur estrade, Pauline et Élisa accueillaient par un gracieux sourire les personnes que le préfet maritime leur présentait, et distribuaient çà et là quelques paroles aimables. Quand ce cérémonial eut été achevé, les danses commencèrent.

Pierre avait suffi sans peine aux devoirs d'étiquette qu'exigeaient ses fonctions, et, depuis lors, il semblait absorbé dans une contemplation profonde. Son œil ne

pouvait pas se détacher de dessus les deux princesses; sans cesse il était attiré de ce côté. Élisa s'en aperçut et en fut secrètement flattée. Même dans cette réunion, où les beaux cavaliers abondaient, Pierre était fait pour être remarqué. L'expression audacieuse et un peu farouche de son visage, les éclairs de son regard, le dédain qui se lisait sur ses lèvres, loin de lui nuire, en faisaient un personnage original et dont l'éducation pouvait avoir quelque prix. Quant à Pierre, il ne voyait pour ainsi dire plus les deux femmes: leurs diamants le fascinaient. Ces pierreries, qui jetaient aux lumières des feux éblouissants, le ramenaient à ses instincts sauvages; il semblait les tenir en arrêt, comme s'il n'attendait que le moment de fondre sur cette proie.

Cependant, une autre personne avait, de son côté, remarqué le bandit, et il était facile d'apercevoir sur ses traits une terreur contenue. C'était une dame de haut parage, à en juger par son costume et par la place qu'elle occupait à côté de la princesse Pauline. La beauté de sa personne était grande, quoique pleine de fierté; elle n'avait rien pour séduire, mais il était impossible de n'être pas frappé de la richesse de sa taille, de la régularité de ses traits, de la distinction de ses manières. Depuis le moment où elle avait aperçu Pierre, elle n'avait cessé de tenir son œil attaché sur lui. Peut-être cette préoccupation eût-elle duré longtemps en-

core si la princesse, avec cet accent doux et flatteur qu'elle imprimait à ses moindres paroles, ne lui eût dit :

— Comtesse de Stolberg, ne trouvez-vous pas que le préfet maritime fait galamment les choses?

Une interpellation aussi directe arracha la dame à ses terreurs; elle composa son visage et répondit à Pauline Borghèse :

— Oui, Altesse; je crains seulement que la société ne soit un peu mêlée.

Ce mouvement de Pauline et ce rapide dialogue suffirent pour changer la direction des regards de Pierre : il rencontra les yeux de la comtesse et des deux côtés s'échappa un cri involontaire et mal étouffé :

— Claire!

— Pierre!

Ce ne fut qu'un instant, prompt comme l'éclair, mais décisif. Pierre fit un effort sur lui-même et s'arracha brusquement à cette scène : un groupe d'officiers de marine s'était formé dans l'embrasure d'une croisée; machinalement il s'y mêla. On y parlait des aventures du bagne, des mœurs des forçats, de leurs exploits, de leurs ruses. Au moment où la curiosité et le besoin d'une diversion le jetèrent au milieu de cet entretien, il était question de Pierre Mouton.

— Je l'ai connu, disait un jeune aspirant; c'est un

grand brun, un peu louche, une figure à vous faire virer lof pour lof.

— Tu te trompes, Édouard, répliquait son camarade, Mouton a les cheveux rouges et une cicatrice à la lèvre. Nous l'avons employé au gréement de la *Sultane;* je ne connais que ça.

— Tu auras confondu, Paul, j'ai eu Mouton dans mes hommes de corvée, quand nous avons mis le *Cygne* dans les bassins. C'est un brun, te dis-je, un masque à faire peur.

— Un rouge, des cheveux carotte, Édouard.

— Un brun, Paul, un brun de Bédouin.

— Veux-tu parier deux napoléons?

— Je t'en parie quatre.

— Tout juste, voici le commandant de l'Arsenal, nous allons le prendre pour juge.

En même temps l'un des jeunes étourdis aborda respectueusement un homme d'un âge mûr, dont la physionomie indiquait des habitudes de pénétration et de défiance. Il lui exposa le différend et le pria de le juger. Pendant que l'aspirant parlait, le commandant s'était retourné du côté du groupe, et la figure de Pierre, qui respirait l'ironie et le sarcasme, le frappa singulièrement. Au lieu de répondre, il considérait l'étranger. Les jeunes gens insistèrent.

— Eh bien! commandant, dirent-ils, qui de nous deux a gagné le pari?

— Personne, répliqua celui-ci sans quitter Pierre de vue. Mouton n'est ni brun ni rouge; il est châtain. Il n'a pas de cicatrice sur la lèvre; il ne louche point; il n'est pas effrayant à voir. C'est au contraire un beau garçon, ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot, bien découplé, svelte, avec des traits réguliers; il porterait fort convenablement l'uniforme et serait un officier très-présentable, entendez-vous?

Toutes ces paroles, prononcées avec intention, étaient accompagnées d'un regard scrutateur. Si Pierre eût laissé percer le moindre témoignage de trouble, s'il n'eût pas soutenu avec un calme imperturbable cette sorte d'inquisition, si son œil eût failli, si sa joue se fût colorée, s'il ne fût pas demeuré impassible, impénétrable, c'en était fait de lui. Son attitude le sauva.

— Ainsi, personne n'a gagné, commandant? dit l'un des jeunes étourdis en insistant.

— Personne, à moins que ce ne soit moi, messieurs. Je vous ai donné le vrai signalement de Mouton. Maintenant, s'il vous tombe sous la main, envoyez-le à l'Arsenal. C'est une capture qui vous fera honneur.

Ces mots dits, le commandant s'éloigna du groupe, mais en se retournant par intervalles pour voir ce que faisait Pierre. Celui-ci, de l'air le plus naturel du monde, demeura auprès de ces jeunes fous et poursuivit avec eux l'entretien jusqu'à ce qu'il pût quitter la place sans

affectation. Il se mêla alors aux danses, se plaça à une table de jeu, enfin remplit son rôle d'invité dans toute l'étendue des obligations qu'il comporte. De temps en temps, il se rapprochait des princesses, afin de se mettre pour ainsi dire sous leur égide, et y trouver un abri contre le soupçon. Cette tactique ne fut pas suivie d'un succès complet. Au moment où il se croyait délivré de son espion, il voyait luire de nouveau, au bout de la salle, deux yeux qui s'obstinaient à le surveiller, à le suivre de place en place. C'était une situation intolérable : si elle se fût prolongée, elle pouvait aboutir à un éclat. Jusque-là Pierre avait pu se contenir ; mais l'impatience, la colère le gagnaient; il oubliait qu'il avait une comédie à jouer, et que son salut dépendait de la manière dont il soutiendrait son rôle.

Dans un de ces moments de fureur concentrée, il alla se placer derrière la chaise de la comtesse de Stolberg, et, lorsque le mouvement des danses lui permit d'engager un entretien qui ne fût entendu de personne, il prit une voix suppliante et lui dit :

— Claire, écoutez-moi.

— Vous ici, Pierre, répliqua-t-elle avec effroi ; qu'y venez-vous faire, malheureux?

— Madame la comtesse, il n'y a point de Pierre ici, et j'oubliais qu'il ne doit pas non plus y avoir de Claire. Pour tout le monde vous êtes la comtesse de Stolberg,

pour tout le monde, je suis le capitaine Maxime Grandval.

— Et comment cela, monsieur? que signifie cette énigme?

— Je vous l'expliquerai, madame la comtesse; je vous l'expliquerai demain, à condition que ce soir vous me rendrez un service. Je l'exige.

— Des conditions, monsieur! dit la comtesse en se redressant.

— Oui, madame, répliqua Pierre avec une fermeté qui allait presque jusqu'à la hauteur. Ne craignez rien, ajouta-t-il sur un ton plus retenu, elles seront douces.

— Et quelles sont-elles?

— Peu de chose. Connaissez-vous cet homme, poursuivit Pierre en lui montrant le commandant de l'Arsenal?

— Beaucoup! Que lui voulez-vous?

— Il s'agit de lui présenter le capitaine Maxime Grandval, capitaine d'état-major au service de la princesse Baciocchi.

— Et ce capitaine Maxime Grandval?

— C'est moi, Claire, je vous l'ai dit.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une telle fermeté et accompagnées d'un regard si étrange que la comtesse n'hésita plus.

—Venez, Pierre, dit-elle avec une sorte d'emportement.

Et prenant la main du jeune homme, elle traversa

vivement la pièce et alla droit vers la personne qui lui avait été désignée.

— Commandant, lui dit-elle le plus gracieusement du monde, les princesses me chargent de vous présenter le capitaine Maxime Grandval, attaché depuis peu à leur service. Les braves sont faits pour se connaître et pour s'estimer.

IV

LA FORÊT DES BORMES

Le surlendemain, à dix heures du soir, un homme stationnait devant la porte du pavillon occupé par le capitaine Maxime. Quoique l'état du ciel rendît cette faction pénible et qu'une pluie d'orage inondât le chemin, l'inconnu ne semblait pas s'en émouvoir; et, enveloppé dans un caban de matelot, il gardait une immobilité complète. C'était Zéphyr, exact au rendez-vous que lui avait donné son chef. Marin et Normand, Zéphyr ne craignait ni le vent ni l'eau; peu lui importait de passer l'heure du *quart* sur la grande route ou sur le pont du navire. Si les escadres avaient pris plus souvent le large, Zéphyr n'eût pas été jeté dans le genre de croi-

sières qu'il poursuivait alors : la vie de la mer aurait fourni assez d'émotions à sa mauvaise tête, et il eût passé ses moments de rage sur les Anglais. L'oisiveté des ports le perdit ; il insulta un de ses supérieurs et gagna les bois pour ne pas être fusillé.

Sa patience fut ce soir-là mise à une rude épreuve : pendant deux heures le pavillon resta muet et dans une obscurité complète. A minuit seulement, une faible lumière éclaira les lames des persiennes, et presque aussitôt un signal se fit entendre. Zéphyr y répondit ; la clarté se déplaça ; il y eut des allées et des venues, après quoi la porte s'ouvrit.

— Est-ce toi ? dit une voix.

— Oui, capitaine. Elle est soignée la drogue : deux heures, coucou en main.

— Entre, Zéphyr. Il y a eu assemblée ce soir, punch, glaces, violons et tout le tremblement. J'ai payé ma bienvenue en flics-flacs. Viens te chauffer, mon garçon.

— Faites pas attention, capitaine. Une supposition que j'eusse doublé le cap de Bonne-Espérance, j'en aurais eu pour quatre heures de quart. C'est deux heures que je mange, clair comme le S.-O. est l'opposé du N.-E.

Tout en échangeant ces mots à demi-voix, Pierre et son compagnon étaient arrivés dans la pièce éclairée du pavillon. Des hardes se trouvaient çà et là, et il y régnait ce désordre qui accompagne les préparatifs de voyage.

Pierre prit un habillement complet disposé dans un coin, et, le donnant au matelot :

— Zéphyr, lui dit-il, retiens bien ton rôle. Tu vas endosser cela. Tu es mon valet de chambre ; c'est arrangé. On t'attend. Nous avons dans la cour une calèche à deux chevaux ; j'y vais monter ; tu la conduis ; nous partons dans un quart-d'heure. Toute la maison sait que nous allons chercher à Gênes la dame d'honneur de la princesse Élisa, et que nous la ramenons à petites journées. Il commence à faire chaud ici ; les autorités de Toulon ont flairé ma piste. Frappons un grand coup, mon garçon.

— Deux plutôt, capitaine.

— Au fait, cette petite que nous avons dérangée de son chemin ne peut pas s'escamoter comme une muscade. L'officier, bien ; un de perdu, un de retrouvé. Il n'y a plus de capitaine Maxime, et il y en a encore. Un peu proprement remplacé, j'espère.

— C'est juste : il vous doit du retour ; faudra le lui réclamer.

— Mais la demoiselle, ce n'est pas toi qui peux la suppléer, Zéphyr.

— Oh ! pour ça non, capitaine. Pas capable ? le physique s'y oppose.

— La princesse l'attend, reprit Pierre, tout le monde l'attend. On écrira à Gênes, on écrira à Lucques, et alors gare dessous !

— Diable! diable! Faut veiller au grain. Ah! ça, et pourquoi vous obstiner, capitaine? Si nous nous donnions de l'air, purement et simplement. Sauf votre avis, ce pays-ci n'est pas très-sain; la forêt est plus salubre; ça nous connaît.

— Zéphyr, dit Pierre en saisissant avec force les mains du matelot, à deux pas d'ici, presque sous le même toit, il y a des boisseaux de pierreries.

— Des boisseaux de pierreries! Et vous n'en disiez rien! Faut les dégourdir, capitaine.

— Comme tu y vas, mon garçon : on ne dévalise pas les princesses du sang avec cette aisance et cette facilité. Il y a des valets de pied, des intendants, des officiers, toute une armée en uniforme et en cotillon... Pas moyen d'aller jusqu'au magot : porte de bois, quoi!

— Et la fenêtre?

— Moyen usé! nous trouverons mieux que cela, matelot. Te voilà prêt, suis-moi. Tu es mon valet de chambre, souviens-t'en.

— N'ayez pas peur, capitaine; je vas m'assortir à la pelure.

Comme Pierre l'avait dit, tout était prêt dans la cour pour le départ. Un calèche de voyage attelée de deux bons chevaux attendait l'officier. Pierre y monta; Zéphyr se plaça sur le siége : le palefrenier ouvrit les grilles de la cour, et la voiture s'ébranla. Au lieu de prendre la

direction de Cuers pour rejoindre la grande route d'Italie, il fut convenu que l'on se jetterait sur la gauche pour franchir le ruisseau de Gapeau, et gagner de là la forêt de Bormes, où Bouton-de-Rose avait dû se rendre à la suite de son expédition.

Le temps était toujours sombre, le ciel chargé de nuages, la pluie tombait par torrents; c'était à peine si l'on pouvait voir à quelques pas devant soi. Tout autre que des hommes habitués à une vie d'aventuriers n'eût pas affronté ces obstacles; mais Pierre et Zéphyr y étaient familiarisés. Le chemin dans lequel ils s'engagaient n'était pas alors, comme il l'est aujourd'hui, une route classée et bien entretenue; c'était à peine un sentier de traverse qui servait à unir entre eux Hyères, Saint-Tropez et Collobrières. La pluie avait, en beaucoup d'endroits, défoncé la voie, et souvent les chevaux marchaient au milieu d'un lac dont il était difficile de connaître la profondeur. Zéphyr se voyait à chaque instant obligé de descendre pour sonder le terrain.

— Gueuse de route, disait-il, pas moyen de mettre de la toile au vent. Les bêtes sont bonnes, mais elles ne peuvent pas se battre avec les cailloux. Dgia... riou!...

— Allons, voyons, un peu de patience, mon garçon, lui disait Pierre. Plus c'est mauvais, mieux ça vaut pour nous. On ne nous suivra pas.

— C'est juste : dgia, riou!... Ça irait aux enfers, ces

deux bêtes-là! Faut avouer qu'elles y mettent de la bonne volonté.

La distance d'Hyères à la forêt de Bormes est de cinq lieues environ; malgré l'état du chemin, on ne mit que trois heures à faire ce trajet. Il était quatre heures quand Pierre et son compagnon arrivèrent dans un vaste carrefour que bordaient des pins gigantesques. Les troncs des arbres rapprochés les uns des autres donnaient à cette partie du bois l'aspect d'une vaste colonnade que couronnait un faîte sombre et menaçant. Le sol était jonché de feuilles résineuses qui le couvraient comme d'une espèce de litière, et les roues de la voiture, en le sillonnant, n'y occasionnaient aucun bruit. Le capitaine ordonna à son compagnon de s'arrêter :

— Zéphyr, lui dit-il, où est la bande?

— A la Baume-Noire, capitaine, comme vous l'avez ordonné.

— Alors, tire vers Collobrières ; nous abriterons la voiture au petit bois des chênes.

Zéphyr tourna vers la gauche et s'engagea dans un sentier de bûcherons où la calèche trouvait à peine une voie suffisante. Par intervalles, des troncs d'arbres coupaient le chemin, et, au risque de briser les ressorts, Zéphyr faisait passer la voiture sur ces blocs énormes. Pierre était descendu et suivait à pied, afin de ménager les chevaux haletants. Les charrettes mêmes ne se

seraient pas engagées dans ce défilé périlleux, et il fallait toute l'habitude qu'avaient ces deux hommes de la localité, pour qu'une pareille expérience fût possible. Enfin, après une heure de fatigue, on arriva devant un bois de pins et de chênes nains qui formaient un fourré en apparence impénétrable. D'une main vigoureuse, Pierre écarta les premières branches. Derrière ce rideau, une sorte d'abri avait été ménagée. Toutes les traces d'une station habituelle s'y laissaient voir. En guidant les chevaux à la main, on les conduisit sous cette voûte que la nuit rendait plus sombre, et le craquement des branches indiqua qu'ils n'y pénétraient pas sans quelques efforts. Quand l'attelage se fut avancé d'une quarantaine de pas dans les profondeurs du bois, on fit une nouvelle halte.

C'était là que l'on devait laisser la voiture; les chevaux furent liés à de forts pieux enfoncés dans le sol, on les débrida et l'on répandit devant eux une botte de fourrage, puis on ramena les branchages de manière à rendre plus épais le voile qui devait les dérober aux regards. Évidemment, ce bois écarté était l'un des repaires de la troupe, le lieu où elle déposait une partie de ses prises. Quand Pierre et son compagnon eurent pris ce soin, ils sortirent du fourré, et s'engagèrent sur les rampes d'une montagne qui s'élevait devant eux. En plusieurs endroits, l'escarpement était tel qu'il fallait s'aider avec les mains

pour gravir le rocher, et les cailloux qui roulaient au loin indiquaient qu'à leurs côtés régnaient des précipices profonds. Les aigles seuls devaient habiter ces cimes, et il était difficile de comprendre comment des hommes étaient parvenus jusque-là. Cette ascension pénible dura plus d'une heure.

Quand le jour se fit, ils purent voir à leurs pieds la forêt de Bormes, et non loin les lignes bleues de la mer qui se perdaient à l'horizon. A mesure que Pierre s'avançait sur un terrain qui lui paraissait familier, sa physionomie se rembrunissait, ses sourcils se contractaient, son œil exprimait la colère :

— Tu le vois, Zéphyr, tu le vois, dit-il enfin; rien n'est en règle quand je n'y suis pas. Pas un homme en vedette, personne; un beau jour on les traquera comme du gibier, et il n'en échappera pas un seul. Vois seulement si on est venu nous reconnaître.

— C'est singulier, répondit le matelot, pas même un homme à la porte dela Baume-Noire! Ils sont fous.

— Moi, avec ce costume, toi avec le tien, nous devrions déjà avoir une balle dans le corps.

—Au fait, ça nous est dû; j'ai presque l'air d'un gendarme.

— Eh bien! rien, rien. Bouton-de-Rose ne sait pas se faire obéir : je ferai un exemple.

— Alors, ça sera chaud. Capitaine, vous devriez

siffler la romance des Moutons; voir s'ils bougeront, les gars.

— Non, Zéphyr, poussons la chose jusqu'au bout; il faut les surprendre. Ah! Bouton-de-Rose, c'est ainsi que vous conduisez votre barque: eh bien! nous allons la danser, mon bon homme.

Les deux bandits étaient arrivés, en parlant ainsi, devant une excavation profonde, située à la base d'un pic granitique. La roche, soit par l'effet du feu, soit par toute autre cause, avait conservé des teintes sombres qui répandaient sur cet ensemble un caractère de tristesse et de deuil. De là le nom de Baume-Noire, que lui avaient donné les habitants du pays. Quoique la caverne fût d'un abord facile, aucun villageois des environs n'y avait pénétré, et une terreur superstitieuse en éloignait les pâtres qui conduisaient leurs bestiaux sur ces arides sommets. En s'abaissant sur l'ouverture de l'excavation, le rocher formait un péristyle et un abri naturels. C'est là que se tenaient ordinairement les vedettes de la troupe; l'ombre formée par la saillie du granit les empêchait d'être vus et ils pouvaient embrasser d'un coup d'œil tous les mouvements de la vallée. L'une des consignes les plus sévères de Pierre Mouton se rapportait à cette surveillance, et il avait déjà de ses propres mains fait justice de deux bandits qui l'avaient enfreinte. Qu'on juge de sa colère, lorsqu'arrivé au pied même de la

caverne il vit que l'ouverture n'en était pas gardée. Cette circonstance était si extraordinaire qu'un doute s'empara de lui :

— Es-tu sûr qu'ils soient venus dans ce gîte, demanda-t-il à son compagnon avec un accent d'inquiétude.

— Oui, capitaine, vous l'aviez ordonné à Bouton-de-Rose, et Bouton-de-Rose ne vous aurait pas désobéi.

— Mais, peut-être ne l'a-t-il pas pu, Zéphyr; les gendarmes l'auront traqué sur l'Esterel.

— Non, capitaine, ils sont là. Hier au retour de Cannes, j'ai rencontré Adonis, près de Pignans; il m'a raconté comment ils se sont orientés. On a enterré l'homme et le cheval dans les bois des Auriasques. De là ils ont gagné Notre-Dame, puis le bois des Enfers, puis celui des Maures. Des Maures ils ont filé vent arrière sur Grimaud et Collobrières; enfin, sur le pic de Bormes. Adonis les a laissés au pied du pic pour aller faire des vivres. Vous voyez qu'ils sont là.

— Alors, malheur à eux, s'écria Pierre ne pouvant se contenir.

Et il s'élança vers la caverne : Zéphyr le suivit. A diverses époques la Baume-Noire avait été le refuge de bandits audacieux. Dans les quinzième et seizième siècles une troupe de malfaiteurs en avait fait le théâtre de ses déprédations et, pour en purger le pays, il fallut faire le siége de la montagne. Sur cinquante malfaiteurs qui

avaient cherché un asile dans les flancs du rocher, les soldats ne purent en saisir qu'un seul : on fouilla la caverne et on ne trouva pas les autres. Les officiers qui commandaient cette expédition supposaient bien qu'une issue secrète avait échappé à leurs soldats; mais on eut beau faire des perquisitions nouvelles; on ne put rien découvrir. Après une longue surveillance, les troupes se retirèrent et les bandits ne reparurent plus. Ils avaient préféré se laisser mourir de faim dans les entrailles de la montagne plutôt que de se livrer à la roue et au gibet.

La caverne avait, en effet, deux parties, l'une extérieure pour ainsi dire, facilement accessible, et qui se composait de trois vastes salles, où les cristallisations de la pierre offraient aux flambeaux un merveilleux coup d'œil. Des grappes de stalagnites et de stalactites tombaient de la voûte et prenaient les formes les plus originales et les plus bizarres. Ici, des colonnes prismatiques, avec un luxe de détails prodigieux; plus loin des statues confusément groupées; ailleurs, quelques-unes de ces figures fantastiques comme on en remarque dans les vaisseaux de nos vieilles cathédrales. Sous le reflet des torches, cette pierre s'animait et répandait des clartés extraordinaires. Les parois du mur, tapissées de cannelures, ressemblaient à un orgue immense, et le vent qui s'engouffrait par un soupirail et portait jusque dans ce souterrain des sons uniformes et lugubres, imprimait à cette ressemblance

un plus grand caractère de vérité. C'était au fond de la dernière de ces salles que se trouvait l'issue par laquelle on aboutissait à la seconde partie de la caverne. Sous un petit banc naturel que formait le rocher se trouvait une ouverture de trois ou quatre pieds de diamètre : la pierre la masquait, et la pénombre que formait la saillie empêchait de l'apercevoir. Quand on voulait arriver au cœur même du repaire, il fallait s'engager dans ce boyau étroit et y avancer en se traînant sur le ventre pendant un quart d'heure environ. Au delà de ce point, la voûte s'élevait et la pente devenait moins rapide. On pouvait se remettre sur ses pieds et on atteignait ainsi de nouvelles salles non moins pleines de magnificences et de beautés naturelles que celles qui se présentaient à l'ouverture. Un petit lac occupait le milieu de ce nouveau domaine et fournissait une eau limpide à ses habitants.

Tel était l'un des siéges du pouvoir de Pierre Mouton, celui où il déposait son butin le plus précieux. A peine arrivé dans les premières salles de la caverne, il chercha, dans l'endroit où on avait coutume de les déposer, les torches qui devaient servir à le diriger, en alluma une et la remit à Zéphyr qui marcha devant lui. Il jeta les yeux de tous les côtés ; pas un homme, partout le vide, partout le silence. Pierre n'y résista plus ; il tira de sa poche son sifflet et fit entendre ce que Zéphyr appelait la romance des *Moutons*. Personne ne répondit.

— Décidément, ils n'y sont pas, s'écria-t-il; on aurait donné signe de vie. Tu te seras trompé, mon garçon, ils auront été forcés de gîter ailleurs. Viens, partons.

Ils allaient se retirer quand un bruit sourd se fit entendre dans les profondeurs de la caverne; on eût dit que la montagne se déchirait dans une éruption volcanique.

— Vous voyez bien qu'ils y sont, capitaine; ils mènent assez de bruit.

Pierre écouta un moment, puis il se précipita dans l'ouverture qui conduisait dans l'intérieur du repaire; en faisant signe à son compagnon de le suivre.

— Viens, dit-il. Nous arrivons à temps.

V

LA BAUME-NOIRE

A mesure que Pierre et son compagnon pénétraient plus avant dans le défilé souterrain, les bruits, venus de l'intérieur, leur parvenaient d'une manière plus distincte. Les coups de feu se succédaient avec ces vibrations sonores et ces roulements prolongés qu'occasionne la répercussion des voûtes. On ne pouvait s'y méprendre : le repaire des bandits était devenu un champ de bataille :

des cris bruyants, des plaintes déchirantes se mêlaient aux décharges et en remplissaient les intervalles. Pierre hâta le pas et arriva sur le lieu de la scène.

Une mêlée affreuse y était engagée, et des torches de résine fixées dans les rochers en éclairaient les incidents. Deux cadavres couchés sur les bords du lac et à demi submergés attestaient que le combat avait été long et sanglant. Dans un coin, couvert par un abri naturel, Bouton-de-Rose tenait tête à une partie de la bande : on avait quitté les armes à feu pour l'arme blanche, et le brave lieutenant se défendait à l'aide d'un moulinet brillant contre huit sabres levés sur sa tête. Des jurons, des imprécations énergiques accompagnaient ce duel inégal et se mariaient au cliquetis du fer.

— Brigands! assassins! lâches! gibiers de potence! s'écriait le vaillant athlète. Ah! vous vous révoltez, faillis-chiens. Vous vous mettez dix contre un!... Eh bien! on vous les réglera vos comptes! Tiens, Rossignol, embourse ce coup de manchette! à toi, Belle-de-Mai, ramasse ta joue, mon garçon. Ah! vous en mangez, mes amours. A la bonne heure! On s'y conformera.

Ce n'était là qu'une partie du drame. A l'angle opposé de la caverne, des cris douloureux attiraient les regards vers une autre scène de violence. Une femme, les cheveux épars, les vêtements en désordre, se débattait contre trois bandits qui cherchaient à l'assujettir. Le

désespoir et la pudeur lui donnaient une telle force que ces hommes ne pouvaient venir à bout de sa résistance.

— C'est une véritable anguille, disait l'un d'eux. Allons, petite, ne nous effarouchons pas. On ne vous fera point de mal, bagasse. Allons! Voyons! Pas de bêtises!

Pierre eut à peine jeté un coup d'œil sur cette scène, que déjà il y était intervenu :

— Va dégager Bouton-de-Rose, dit-il à demi-voix à Zéphyr; je te rejoins.

— Suffit, capitaine.

Le sabre aux dents et les pistolets aux poings, ils entrèrent en lice : deux minutes après, l'aspect du champ de bataille avait changé. Point-du-Jour se roulait sur le sol avec une balle dans l'épaule; tous les autres assaillants s'étaient rendus à discrétion. Pour opérer ce changement, il avait suffi d'un mot répété à la ronde :

— Le capitaine! le capitaine!

Les yeux du capitaine lançaient des éclairs, ses lèvres se contractaient d'une manière effrayante; il était beau de fureur et de colère. Quand il vit qu'il n'y avait plus à frapper et que les révoltés demandaient grâce, il promena autour de lui des regards inquiets et farouches.

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez! dit-il d'une voix tonnante.... Vous jouez des couteaux quand je n'y suis pas ; vous traitez vos chefs sous jambe, vous brûlez

votre poudre sans commandement. Il me prend des envies de vous hacher tous! Dix contre un! Mais vous êtes donc des gendarmes? Ici, tout le monde, et que l'on s'explique. Il y en a parmi vous qui peuvent recommander leur âme à Dieu.

Pendant que Pierre prononçait ces terribles paroles, personne n'osait élever la voix. Dans ces occasions, la troupe l'avait appris à ses dépens, le capitaine n'avait qu'un interlocuteur, le pistolet. Les bandits arrivèrent donc un à un, l'oreille basse, dans la partie du souterrain que le chef avait désignée du geste : c'était l'endroit où Pierre tenait ordinairement ses lits de justice; il débouchait sur une grotte basse et sombre que l'on nommait la *Salle des Morts*. En avant de la grotte régnait un espace circulaire, dominé par un siége naturel que formait le rocher : des peaux d'agneaux marquaient la place où se tenait le juge. Les bandits étaient habitués à ces actes de justice expéditive; ils portèrent les torches sur ce point, qui fut rempli d'une vive lumière, tandis que les autres parties du souterrain demeuraient dans l'obscurité.

Personne ne devait manquer à ces assises lugubres. Quoique grièvement blessé, Point-du-Jour s'y traîna. Comme pièce de conviction, on y apporta aussi les deux cadavres qui gisaient sur le sol. L'un était celui de Maxime Grandval mort l'épée à la main; l'autre, celui d'un ban-

dit, qui avait été tué au début de la révolte. Pendant que ces préparatifs s'achevaient, Pierre s'approcha de la prisonnière, si heureusement sauvée du dernier des outrages.

— Mademoiselle, lui dit-il ; vous allez être vengée.

Laure Grandval n'était point une femme ordinaire. Fille et sœur d'officier elle avait dans le caractère quelque chose de hardi et de viril. Depuis trois jours elle avait passé par des épreuves auxquelles toute autre eût succombé : son courage n'avait pas faibli un instant. Ni les larmes, ni les évanouissements n'étaient des moyens à son usage ; de la femme, elle n'avait que la beauté ; son cœur valait celui d'un homme. Quoique son frère vînt d'être massacré sous ses yeux, et que son honneur eût couru de terribles chances, elle garda la présence d'esprit nécessaire pour suivre les détails de la scène qui allait se dérouler sous ses yeux. Pierre venait de monter sur son siége, et la troupe s'était accroupie autour de lui. En face du chef était Bouton-de-Rose ; sur la gauche, Point-du-Jour dont la blessure ensanglantait le sol.

— Lieutenant, qu'avez-vous à me dire, et que s'est-il passé durant mon absence? Telle fut la première interpellation de Pierre.

Bouton-de-Rose balança sur ses épaules sa tête de taureau, promena ses petits yeux gris à droite et à gauche, et commença son récit :

— Il y a, mon capitaine, qu'aussitôt votre départ, nous

avons nettoyé la route, comme ça convient et comme c'est la règle. Jusque-là, ordre parfait; j'étais fier de commander ces petits anges. Quand c'est fini, en avant, que je leur dis; la route est vers la forêt de Bormes. On laisse les menottes à l'officier, et entre quatre hommes on le fait marcher. Brave homme, c'est dommage. Quant à la petite, vous me l'aviez recommandée, et d'ailleurs, je connais les ménagements que l'on doit à un sexe délicat. A Roquebrune, on lui a fourni une monture, afin de ménager ses brodequins.

— Lieutenant, passons sur les détails.

— Adjugé, capitaine. Passons. Voici donc que les choses vont comme sur des roulettes. Seulement, ce diable de Point-du-Jour ne quittait pas les côtés de la petite. Je me dis : ça finira mal; le capitaine me l'a recommandée; ce garçon s'allume avant l'ordre; il y aura du grabuge. Les enfants du midi, capitaine, n'en font jamais d'autres; ça parle français comme des esturgeons et ça s'enflamme comme des lapins. Ayez donc de la discipline avec ces deux imperfections sociales.

— Au fait, lieutenant; gardez vos réflexions pour un autre moment.

— Convenu, capitaine. Point-du-Jour rôdait donc autour de la donzelle; en lui tenant des propos très-légers. Je veux le relever; il se fâche. — Ça se gâte, que je me dis alors; ce garçon est allumé outre mesure, les

choses finiront mal. Cependant, nous arrivons ici. Alors le complot commence; Point-du-Jour va de l'un à l'autre, les tourne, les retourne, leur fait cent contes, leur dit que vous ne reviendriez plus; bref, les met en ébullition. Quand je vois ça, je m'ouvre au prisonnier et lui donne des armes. Brave homme, tout de même! il s'est battu comme un lion! La bombe éclate: on veut effaroucher la petite, l'officier la défend; il brûle la moustache à Pelure-d'Oignon, et l'étend roide mort. On l'entoure alors, on le crible de blessures; il tombe et on l'achève. Je reste seul, mais je tiens bon; et j'y aurais peut-être laissé tous mes membres, quand vous êtes arrivé. Ça n'a pas été malheureux, capitaine. Maintenant, voilà: si j'ai tort, qu'on me fusille.

— Ainsi Point-du-Jour est le seul chef du complot, lieutenant?

— Le seul, mon capitaine.

— Cela ne suffit pas : que les autres tirent au sort.

— Grâce, capitaine, dirent timidement plusieurs voix.

— Il n'y a pas de grâce, reprit Pierre avec un accent de colère. Quand on se révolte, il faut avoir le cœur de mourir, si l'on échoue. Tirez au sort.

On mit les noms dans un chapeau et le plus jeune de la troupe en prit un : c'était le sien qu'il amenait. On le conduisit dans un coin de la caverne, où il fut fusillé. Cependant la vengeance de Pierre n'était pas complète.

— Et toi, Point-du-Jour, n'as-tu rien à dire pour ta défense?

Le malheureux que Pierre interpellait ainsi, se roulait depuis quelques instants sur le sol en poussant des hoquets convulsifs. La balle était entrée dans la poitrine, et le blessé ne semblait guère en état de supporter un interrogatoire. Cependant, à l'appel du capitaine, il se releva péniblement sur ses coudes et lui dit :

— Ma défense, bagasse, c'est quelques onces de plomb dans le corps. Expédiez-moi et que ça finisse.

— Eh bien ! non, reprit Pierre, tu t'achèveras toi-même si cela te plaît. Ah ! tu crois que tu en seras quitte pour si peu. Tu aurais mis la troupe en péril pour satisfaire tes passions de brute, tu aurais violé toutes les consignes qui sont notre sauvegarde, et tu mourrais comme un brave bandit, du premier coup, sans souffrir. Non, mon garçon, il faut un exemple.

En achevant ces mots, Pierre Mouton se leva; sa figure respirait une cruauté telle qu'un sentiment de terreur se répandit parmi ces hommes indomptables.

— Camarades, dit-il, nous allons porter ces cadavres dans *la salle des morts :* celui-ci qui est encore vivant veillera sur les autres.

A cet ordre, Point-du-Jour recueillit ses forces et se mit, par un effort soudain, sur son séant.

— Oh ! bagasse, s'écria-t-il, ceci est trop fort ! Mes

amis, de grâce, une carabine, un pistolet, un couteau! Achevez-moi.

— Obéissez, dit Pierre.

On s'empara du blessé, qui fut vigoureusement contenu. D'autres se chargèrent des morts; et, à la lueur des torches, on se dirigea vers la grotte sépulcrale. Par suite de conditions atmosphériques ou de la nature du sol, ce souterrain, comme certaines cryptes de l'Écosse, avait la propriété de conserver les cadavres et de les amener naturellement à un état de momification. En y entrant on eût dit une hypogée de l'ancienne Égypte. Des corps humains étaient adossés aux murs, et leurs yeux encore ouverts semblaient regarder le lugubre cortége. On en comptait ainsi une quarantaine alignés sur deux rangs. C'était les ancêtres des visiteurs actuels, les bandits du moyen âge, ceux qui avaient péri dans ces profondeurs plutôt que de se rendre. Plusieurs d'entre eux exprimaient encore, par leurs poses, les convulsions d'une longue agonie, et tous étaient arrivés au dernier degré d'émaciation. On apportait à cette nécropole de nouveaux hôtes; et, malgré les cris du blessé, on le déposa encore vivant entre deux cadavres. C'était le supplice imaginé par le tyran Mézence. Pour que le malheureux ne perdît rien de ce spectacle, on laissa même quelques torches sur les lieux, puis on scella le caveau en comblant l'entrée avec d'énormes blocs de rocher. Pen-

dant deux jours des cris lamentables témoignèrent que la victime respirait encore. Ce ne fut qu'au bout de ce temps que le silence se fit; Pierre pouvait croire que l'expiation était complète.

Laure Grandval n'avait rien perdu de cette scène, et involontairement elle s'était sentie subjuguée par l'ascendant que le capitaine exerçait sur les gens de sa troupe. Une puissance pareille suppose des qualités rares, une vigueur et une trempe peu communes; la jeune fille avait toujours eu un faible pour de tels caractères, et dans ses rêves elle ne voyait le bonheur que sous une auréole de courage, même de témérité. Sa pensée n'allait pas au delà d'un général d'armée ou d'un vaillant capitaine de corsaires, et Pierre se tenait encore hors de son idéal; mais les circonstances dans lesquelles il venait de lui apparaître, ce bras qui frappait comme la foudre et l'avait arrachée au déshonneur, cette justice exercée contre l'assassin de son frère; enfin, faut-il le dire, les beautés mâles et fières de ce jeune chef de bandits, tout avait servi à exciter, sinon son intérêt, du moins son étonnement. Entre lui et les misérables qui l'entouraient, le langage, la figure, les manières avaient mis une telle distance qu'elle ne pouvait pas admettre qu'il appartînt à la même caste et fût arrivé à la même abjection.

Cependant, quand cette scène fut terminée, l'énergie fiévreuse qui avait jusque-là soutenu la jeune fille se

calma pour faire place aux regrets et à l'abattement. Son frère était vengé; mais il n'était plus là, et elle se trouvait à la merci d'une bande de malfaiteurs. Même avec l'intention de ne jamais survivre à sa honte, cette perspective était peu rassurante. Durant le petit nombre d'heures qu'elle avait passées dans ce souterrain, son frère ne l'avait pas quittée un instant; il avait veillé à ses côtés, toujours prêt à la protéger et à la défendre. Seule désormais qu'allait-elle devenir? N'aurait-elle rien à craindre des entreprises de ce jeune chef, et, en la mettant à l'abri de la brutalité de ses gens, ne pouvait-il pas avoir songé à lui-même? Laure n'avait pas de vanité, mais elle n'avait pas non plus de fausse modestie. Elle se savait belle. Ses yeux bleus voilés par de longs cils, l'ovale parfait de son visage, une bouche qu'animait un divin sourire, des cheveux blonds aux boucles soyeuses, tout en elle avait un caractère de distinction et d'élégance, de noblesse, de fierté qui n'excluait pas la grâce. Et tout cela se trouvait à la discrétion d'un chef de bandits : c'était peu rassurant.

Laure avait eu à peine le temps de faire ces réflexions que Pierre, après avoir donné quelques ordres à ses gens, se retourna vers elle, et d'un ton respectueux :

— Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes fort mal ici : permettez-moi de vous offrir un autre gîte. Zéphyr, ajouta-t-il avec un accent plus impérieux, viens avec nous.

Zéphyr accourut, et Pierre, soutenant Laure par le bras, la conduisit vers un endroit où le rocher formait un coude saillant. Là, masqué en partie, régnait un corridor au bout duquel on pouvait distinguer une porte en bois de noyer; le capitaine ouvrit cette porte; et, à la clarté d'un flambeau, la jeune fille aperçut une chambre fort propre, presque élégante, pratiquée dans le roc vif. Pour combattre l'humidité, on avait couvert le sol de planches de sapin, que garnissait un fort beau tapis; les murs étaient tendus en étoffe rouge de manière à figurer une espèce de baldaquin. Le lit était un simple cadre en toile sur lequel on avait étendu deux peaux de tigre; une troisième peau servait de descente. Une table, quelques rayons garnis de livres, un trophée d'armes au-dessus du lit et à portée de la main composaient le reste de l'ameublement.

— Mademoiselle, dit Pierre en introduisant la jeune fille dans cette pièce, c'est ici ma chambre, le seul endroit du souterrain où vous puissiez reposer en sûreté. Zéphyr couchera en travers de votre porte, il me répond de votre repos.

— Suffit, capitaine, dit celui-ci.

— Si je n'ai pu sauver votre malheureux frère, ajouta Pierre, je le remplacerai du moins; vous n'avez plus rien à craindre; je veille sur vous.

Tout cela fut dit avec un accent plein de tristesse et de

gravité. Le son de cette voix avait quelque chose de pénétrant, de doux même, et Laure ne pouvait comprendre que ce fût là cet homme qui venait d'exercer une justice si expéditive et si implacable. Le contraste était frappant, en effet : un habile comédien n'aurait pu prendre deux masques plus opposés. Quelle que fût la réserve de la jeune fille, tant d'événements s'étaient passés sous ses yeux depuis deux jours, tant d'émotions l'avaient assaillie, tant de dangers l'avaient menacée, que, par un mouvement presque invincible, elle prit la main du chef de bandits, et, la serrant avec force :

— Merci, monsieur, lui dit-elle, je vous dois l'honneur ; c'est plus que la vie.

Loin d'abuser de cet élan, Piere resta froid et respectueux. Après avoir donné à Laure quelques indications nécessaires, il la salua gravement et sortit. Zéphyr fut chargé du service de la prisonnière.

Quand la jeune fille se trouva seule, son premier mouvement fut de se jeter à genoux pour remercier Dieu. Elle songea ensuite à son frère mort pour la défendre et le pleura ; mais peu à peu sa pensée dévia, presque malgré elle, vers les scènes dont elle venait d'être témoin, vers ce chef de bandits, si jeune, si poli, si décent. Le cœur humain est plein d'étranges mystères : peut-être Laure allait-elle jusqu'à trouver que Pierre aurait pu être moins réservé et moins discret. C'est ce qu'il ne faut

ni démentir ni affirmer ; il est toujours imprudent d'aller jusqu'aux derniers replis de la conscience des femmes.

VI

LA VIE DU SOUTERRAIN

Le jour suivant, Pierre eut à prendre quelques dispositions nouvelles. Sa bande était diminuée de trois hommes, et il avait formé le projet de s'absenter de nouveau en emmenant Zéphyr. Dans cet état d'affaiblissement, il était impossible de rien entreprendre; la prudence conseillait de ne pas s'éloigner du souterrain. Pierre se borna à envoyer quelques éclaireurs dans la forêt, afin de s'assurer que les traces de son passage n'avaient pas été découvertes; on arrangea un abri pour la voiture, on pourvut au soin des chevaux, on surveilla les abords du petit bois des chênes, où un homme fut laissé en sentinelle. Pierre avait une semaine devant lui; son absence pouvait durer ce temps-là sans éveiller le soupçon. Sans avoir arrêté un plan définitif, il songeait au moyen de faire sa rentrée dans ce monde impérial, où un seul jour de chance pouvait lui tenir lieu de bien des campagnes. Le brigandage à main armée, au milieu des bois, justi-

ciable des balles des gendarmes, des injures de la saison et des colères de la tempête commençait à lui peser : cette vie d'émotion et de fatigues avait perdu l'attrait de la nouveauté, et il lui avait suffi de goûter un seul moment d'une grande et fastueuse existence pour voir s'éveiller en lui des désirs de luxe, de bien-être, de sensualité. Des natures fougueuses comme la sienne se plaisent en de tels contrastes : avec la même ardeur, elles se jettent vers le bien ou le mal, vers l'extrême dénûment ou l'extrême magnificence. Toujours inquiètes ou remuantes, on les voit se lasser de tous les excès, épuiser tous les genres d'aventures. La révolte contre la société ne leur sourit que dans la primeur, pour ainsi dire; les grands coupables n'aiment l'échafaud que parce qu'on ne peut pas en recommencer l'expérience; si c'était à refaire, ils s'en dégoûteraient.

Notre bandit en était là : blasé sur les émotions de la vie nomade, il aspirait aux honneurs, aux joies, aux succès du monde. Pendant le petit nombre d'heures qu'il y avait vécu, il avait pu entrevoir que, pour y réussir, il n'est besoin ni de grands efforts ni d'un génie bien vaste. Depuis qu'il commandait à des scélérats et les tenait asservis à ses volontés, il avait dépensé plus d'activité, plus de courage, plus d'esprit d'intrigue, plus d'ascendant personnel qu'il n'en fallait pour arriver au plus haut rang et à la plus brillante position sociale. Pour-

quoi continuerait-il à consumer dans une existence maudite les dons de la nature et les ressources de l'intelligence? Dans le monde comme ailleurs, la puissance appartient au plus audacieux, et l'exemple de l'homme qui tenait alors le sceptre était fait pour justifier toutes les prétentions, toutes les tentatives. Ces princesses impériales, si obéies et si enviées, qu'étaient-elles, sinon des parvenues? Ainsi pensait Pierre, et sa troupe de bandits commençait à ne lui plus sembler qu'un instrument pour assurer le succès de ses desseins.

Comme tous les hommes qui ont pratiqué l'art de détrousser les voyageurs, Pierre aimait l'argent, l'or surtout : la vue des pierreries éveillait en lui des instincts de pillage. Mais cette cupidité se liait, dans sa pensée, à un noble emploi des biens terrestres. Ce qu'il eût recherché dans la richesse, c'est la faculté de trancher du grand seigneur, d'entretenir un bel état de maison, d'éblouir les yeux par un faste insolent, par une prodigalité orientale. Luxe de table et d'écuries, d'ameublement et de fêtes, de domesticité et de toilette, de boudoir et d'antichambre, Pierre comprenait tout cela, avait ce génie et ce goût, ne tenait à l'argent que par l'art difficile de le dépenser, et se promettait, le cas échéant, d'en reculer les limites. Que de rêves de ce genre il avait faits quand il dormait en plein bois, sur le rocher, la main sur sa carabine! Que de fêtes imaginaires il avait don-

nées, que d'or il avait répandu en songe, que de rubis et d'émeraudes il avait échangés contre un sourire, contre des cheveux aux reflets changeants, contre un essaim de belles maîtresses! L'argent, c'était tout aux yeux de Pierre; c'est-à-dire tout ce qui s'obtient grâce à lui : les hommages des hommes, les faveurs des femmes, les raffinements de la vie, les plaisirs de la vanité. En fait de désirs et de passions, cet homme allait aussi loin que possible, et son imagination était constamment en quête de nouvelles chimères.

Jamais pourtant Pierre n'avait plus vivement ressenti les appels de l'ambition : tout le servait, l'inspiration comme le hasard. La mort inopinée de cet officier, la captivité de cette jeune fille étaient autant de circonstances qui pouvaient seconder ses calculs. Cependant il fallait prendre un parti. Pierre avait d'abord songé à se débarrasser de la prisonnière ; il la regardait comme un embarras et n'était pas homme à reculer devant un crime de plus. Cette mauvaise pensée ne céda que pour faire place à un plan nouveau, et, dès la veille, le chef des bandits avait commencé à le mettre à exécution. Il se disait qu'il était toujours temps de revenir aux moyens décisifs, si la combinaison qu'il avait imaginée venait à échouer. La pauvre Laure était ainsi, à son insu, l'objet d'une expérience où elle apportait sa vie comme un enjeu.

Absorbé par ses réflexions, Pierre ne s'était pas aperçu que Zéphyr errait autour de lui comme une âme en peine, retenu par la crainte de déranger son chef, et attiré, néanmoins, par le besoin de lui parler. Le lieu où se trouvait Pierre était éloigné de la grande salle où se tenaient les bandits : Pierre s'y retirait souvent, soit pour prendre du repos, soit pour s'isoler de ses compagnons. Le rocher formait sur ce point une sorte de chapelle gothique, dont la décoration semblait avoir été taillée par la main des hommes. Une table d'un seul bloc de granit occupait le milieu de la pièce, et dans l'un des angles coulait le filet d'eau qui allait alimenter le lac. On nommait cet endroit la salle à manger du capitaine : personne n'y pénétrait sans y être appelé. Depuis le conseil tenu dans la matinée, Pierre n'en avait pas bougé, et six heures s'étaient écoulées ainsi. Zéphyr n'y tint pas ; il viola la consigne :

— Capitaine, dit-il d'une voix timide.

— Qu'y a-t-il? Qu'est-ce, s'écria Pierre, comme s'il sortait d'un rêve. Ah! c'est toi, Zéphyr, ajouta-t-il d'un ton plus radouci. Qui t'amène ici, mon garçon? Tu veux donc te faire casser la tête?

—Merci, capitaine, un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe. Je voulais savoir pourquoi vous ne dîniez pas aujourd'hui. Dix heures sans manger; quel estomac! Vous pouvez rendre des points à l'autruche,

qui jouit pourtant d'une belle réputation en ce genre.

—Il est donc bien tard, mon pauvre Zéphyr? Au fait, c'est vrai, je me suis oublié. Tu as eu raison de venir, mon garçon; mais ne t'y frotte pas une autre fois. Le jeu est malsain.

— Bah! qui ne risque rien n'a rien! Le plomb, dit l'autre, est l'ami de l'homme. Voulez-vous dîner, capitaine?

—Soit, mon garçon, va chercher ce qu'il faut.

— C'est là, capitaine, un bon matelot ne s'embarque jamais sans biscuit. Voici la ratatouille, voici.

En même temps il tira d'un panier quelques aliments tout préparés, les déposa sur la table naturelle qui occupait le milieu de la pièce, y ajouta du pain et deux bouteilles de vin, puis s'assit familièrement à côté de son chef.

— Il y a gras, disait-il tout en se livrant à ce service. Un lapin qui a vu le jour dans le clapier du château de Montieux; un peu ancien; mais poivré en conséquence! goûtez-moi ça, capitaine, il y a de quoi ravigoter une momie d'Égypte!

—Vantard! c'est donc toi qui as fait la cuisine aujourd'hui?

—Du soigné, vous verrez, capitaine. La petite de l'autre côté n'a pas pu en avaler une bouchée. Il a fallu lui mettre deux œufs sur le plat. Ça vous a des gosiers délicats, ces belles dames! Des mouettes, quoi! Des

oiseaux qui se nourrissent d'air! Ah ben! c'est comme ça que le Père éternel les a bâties! Chacun son estomac, rien de plus juste.

—Ah çà, qu'as-tu donc? Tu bavardes beaucoup aujourd'hui.

— Mangez toujours, capitaine; voici un coq que j'ai moi-même plumé à un villageois de Collobrières. Nous lui rapporterons les pattes de son animal. Ça le flattera.

— Mauvais plaisant!

— Et ce vin, comment le trouvez-vous, capitaine? Premier cru de la Malgue, un vrai velours! Il y a six dames-jeannes de ce numéro. Les drôles en ont flûté une à leur dîner. Quelle bosse!

— C'est donc ça que tu as la parole si aisée, mon garçon. Aussi tu m'étonnais.

— N'y a pas de quoi, capitaine. Parlez-moi du cidre pour faire jaser; c'est gentil, c'est aimable, pas cassant du tout, de bonne compagnie; on peut s'y confier, et en abondance encore. Vive le cidre! mais ce gueux de vin du Var, voyez-vous, je ne connais rien de plus traître. Vous buvez : bien, le liquide coule; j'ose même dire qu'il flatte le gosier. Des qualités corsées, du montant, du ton, je ne le nie point. Il n'y a qu'un vil détracteur qui pourrait le nier. L'estomac s'en trouve passablement, c'est encore véridique, mais gare la tête! oh! la tête, voilà le faible du nectar en question. Figurez-vous, capitaine,

que, lorsqu'on arrive à la troisième bouteille, crac, ce scélérat de liquide vous serre les tempes comme dans un étau. Vous ne reculez pas, vous ne voulez pas qu'il soit dit que vous avez caponné devant le drôle; vous vous infusez encore la liqueur : ah ! mille, mille, mille je ne sais quoi! Alors ce sont les cervelles qui vous partent, qui vous battent une danse comme si elles déferlaient insensiblement sur les os du crâne! Ah! fichtre! ah! chien! Vous ne vous tenez pas pour battu; vous continuez à saisir au goulot l'ustensile peu délicat et vous avalez à même; vous sucez jusqu'à la dernière goutte, vous ne voulez pas que le clampin de nectar puisse se vanter de vous avoir fait mettre les pouces, ne fût-ce que pour une larme, pour un soupçon, pour un atome. Très-bien! vous restez vainqueur; mais au ras du sol, sur le plancher des vaches, quoi! Voilà votre manière de triompher avec cinq cent mille coups de marteau sur le crâne et un tas de diablotins qui vous dansent dans les yeux. C'est superbe, mais on en sort moulu. A bas le vin du Var!

— Tudieu, mon garçon, on voit bien que tu as passé par là. Et les camarades en ont fait autant, n'est-ce pas?

— Oui, capitaine, et ils enchantent le souterrain de leurs ronflements. C'est un concert délectable. Bouton-de-Rose exécute surtout une partie de basse-taille qui fait honneur à ses poumons. Quel creux!

— Personne ne s'est oublié au moins vis-à-vis la prisonnière !

— Ah ! ben oui, capitaine, ils savent trop bien que ce n'est pas un morceau pour eux. Il y fait chaud ; témoin Point-du-Jour.

— A la bonne heure !

— Ils m'auraient plutôt haché en saucisses que de lui toucher le bout du doigt. Ça brûle, voyez-vous. On a beau battre la breloque, on se connaît. La petite est pour le capitaine; respect au capitaine ! Ils l'ont crié assez de fois, allez.

— Et elle l'aura peut-être entendu !

— Ah ! pour ça, mon respectable chef, je n'en jurerais pas. Eh bien ! de quoi ! faut-il pas qu'elle s'y habitue, la petite. Farceur de capitaine ! est-il fortuné ! un bijou de fille. J'ai connu des Négresses, des Bédouines, des Espagnoles, et même des Normandes. Pas une de ce goût-là, pas une : c'est une justice que je me plais à leur rendre. Satané capitaine, va-t-il se plonger dans le sein de la volupté !

— Zéphyr, fais-moi grâce, s'il te plaît, de tes épanchements. Tu as le vin trop babillard et trop libertin, mon garçon : une autre fois, surveille-toi davantage. Tu pourrais faire connaissance avec ces ustensiles, ajouta Pierre en frappant sur les crosses de ses pistolets.

— Allons, capitaine, répliqua le matelot un peu

dégrisé, vous voulez plaisanter. Moi qui suis tout à fait dans vos eaux. Allons !

— Zéphyr, cette petite n'est ni pour moi, ni pour personne de la bande ; je veux que tout le monde ici la respecte, qu'on s'observe dans les paroles comme dans les actes, entends-tu ?

— Suffit, capitaine ; adjugé, convenu. Nous allons tous devenir rangés comme des nonnes. Il n'y avait qu'à parler. Convenu ! convenu !

— Le premier qui manquera d'égards ira rejoindre Point-du-Jour. Et surtout plus de vin !

— Ah ! capitaine, le souterrain est si humide ! Faut bien chasser le mauvais air.

— Ivrogne !

— Non, je le déteste, le vin, mais je crains les rhumatismes. Enfin, c'est bien, on la respectera, la petite. Allez, ajouta Zéphyr en clignotant de l'œil, vous pouvez vous flatter, capitaine, que vos bons procédés sont avantageusement placés.

— Qu'entends-tu par là, pochard ?

— Suffit, motus, vous n'en pincez pas.

— Voyons, parle.

— Plus souvent, et les deux ustensiles de poche. Le plomb est l'ami de l'homme ; mais le plus tard possible. Assez causé, bonsoir.

— Reste, Zéphyr, je l'ordonne.

— Alors c'est par respect. Eh bien! je dis, capitaine, que vous n'obligez pas une ingrate. Maintenant fusillez-moi, mais c'est la vérité.

— Tu vois trouble aujourd'hui, mon pauvre Zéphyr ; il faudra ménager ta tête, elle se fêle.

— Du tout, capitaine, je dis ce que je dis et je sais ce que je sais. On n'est pas sans connaître un peu les femmes, que diable! J'en ai vu beaucoup dans ma vie, des Andalouses, des Provençales et même des Cauchoises. Des créatures superbes! J'ai donc le droit de parler de la plus belle moitié du genre humain.

— Eh bien! parles-en, bavard, mais pas en zig-zag. Explique-toi, et rondement.

— C'est juste! plus de brindezingues, commandant, voici la chose : J'ai donc servi la petite tout aujourd'hui. Sans me flatter, elle est enchantée de moi. Des attentions, en veux-tu, en voilà. Du café à huit heures du matin, déjeuner à la fourchette à midi, potage avec pain et vin à discrétion à six heures; une nappe propre, de l'argenterie, enfin tout le tra la la. Elle n'aurait pas été mieux à dix francs par jour dans un bon restaurant de France. Ah! par exemple! la ratatouille un peu trop foncée de poivre; mais c'est un oubli, un excès de zèle. Je ne savais pas qu'elle eût un gosier si tendre; c'te petite chatte!

— Auras-tu bientôt fini, bavard?

— C'est pour dire qu'elle est enchantée de moi.

— Encore?

— Et de vous aussi, capitaine; ne vous fâchez pas. — Mademoiselle, lui ai-je dit, si je vous prodigue toutes les douceurs du souterrain, si je vous comble de vivres et de café à l'eau, c'est à notre chef qu'il faut en rapporter le mérite. Vous comprenez la couleur, capitaine.

— Va donc, bavard, va donc.

— Faites pas attention; je vas. — Mademoiselle, que je poursuis, le capitaine a donné l'ordre d'avoir pour vous les plus grands égards, de vous traiter comme si vous étiez une reine. Le premier qui y manquera sera fusillé, et s'il récidive, il n'en sera pas quitte pour si peu. Hein! capitaine, comme c'était amorcé.

— Et elle t'a imposé silence, Zéphyr.

— Elle, on voit bien que vous ne la connaissez pas. Elle m'a fait cent millions de questions: elle m'a demandé pourquoi nous étions des brigands, ce qui nous avait jetés dans cette partie-là, d'où vous veniez, qui vous étiez, quel était votre pays, votre famille.

— Et qu'as-tu répondu?

— Que nous étions tous des négociants qui avaient eu des malheurs. Je ne suis pas sorti de là: il est inutile de se déchirer.

— Imbécile.

— Du tout, du tout; elle a paru très-touchée, du reste,

pas gênée avec moi, la petite; ma conversation lui a plu. Elle a vu que j'étais un homme éduqué.

— Tu abuses de ma patience, Zéphyr.

— J'ai fini, capitaine; voici le bouquet. Imaginez-vous que, pendant que nous causions ainsi toutes voiles dehors, elle regardait à chaque instant du côté de la porte, comme si quelqu'un allait venir. Moi, je la surveillais : enfin elle se lance : — Monsieur le brigand, me dit-elle, et votre chef, ne le verrai-je pas aujourd'hui ? — Pardon excuse, mademoiselle, que je lui réponds, je l'ignore , le capitaine n'ayant pas le plus léger compte à me rendre.

— Très-bien ! Zéphyr ; bravo ! mon garçon.

— Ah ! vous trouvez ! ça n'est pas malheureux. Ah ! ça vous va ! eh bien ! le manége a duré tout le jour. — Mais il ne viendra donc pas, votre capitaine, par çi ; mais je ne verrai donc pas votre capitaine, par là. Petite futée, et il fallait entendre cette voix ! un flageolet ! quelque chose de doux !

— Zéphyr, je suis content de toi.

— Bien manœuvré, n'est-ce pas, capitaine? Ah ! je n'ai plus le vin bavard, à présent.

— Va, mon garçon, va, tu seras mon lieutenant en second !

— Vive le capitaine ! Mais, dites donc, vous la faites trop languir, cette pauvre chatte. Elle veut voir le capitaine, il faut se rendre à l'appel de la beauté.

— Non, Zéphyr, chacun sa tactique; il vaut mieux se faire désirer.

— Ah! capitaine, capitaine, vous avez plus de malice dans votre petit doigt que nous tous dans nos coloquintes.

Le nouveau lieutenant de Pierre s'en alla après avoir dit ces mots. La fraîcheur du souterrain n'avait pas encore dissipé toutes les fumées du vin de la Malgue, et, pour regagner son poste, il fut obligé plus d'une fois de prendre le rocher à son aide.

VII

CONFIDENCES

Laure Grandval passa encore un jour dans le souterrain sans voir le capitaine. Pierre se contentait de faire sentir de loin son influence par des attentions délicates et des adoucissements au sort de la captive. Les orgies de la troupe ne vinrent plus la troubler dans sa solitude, elle eut des livres pour se distraire, des travaux d'aiguille pour occuper ses loisirs : Zéphyr ne semblait avoir d'autre souci que d'aller au-devant de ses souhaits et de

les prévenir par des soins ingénieux; une reine n'eût été ni mieux comprise, ni plus promptement obéie.

La pensée va vite quand elle est livrée à elle-même, et que rien ne lui fait diversion. Laure se prit à réfléchir sur sa condition passée, et involontairement elle la rapprocha de cette singulière épreuve que le hasard lui avait réservée. Orpheline, le besoin seul l'avait attachée au service d'une cour, et elle n'avait jamais porté sans douleur les chaînes dorées de cet esclavage. La princesse de Lucques, quoique bonne au fond, avait, comme toute souveraine, ses heures de caprice, de mauvaise humeur. Il fallait supporter ces petites tempêtes sans murmurer et le sourire sur les lèvres, être gaie ou triste à propos, endurer les impatiences et les gestes désobligeants, arriver au premier signal, en un mot ne pas s'appartenir. Le spectacle de cette cour était d'ailleurs peu édifiant pour les yeux d'une jeune fille, et, quelque pure et ignorante qu'elle fût, il lui était impossible de ne pas comprendre le rôle que jouaient, auprès de la princesse, les brillants cavaliers qui se succédaient dans son intimité. Si haut qu'on la place, la domesticité n'est jamais subie par des cœurs vraiment élevés : toute dépendance directe et personnelle abaisse le caractère. Dames d'honneur, dames d'atour, dames de service, peu importe le nom; il y a toujours, dans ces titres et dans ces fonctions, un sceau de servitude, par conséquent une

flétrissure. On croit n'enchaîner que le corps; c'est la pensée que l'on enchaîne.

Laure avait trop de fierté dans l'âme pour se résigner à cette existence sans combat et pour y persister sans regret. Il lui manquait les deux grandes qualités des gens de cour : l'esprit d'intrigue et les habitudes de flatterie. Elle se sentait née pour le commandement, non pour l'obéissance. Au milieu du cercle corrompu qui l'entourait, ce qui l'avait mise au-dessus de toute séduction, c'est le mépris qu'elle professait pour tous ces hommes et pour tous ces usages. C'était une nature droite et fière, trop virile peut-être, mais surtout antipathique aux lâchetés et haïssant moins le crime que la bassesse.

Cette disposition d'esprit la suivait dans sa singulière et périlleuse aventure. En se voyant à la merci des malfaiteurs, elle ne s'émut point : au lieu de remplir le souterrain de ses cris, elle eut la force d'observer froidement ce qui se passait autour d'elle. La mort ne l'épouvantait pas; rien ne la rattachait profondément à la vie : un certain dégoût venait en aide à son courage naturel, et augmentait chez elle le mépris du danger. Cependant, dès la première apparition du chef de la bande, un nouveau sentiment s'était mis de la partie, celui de la curiosité. Les scènes de cette vie étrange avaient agi sur cette âme vive et romanesque; elle avait pris de l'intérêt

à ce spectacle, et attendait le dénoûment sans trop d'impatience. Les égards dont l'entourait le jeune chef, cette affectation qu'il mettait à ne point paraître devant elle remplissaient sa pensée et peuplaient pour ainsi dire sa solitude. Pourquoi cette discrétion et cette réserve? Était-ce de l'indifférence, était-ce de la précaution? Craignait-il de ne pas rester aussi généreux qu'il s'était proposé de l'être? Ou bien se souciait-il peu de la capture et croyait-il avoir assez fait en la recommandant à des subalternes? Dans un sens ou dans l'autre, les réflexions de Laure étaient toujours ramenées vers le même sujet; ses rêves en gardaient l'empreinte, et son imagination se lançait sur le terrain des conjectures.

Une chose l'avait surtout frappée : c'était la distance qui séparait Pierre des hommes de sa bande. Ces derniers appartenaient évidemment aux dernières classes de la société; le langage, les types, les manières, tout les mettait au rang le plus bas de l'échelle sociale. Lui, au contraire, avait dans les traits une distinction remarquable; sa parole, suivant l'occasion, était douce comme celle d'un enfant, impérieuse comme celle d'un maître; ses manières n'étaient brutales que vis-à-vis des brutes qu'il commandait, et devenaient au besoin celles d'un homme qui a vécu dans un monde choisi. Qui avait pu déclasser cette existence et la vouer à une semblable carrière? Qui avait réduit ce malheureux à une

telle extrémité et l'avait fait déchoir à ce point? Avec les avantages qui brillaient en lui, avec son intelligence et son courage, il aurait pu, dans ce temps de fortunes rapides, parvenir aux positions les plus élevées, et à cette perspective il avait préféré le rôle obscur de chef de voleurs, l'exploitation des grandes routes, avec l'échafaud comme dernier salaire!

Évidemment un mystère se cachait là-dessous, et Laure s'ingéniait à le deviner. Malgré elle, elle s'intéressait à ce réprouvé, elle justifiait sa position et en cherchait les circonstances atténuantes. Plus il se montrait réservé envers elle, plus elle se montrait clémente et généreuse envers lui. Elle qui était presque une servante à la cour de Lucques, il l'avait faite reine dans son souterrain. Zéphyr la servait comme un esclave, les autres bandits s'écartaient avec respect quand elle passait. Tout cela respirait un hommage secret et mystérieux, une exception étrange, qui flattaient la jeune fille, même dans ce lieu et au milieu des incertitudes de sa position.

De son côté, Pierre poursuivait imperturbablement son plan de conduite. Rien de ce qu'il faisait n'était livré au hasard; ses absences, ses visites, tout était calculé. Dans la voiture qui l'avait amené d'Hyères à la forêt de Bormes, il avait eu soin d'emporter le bagage de sa prisonnière, ses bijoux, ses vêtements. Zéphyr alla

chercher ces objets dans la nuit, et, à son réveil, Laure retrouva ces colifichets, toujours précieux pour une femme, sans que rien en eût été distrait. De la part de voleurs, le procédé était nouveau ; la jeune fille en fut touchée. Sur-le-champ, et sans se rendre compte du sentiment qui l'animait, elle se para, elle prit soin de sa toilette. Pour qui? à quel dessein? Machinalement sans doute. Pierre ne s'était pas encore présenté, et ce fut dans la soirée seulement qu'il demanda la faveur d'être admis.

La cellule de la jeune fille était éclairée par une lampe qui répandait sur les tentures une clarté douce et uniforme. Assise devant une table, elle tenait les yeux fixés sur un livre, quoique sa pensée fût ailleurs. Jusque-là, rien ne l'avait autorisée à se défier de Pierre, et cependant, au moment de revoir le terrible chef, elle détacha du trophée d'armes qui surmontait le lit un petit poignard vénitien qu'elle cacha dans ses vêtements. Ainsi armée, elle se sentit plus forte.

Pierre entra. Il avait l'air sérieux, même triste. Loin de se départir de l'attitude presque cérémonieuse qu'il avait gardée le premier jour, il mit à s'observer une sorte d'affectation; on eût dit qu'il voulait mieux marquer encore la distance qui le séparait d'un brigand vulgaire. Sa toilette était plus recherchée; les avantages de sa personne en ressortaient avec plus d'éclat. Laure aussi, sous

l'empire d'émotions profondes, était vraiment belle ; et qui les eût vus n'aurait pu croire qu'il y avait là, d'un côté une captive, de l'autre un héros des grands chemins. Jamais couple ne parut mieux assorti et plus fait pour briller ailleurs que dans cette caverne et parmi les hôtes dégradés qui l'habitaient. Au lieu de s'asseoir, comme sembla l'y convier un geste de la jeune fille, Pierre resta debout et découvert.

— Mademoiselle, lui dit-il avec un accent de mélancolie, j'ai à vous présenter mes excuses. Depuis que je suis de retour, je n'ai qu'une pensée, celle de vous rendre à la liberté et à la lumière. A votre âge c'est un triste séjour que celui-ci, et croyez qu'il n'a pas dépendu de moi de vous en arracher plus tôt.

Ces paroles furent dites d'une manière tellement sentie, que Laure ne put cacher complétement son émotion.

— Monsieur, dit-elle, j'ignore qui vous êtes, mais votre conduite à mon égard est celle d'un homme d'honneur.

— C'est me flatter, répliqua Pierre avec un peu d'amertume ; je ne suis et ne veux être qu'un bandit. Quand on rompt avec le monde comme je l'ai fait, c'est pour toujours. Moi ! homme d'honneur ! Il n'y a que la peur qui puisse m'attirer de pareils compliments !

— La peur, monsieur ! on voit bien que vous ne me connaissez pas, dit Laure animée d'un superbe dédain.

En même temps, son œil, qu'elle avait jusqu'alors tenu baissé, se releva fièrement et alla chercher celui de Pierre, pendant que ses lèvres exprimaient une résolution calme et naturelle. Le chef des bandits parut frappé de ce mouvement; cependant il revint à la charge.

— Si vous n'aviez pas peur, mademoiselle, vous n'auriez pas cherché des armes pour vous défendre. Il manque quelque chose à mon arsenal. Pourquoi plaisanter avec ces joujoux? ajouta-t-il en indiquant le poignard que Laure cachait assez mal sous ses vêtements. Voler un voleur! ah! mademoiselle! Et puis, avais-je mérité cette défiance?

Pour toute réponse, la jeune fille jeta l'arme dans un coin de la cellule.

— A la bonne heure! reprit Pierre, à présent je crois à votre courage : vous êtes une noble et forte créature. Arrivons au fait. Je vous l'ai dit, je songe à vous délivrer; mais depuis quelques jours nous sommes serrés de près. Impossible de mettre le pied hors du souterrain : on nous surveille, on nous bloque. Je voulais exécuter une sortie; mais la brigade est en force; nous nous exposerions sans profit. Cependant, mademoiselle, je tiens à ce que vous soyez rassurée, et dès aujourd'hui vous pouvez prendre acte de ma parole. Dans cinq jours, quoi qu'il arrive et dussé-je y périr, vous aurez votre

liberté. Voilà ce que j'avais à vous dire; vous voyez bien que le poignard était de trop.

Après avoir achevé ce petit discours, Pierre salua profondément la prisonnière, et laissa Laure troublée, confuse, mécontente d'elle-même. Elle se reprochait le moment de défiance qu'elle avait eu, et ne se pardonnait pas d'avoir été vaincue en générosité. Les éloges de Pierre la flattaient sans guérir entièrement la blessure faite à son amour-propre; ses procédés, qui de plus en plus lui donnaient le prestige d'un héros de roman, achevaient de la gagner et d'affaiblir ce que sa profession avait d'odieux. Cet homme se parait du nom de bandit et se conduisait en chevalier. Pas la moindre liberté, pas un mot, pas un geste qui n'exprimât le respect et ne trahît l'homme qui sait vivre. Elle était à sa discrétion, et, loin d'abuser du droit de la force, il semblait pousser les égards jusqu'à l'excès. Pendant tout le cours de la nuit, ces réflexions assaillirent la jeune fille au point de lui troubler son repos. Elle se promit d'essayer s'il serait possible de rompre la glace et de savoir quel était le mot de cette singulière énigme.

Quand Pierre revint, dans la soirée du lendemain, le poignard vénitien avait repris sa place dans le trophée d'armes. Il s'en aperçut et ne put contenir un sourire. Laure s'était mise en frais de toilette, quoique sans affectation : il était aisé de voir qu'elle attendait l'ennemi de

pied ferme, avec un projet arrêté. Pierre ne songeait pas à s'asseoir, et, après lui avoir fait part de quelques nouvelles mesures prises pour sa délivrance, il allait se retirer, quand elle le retint.

— Asseyez-vous donc, monsieur, lui dit-elle résolûment; vous êtes la seule âme vivante de ce souterrain avec qui l'on puisse causer, et vous ne faites que paraître et disparaître. Vous voulez donc que vos prisonnières meurent d'ennui.

— Mademoiselle, répondit gravement Pierre, il ne faut jamais tenter Dieu. J'ai résolu de vous renvoyer d'ici, et pourtant vous êtes belle. Ne faisons rien pour que cela devienne impossible.

— Écoutez, monsieur, répliqua Laure, je ne suis point une coquette; ce serait un triste jeu à jouer ici, mais je ne vous cache pas que tout ce que je vois m'intéresse. J'ai peut-être tort, j'en aurai peut-être du regret plus tard, et pourtant il m'est impossible de résister à ma curiosité.

— Je vous comprends, mademoiselle, je pose devant vous comme un héros de roman, et, quand vous rentrerez dans le monde, vous vous réservez de raconter une histoire de bandits, avec un dénoûment entièrement neuf.

— Ah! monsieur, monsieur, que vous me jugez mal, s'écria Laure.

— Et pourquoi pas? Toutes les conditions s'y trouvent. Qui sait même, il y a là le sujet d'un mélodrame, et, pendant que je continuerai à fuir les gendarmes de forêt en forêt, on me mettra en scène sur les boulevards de Paris.

Pierre donna à cette dernière phrase une expression si profonde de douleur et de colère, que Laure fut près de fondre en larmes :

— Monsieur, dit-elle, je vous répète que vous me jugez mal, très-mal. Pourquoi s'obstiner à ne pas comprendre qu'une pauvre femme peut porter à votre situation un intérêt réel? Si jeune, si bien élevé, êtes-vous à votre place ici? Allez, monsieur, vous m'en feriez trop dire.

— Mademoiselle, reprit Pierre, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser: il ne faut pas m'en vouloir. Le désespoir aigrit l'âme. Dès qu'un malheureux s'est jeté dans la carrière que j'ai embrassée, il ne connaît plus que deux espèces d'hommes qui s'intéressent à lui, le gendarme et le bourreau. Ma vie désormais appartient à l'un et à l'autre. Et pourtant, ajouta le jeune homme avec un soupir étouffé, Dieu sait que j'étais né pour un rôle meilleur!

— J'en suis certaine, répliqua Laure avec un peu d'exaltation; il y avait en vous l'étoffe d'un grand capitaine et non d'un chef de bandits. On ne commande pas aux hommes qui vous entourent sans un courage à

toute épreuve. Qui donc a pu vous jeter ainsi hors de votre chemin?

— Ne me pressez pas là-dessus, mademoiselle : ce secret n'est pas seulement le mien. Il y a dans ma vie une suite de fatalités qui s'enchaînent, et c'est une longue histoire que mon histoire. A quoi bon d'ailleurs? ajouta Pierre, comme s'il chassait une idée importune. Ne suis-je pas un bandit? N'ai-je pas rompu avec la société? Ne lui ai-je pas juré une guerre implacable? N'insistez plus, mademoiselle, et souffrez que je me retire.

La curiosité de Laure, excitée par cette résistance, fit un nouvel effort, et sa voix prit un caractère suppliant pour dire à Pierre :

— Monsieur, parlez, je vous en conjure.

Le chef des bandits garda le silence pendant quelques instants; il s'accouda sur la table, tenant sa tête dans ses deux mains, et se relevant ensuite, après ce geste de méditation et de recueillement :

— Vous l'exigez, mademoiselle, dit-il tristement : eh bien! écoutez.

VIII

PREMIÈRE VEILLÉE

Pierre commença son récit en ces termes :

« Permettez-moi, mademoiselle, de passer rapidement sur mes premières années. J'appartiens à une bonne famille de Bretagne et compte parmi mes ancêtres des amiraux de France ; mais ce sont là des titres que j'ai soin de tenir secrets, afin de mettre un passé glorieux à l'abri de toute souillure. On ne me connaît que sous le nom de Pierre Mouton : c'est celui que la justice a frappé; c'est le seul auquel désormais je puisse répondre.

» J'étais bien jeune quand la révolution éclata; nous habitions alors Paris. Mon père commandait une compagnie de mousquetaires, et jusqu'au dernier jour il défendit la reine contre les vengeances de la multitude. Cette fidélité lui coûta cher : arrêté avec ma mère, ils furent conduits tous les deux à l'échafaud, et, quand je sortis de prison, j'étais seul au monde et orphelin. Nos biens avaient été confisqués ; il me fallut mendier pour vivre : j'avais dix ans. Heureusement, un vieil ami de la

famille me recueillit, me fit élever et pourvut à mes besoins. C'était un homme de la vieille roche, chez qui venaient aboutir tous les fils des conspirations royalistes de l'Ouest. J'y vis des émigrés, des chouans, des prêtres insermentés, des proscrits du 18 fructidor, et, par instinct autant que par goût, je me mêlai à tout ce monde, à toutes ces tentatives. Il ne se tramait rien contre le premier consul que nous n'en fussions prévenus. Saint-Régent et Carbon, les auteurs de la machine infernale, tinrent plus d'une conférence chez mon bienfaiteur, et ce fut dans sa maison que descendit Georges Cadoudal, quand il arriva d'Angleterre avec le dessein d'attenter aux jours de Bonaparte. Cette audace nous fut fatale; tous les conspirateurs furent arrêtés; je perdis mon second père, et restai seul de nouveau à dix-neuf ans, sans appui, sans ressources.

» De cette première période de ma vie, il me resta deux impressions : l'une était une haine profonde contre l'homme qui avait usurpé le pouvoir; l'autre, l'habitude d'envisager de sang-froid l'assassinat et de le justifier par l'intention. Si ma répugnance pour le régime impérial n'avait pas été si vive, j'aurais fait mon chemin dans les armes, ou je serais mort glorieusement. Si je ne m'étais pas accoutumé dès l'enfance à juger le meurtre en casuiste, peut-être mon bras eût-il reculé devant un premier crime, et n'aurais-je pas mis une éternelle bar-

rière entre le monde et moi. Mais la fatalité me poussait. En moins de dix ans, j'avais vu disparaître tout ce qui m'était cher : ma mère, mon père et celui qui l'avait généreusement remplacé; la république m'avait enlevé mon patrimoine, l'empire le dernier objet de mon affection ; je voyais peu à peu le vide se faire à mes côtés, et les malheurs du temps se conjuraient pour m'accabler. Comment n'aurais-je pas senti naître en moi des mouvements de révolte, des projets de revanche contre une société qui me prenait à ce point pour victime? Une haine sourde me domina désormais, et le spectacle des grandeurs impériales ne fit que l'accroître. Il fallait pourtant prendre un parti ; l'oisiveté pesait à ma jeunesse. Né avec des passions fougueuses, il fallait leur donner un aliment sous peine d'en être dévoré. Vous avouerai-je tout, mademoiselle? J'en arrive à des confidences bien délicates. »

— Parlez, monsieur, dit Laure en rougissant; cache-t-on rien à un confesseur?

» J'habitais alors une mansarde, poursuivit Pierre, dans l'une des rues qui avoisinent le théâtre Feydeau. Un petit emploi me rapportait strictement ce qui m'était nécessaire pour vivre. A cet âge, il faut si peu : un rayon de soleil et quelques mots d'amour. A peine songe-t-on à la vie positive, on est si heureux par le cœur ! J'en étais là, j'avais trouvé une diversion à mes rancunes et à

mes colères. Dans la mansarde de la maison voisine, j'avais remarqué une jeune fille dans tout l'épanouissement de sa beauté. Chaque matin, elle s'éveillait à l'aube comme l'alouette et gazouillait comme elle en garnissant de linge les cordelettes tendues en travers de sa croisée, ou en arrosant le pot de fleurs qui composait tout son jardin. A cette heure et dans le premier désordre de sa toilette, elle était si belle, que je passais des heures entières à l'épier et à la suivre du regard. Elle s'en aperçut et parut flattée de cet hommage. Sa pudeur n'était pas de celles qui s'alarment facilement ; elle continua son manége, moi, ma contemplation muette. Je ne puis, aujourd'hui encore, me souvenir sans émotion de l'effet que produisaient sur moi des yeux qui semblaient remplir la mansarde de leur clarté, ces traits réguliers et fiers, ce cou, ces formes d'une blancheur parfaite, et dont les lignes étaient arrêtées comme celles de la statuaire. Il y avait dans tout cela moins de grâce que de régularité, mais j'étais ivre, j'étais fou d'amour, je ne voyais rien de comparable à cette femme.

» Avant de me déclarer, j'hésitai longtemps ; elle fit plus de la moitié du chemin. Pour m'attirer à sa croisée, elle chantait à haute voix dès qu'elle rentrait ou qu'elle descendait de son lit; et c'était toujours une romance, un chant d'amour qu'elle choisissait : les allusions étaient transparentes, et elle les accompagnait de regards qui ne

permettaient pas de s'y méprendre. Si jeune, elle avait l'instinct de la coquetterie au point qu'on eût pu croire qu'elle en avait l'expérience. A seize ans, jugez donc! j'aurais dû me tenir sur mes gardes, entrevoir l'abîme où je courais; mais il est des écueils que l'on n'évite pas, et des destinées dont on ne peut se rendre maître. J'avais tant d'amour, et un amour si pur! Encore à présent, quand je me reporte à ces heures évanouies, leur souvenir retombe comme une rosée sur mon cœur aride : il me semble que je suis meilleur et que de pareils trésors de tendresse devaient sauver un homme de l'abjection. Que le hasard m'eût fait rencontrer alors une âme élevée, une femme qui sût me comprendre, me conduire, me dominer, et tout changeait pour moi : ces passions si ardentes pour le mal se seraient épurées et adoucies, j'aurais eu un but, un mobile, un idéal; un peu de gloire au lieu de ce déshonneur et la fortune au lieu de cette vie de misère. »

— Pauvre jeune homme! s'écria involontairement Laure.

Pierre n'abusa pas de cette marque d'intérêt, et, sans paraître s'y arrêter, il reprit son récit :

« Nous nous aimâmes, et rien ne s'opposa à notre liaison. On la nommait Claire; elle n'avait pour toute famille qu'une aïeule dont elle prit soin jusqu'à ce que la mort vînt la lui ravir. Rien ne l'enchaînait, pas même

le sentiment du devoir, fort émoussé chez elle. Toute liberté nous était donc laissée ; nous en jouissions comme des enfants ; moi, j'étais ivre de bonheur ; elle le prenait avec plus de réserve. Dans son amour l'entraînement ne jouait pas un rôle exclusif ; le caprice ou le calcul y intervenait bientôt. On voyait qu'elle ne se livrait jamais tout entière et qu'elle jouait avec la passion. Faut-il le dire à ma honte? c'est ce qui m'attacha le plus vivement, ce qui me rendit son esclave. Il me semblait toujours que j'avais quelque chose à attendre d'elle, et je n'en montrais que plus d'ardeur à achever ma conquête ! Que de terribles jalousies j'ai éprouvées en ce temps ! Quels rugissements intérieurs j'ai poussés à la vue de ceux que je croyais mes rivaux ! Ce regard de feu qui m'avait ébloui, elle le prodiguait çà et là, presque au hasard, et comme si elle n'eût pu donner à ses yeux une expression moins vive. Ce n'était plus dès lors une préférence ; les autres n'avaient rien à m'envier. Oh ! j'ai passé ainsi de cruelles heures à lire dans ce cœur, à en surprendre les impressions fugitives, et il était rare qu'il n'en résultât pas des révoltes terribles, que la crainte d'une rupture étouffait seule en moi. Moins cette femme paraissait tenir à mon amour et plus je craignais de la perdre.

» Claire s'était bientôt lassée du métier d'ouvrière ; l'aiguille allait mal à ses doigts. Un professeur de chant,

logé dans la maison, avait remarqué sa voix et lui conseillait d'aborder le théâtre. Il n'en fallut pas davantage pour la décider; elle prit des leçons et fit des progrès rapides. Cette perspective fut pour moi un nouveau supplice. Un instant je délibérai si je ne m'arracherais pas violemment à cette passion qui remplissait ma vie de tant d'orages. Je voulais fuir, m'expatrier; elle me devina et me retint. Dans les moments de crise, cette femme avait des retours auxquels je ne savais pas résister, des élans calculés qui triomphaient de mes justes griefs. Nos relations roulaient ainsi dans une alternative de brouilles et de raccommodements qui me rendaient cette chaîne odieuse sans me laisser le courage de la briser; la passion m'y rivait. Elle n'obéissait qu'à un calcul. Elle tenait à moi comme à un bras dévoué, et savait qu'elle pouvait mettre mon courage à l'épreuve.

» Peu de temps après, Claire débuta sur un théâtre lyrique, et, obscure d'abord, elle s'y fit bientôt une place par son talent. Sa voix manquait de douceur et de charme, mais elle se distinguait par une sonorité et une étendue merveilleuses. Ces qualités étaient rares: on les distingua et la cantatrice eut des admirateurs. Ce fut une fortune aussi brillante que rapide, et où l'engouement eut une grande part. Les beautés de Claire étaient de celles dont les feux de la rampe accroissent l'effet : à

la scène, elle avait un éclat extraordinaire. Au milieu de ce succès, quel rôle me restait-il à jouer? Une femme de théâtre ne s'appartient plus; elle est, pour ainsi dire, au public. Les triomphes de chaque soir étaient autant de tortures pour moi. Quand je la voyais arriver sur les planches, majestueusement décolletée et livrée aux regards de la foule, il me semblait voir un rival dans chaque spectateur, et volontiers j'aurais mis le feu à la salle pour en faire un immense holocauste. Que de souffrances j'ai ainsi endurées! Que de fois je suis revenu de là, vaincu et mourant, prêt à me délivrer de ces douleurs par un suicide. Mais Claire devinait mes combats et savait toujours me désarmer à temps. Il est impossible que l'enfer ait des épreuves plus douloureuses que celles qui me sont échues alors, des angoisses plus grandes et des moments plus amers. J'ai expié d'avance tous les crimes que je commets aujourd'hui, et c'est de là surtout qu'est née en moi cette haine profonde des hommes, qui a rendu le meurtre léger à mon bras. Le cœur ne saigne pas impunément ainsi; il s'y déprave.

» Il serait superflu d'insister sur les circonstances de ce martyre. J'étais jaloux d'une femme de théâtre, c'est tout dire, et je m'y attachais en raison des tourments qu'il me fallait endurer; ma vie se passait en des alertes continuelles. Il semble que le nom d'actrice suffise pour

justifier toutes les insultes. Chaque jour des offres d'argent arrivaient à l'adresse de Claire; on mettait ses faveurs à prix. D'autres fois la hardiesse allait plus loin encore; les enchérisseurs se présentaient eux-mêmes pour conclure directement le marché. Il faut rendre justice à cette femme; elle ne descendit jamais jusqu'à une telle infamie : sa fierté la soutenait, elle était au-dessus d'un honteux trafic. Après qu'elle eut châtié quelques-unes de ces impertinences, on la respecta et le bruit de ses rigueurs se répandit dans le monde financier, où vivent les princes des liaisons vénales. Nous eûmes donc quelque repos de ce côté. Mais il est pour une femme de théâtre d'autres séductions contre lesquelles j'étais moins rassuré, celles des comédiens. Ce peuple qui s'enlumine de rouge chaque soir et se démène aux clartés de la rampe pour le plaisir d'un maître capricieux, a des façons au moins singulières, des mœurs un peu bohêmes et pleines de familiarité. Dans les réduits étroits, où s'exécutent les changements de costume, règnent un pêle-mêle, une liberté de propos, un négligé de toilette qui semblent être des privilèges traditionnels, et remonter au Roman Comique de Scarron. Depuis le premier sujet, jusqu'au coryphée, tout le monde s'y tutoie, et sur cette pente du laisser-aller on va vite en besogne. Ce n'est rien encore : chaque matin arrive un beau jeune homme, qui, sous le prétexte d'une répétition, prend la

main de la chanteuse, et la serrant avec vivacité, lui dit :

» Oui, je vous aime
» D'amour extrême.

» A quoi, près de se pâmer, la belle répond le plus amoureusement du monde :

» Oh ciel ! il m'aime !
» Bonheur suprême !

» Ainsi du reste. L'un prétend *que son cœur palpite ;* l'autre assure *qu'il bat encore plus vite,* et cette déclaration, avec plus ou moins de dièses à la clef, se répète depuis le premier jusqu'au dernier jour de l'année, le matin en habit de ville et dans un demi-jour favorable à l'émotion ; le soir en culotte collante et en robe à ramages, sous l'empire de cette fièvre que donne à l'artiste la présence du public. Évidemment ce sont là des jeux qui ne sont pas sans danger, et des piéges bien perfides tendus à la fragilité humaine. Il est vrai que les comédiens ont trouvé un moyen d'éluder le péril : c'est de ne pas s'en défendre.

» Cette intimité des gens de théâtre entre eux était l'un de mes tourments les plus habituels. Tout ce monde se rencontrait à chaque instant, sous le prétexte d'étu-

dier et de repasser les rôles. Ainsi, même dans notre intérieur, les comédiens avaient leurs libres entrées. En revanche, je ne les avais pas chez eux : une fois sur le seuil de la coulisse, il fallait laisser Claire, la leur abandonner pour ainsi dire. Des règlements sévèrement observés ne laissaient pénétrer sur la scène aucune personne étrangère au service. Toute surveillance expirait donc devant cette limite, et j'en étais réduit à me peupler l'esprit de fantômes. Cette situation était intolérable; je résolus d'en sortir. Favori d'une comédienne, j'étais presqu'un comédien, et ce n'était pas déroger beaucoup que de franchir ce dernier pas. A force d'entendre chanter Claire, je m'étais fait une sorte d'éducation musicale, et, de l'aveu de tout le monde, j'avais une voix charmante. Il ne s'agissait plus que d'appeler l'art à l'aide de la nature, et de féconder par l'étude les germes de ce talent. Sans en rien dire à personne, je pris des maîtres et me mis au travail avec l'ardeur et l'énergie de volonté que j'apporte à toute chose. Six mois suffirent pour me mettre en état de paraître sur un théâtre. Claire était surprise, ravie. Elle m'obtint un ordre de début.

» Ce jour d'épreuve restera gravé dans ma mémoire. J'ai, depuis ce temps, couru de terribles chances; j'ai fait la guerre de buissons contre la justice sociale; j'ai vu vingt fois les poignards de mes gens levés sur ma poitrine; j'ai entendu siffler à mes oreilles les balles des

gendarmes, et me suis trouvé souvent placé de manière à n'avoir que le choix des morts. Dans aucune de ces occasions, mon cœur n'a battu plus vite que de coutume; j'ai supporté ces épreuves avec calme et comme un homme résigné à tout. Eh bien ! le soir de mon début, ce courage qui est mon titre, mon excuse, mon seul honneur, m'abandonna : j'eus peur ! Ces mille regards fixés sur moi m'intimidèrent; j'éprouvai un moment de défaillance, et, quand je voulus émettre un son, ma voix s'y refusa. J'allais quitter la place, reculer devant l'épreuve, quand Claire entra en scène et m'adressa un regard imprieux. C'était à la fois un ordre et un arrêt, Il ne m'en fallait pas davantage pour me rendre ma fierté naturelle. Je maîtrisai mon émotion, et ma voix se fit jour avec une pureté et une vigueur qui charmèrent la salle. Jamais revanche plus éclatante ne fut prise sur un premier moment de trouble. On m'applaudit, on m'encouragea de tous côtés, et je devins bientôt l'un des chanteurs favoris du public.

» Dès que je tins les planches avec succès, Claire fut tout autre pour moi : elle se mit du côté de la fortune. Ne la quittant plus, l'accompagnant au théâtre comme ailleurs, et devenu son chevalier sur la scène, je n'avais plus de sujet d'être jaloux; mais les rôles avaient changé : à son tour, elle se montrait jalouse. Il était dit que notre liaison n'aurait jamais qu'un caractère orageux et que je

serais conduit pas à pas, sans relâche et sans pitié, jusqu'à l'abîme qui devait m'engloutir. »

Pierre s'arrêta brusquement sur ces paroles. Sa figure devint plus sombre et prit un caractère d'égarement. Ce retour vers le passé remuait dans son cœur des fibres si délicates, rouvrait des blessures si profondes, éveillait des douleurs si vives, qu'il semblait porter avec peine le poids de cette confidence. On eût dit qu'il demandait grâce :

— Mademoiselle, ajouta-t-il, à quoi bon poursuivre ce récit ? Quel intérêt pouvez-vous prendre aux angoisses d'un insensé, aux combats d'une âme avilie? Vous êtes généreuse, je veux le croire; mais ne poussons pas plus loin cette épreuve. Nous n'avons rien à y gagner ni l'un ni l'autre.

— Monsieur, répondit Laure, désormais enchaînée à ce récit, je n'ai jusqu'ici trouvé que la force de vous plaindre. Achevez, de grâce.

— Vous le voulez, répliqua Pierre : eh bien! alors, à demain. Il est tard, je ne veux pas empiéter sur votre repos.

— A demain donc, dit Laure, puisque vous le voulez ainsi.

Elle se leva, et Pierre, toujours grave et cérémonieux, quitta la cellule de la jeune fille.

IX

DEUXIÈME VEILLÉE

Laure n'eût point été femme, si le récit de Pierre n'eût laissé dans son esprit le désir de connaître la fin de ses aventures. Ne serait-ce que par un instinct de curiosité, les femmes veulent arriver au dénoûment de tout drame, et c'est ce qui tient leur attention suspendue à tant de sombres histoires chaque jour quittées, chaque jour reprises. Chez Laure, un autre sentiment se mêlait peu à peu à celui-là ; un intérêt plus vif pénétrait insensiblement le cœur de la jeune fille. A mesure que Pierre déroulait ses romanesques aventures, on voyait les impressions de ce récit se réfléchir sur la physionomie de la prisonnière ; ses beaux yeux bleus passaient de toutes les nuances de la pitié à celles de l'attendrissement ; elle s'identifiait avec ces passions fougueuses, ces amours déréglées, comme Desdemona avec les exploits de son Maure, et les épisodes de ses grandes batailles. Accoudée sur son lit de repos et à demi étendue sur la peau de tigre qui le recouvrait, Laure oubliait les heures à écou-

ter cet homme, ce bandit, comme si déjà elle eût été habituée à ce séjour et heureuse de cette intimité. Pierre, au contraire, semblait plutôt se résigner à ces entrevues que les rechercher; sa réserve ne se démentait pas. Il ne parut même qu'assez tard dans la soirée suivante; et comme s'il eût fait à dessein le calcul d'exciter l'impatience de la jeune fille. Involontaire ou médité, ce moyen ne manqua pas son effet. Laure se trouvait sous l'empire d'une émotion visible, quand Pierre reprit froidement son récit:

« Je vous l'ai dit, mademoiselle, Claire était un cœur sec et froid, elle avait plus de vanité que d'amour, plus d'ambition que de tendresse. Dieu vous garde d'une affection où l'orgueil joue le plus grand rôle! Il n'y a pas de pire condition que d'être aimé ainsi. Pour les gens de théâtre il n'en est point d'autre. L'ivresse des hommages publics laisse peu de place aux joies tranquilles de l'intimité; on paye au monde extérieur un tel tribut, que tout bonheur à deux, tranquille, retiré, en est presque impossible. On y passe de l'exaltation au découragement, de la fièvre du plaisir à l'amertume du regret. Jamais de repos, jamais de sécurité; c'est une chaîne aussi difficile à rompre qu'à assujettir.

» Jugez de ce que devait être, dans cette région de tempêtes, une âme ardente, fougueuse, prompte à tous les excès. Claire savait se contenir; moi, j'en étais incapable:

ainsi s'explique l'empire qu'elle a exercé sur ma volonté. Nous étions donc commensaux du même théâtre, et longtemps la vogue nous y soutint; mais le public est un sultan capricieux qui ne garde pas longtemps les mêmes favorites. Claire l'éprouva; graduellement son étoile pâlit. Son talent était toujours le même ; elle avait ce même éclat qui remplissait la scène, et des qualités que l'étude avait accrues. Cependant les spectateurs se montraient plus froids; la lassitude avait fait place à l'engouement. C'est encore une des conditions des favoris du théâtre que de briller et de disparaître comme des météores. Quand les choses en viennent à ce point, rien ne sert de lutter : il faut courber la tête. Claire ne se résigna pas; elle voulut maîtriser la fortune. La chute n'en fut que plus affreuse; on alla jusqu'aux sifflets, et il fallut sortir de là, avec les hontes et les douleurs d'une défaite éclatante.

» Nous quittâmes Paris, et fûmes dès lors attachés à ces troupes nomades qui suivaient les étapes de nos armées. Nous vîmes ainsi les grandes capitales du continent, Berlin, Vienne, Varsovie. Entre deux batailles, on chantait l'opéra-comique, et quand le grand orchestre des canons avait fini sa partie, le nôtre se faisait entendre. Claire réussit complétement auprès de ce public militaire; il n'eût tenu qu'à elle d'y voir une revanche suffisante. Chaque soir notre salle était pleine. L'empereur y parut,

et de ses mains applaudit la chanteuse. C'était à Dresde, après les conférences de Tilsitt. Un pareil honneur était fait pour guérir bien des blessures ; mais celles de Claire étaient trop profondes. Elle songeait déjà à quitter le théâtre, moins en vaincue qu'en souveraine.

» Parmi les hommes qui suivaient assidûment ses représentations, elle avait remarqué un vieux comte saxon dont les hommages avaient un caractère particulier d'exaltation et d'insistance. Cet homme ne perdait pas de vue la chanteuse, l'applaudissait avec frénésie, et, à de certains moments, jonchait la scène de bouquets de fleurs. Évidemment une passion insensée couvait dans cette tête grisonnante ; et, à titre de comte et d'Allemand, ce vieillard était capable de toutes les folies. En effet, la maladie ne tarda pas à se déclarer : des messages sans nombre assaillirent notre logement, des offres de toute espèce, des présents magnifiques parvinrent à Claire de la part d'un admirateur inconnu qu'elle connaissait parfaitement. Elle renvoya tout avec une fierté et une noblesse qui ne firent qu'exciter davantage cette passion germanique. De la part d'une actrice, ce désintéressement était nouveau ; il semblait provenir de principes sévères et d'une délicatesse bien rare au théâtre. S'être maintenue pure dans une semblable carrière, avoir sauvé sa vertu de tant de piéges et de séductions, constituait une exception telle

que le vieillard en fut frappé d'une manière irrémédiable. Sur-le-champ, et avec l'imagination d'un enfant d'outre-Rhin, il bâtit là-dessus un roman dont Claire était l'héroïne ; il vit en elle un ange égaré qui n'attendait qu'une main pour sortir de l'abîme, et composa une foule de sonnets et de *lieds* pour célébrer cette situation. Claire renvoya les sonnets comme elle avait renvoyé les présents ; le vieillard ne s'en enflamma que davantage. Au théâtre, on était sûr de le voir au premier rang des loges. et plongé dans une extase qui touchait au ridicule. La maladie était arrivée à son dernier période ; il n'y avait plus qu'un moyen d'en sortir : c'est là que Claire attendait le noble comte. Enfin, il s'expliqua ; il demandait l'entrée de la maison à titre de prétendant ; il offrait sa main, son nom et quelques millions de florins en propriétés territoriales. Claire triomphait ; on ne pouvait sortir du théâtre par une plus belle porte, effacer plus glorieusement le passé. Elle avait tout fait pour amener ce dénoûment, et pourtant, quand elle l'eut dans ses mains, quand il n'y manqua plus que son aveu, elle se souvint de moi et éprouva un moment d'hésitation.

» Cette femme m'aimait autant qu'elle pouvait aimer ; elle tenait à moi comme on tient à une victime ; nous avions longtemps fait route ensemble par de bons et de mauvais chemins ; mon souvenir se liait à toutes les phases de sa vie, à ses plaisirs comme à ses douleurs.

Mais ce retour dura peu : l'ambition l'emporta. A mon insu, elle poursuivit cette négociation, et jusqu'au dernier moment la tint secrète. Comment aurais-je pu soupçonner un tel vertige du côté de ce vieillard, une telle dissimulation de la part de cette femme? Je fus aveugle, mais qui ne l'eût pas été? Les choses étaient conduites le plus mystérieusement du monde et avec une habileté, une adresse qui auraient mis en défaut des yeux plus défiants que les miens.

Un jour, en entrant au logis, je n'y trouvai plus Claire : vainement allai-je la demander au théâtre et chez toutes nos connaissances : personne ne l'avait vue. Le surlendemain je reçus une lettre où elle me racontait son mariage le plus sèchement, le plus cruellement du monde. Cette lettre était signée : comtesse de ***. Permettez-moi de taire ce nom ; je n'ai plus le droit de le prononcer. »

— La vile créature! s'écria Laure, ne pouvant maîtriser son indignation.

Pierre reprit :

« La blessure était vive ; mon cœur en saigna. J'avais tout mis sur la tête de cette femme, mes affections et mes projets à venir. Pour la suivre, je m'étais fait comédien ; pour m'associer à sa défaite j'avais quitté la France pour l'Allemagne. Quand elle me manqua, je crus que tout me manquait ; je n'aperçus que du vide autour de moi. Sans

goût pour la carrière du théâtre, il ne me restait plus qu'à végéter comme un histrion obscur, comme un héros des troupes ambulantes. Vingt fois je fus au moment de laisser là les planches et de m'engager comme simple soldat, vingt fois mes préventions de race furent les plus fortes. S'il y avait eu alors un Coblentz, j'y aurais pris du service ; mais marcher sous les aigles d'un Bonaparte, cette idée me causait une répugnance invincible. Le cœur humain a de singulières capitulations ; pour devenir comédien j'avais vaincu mes scrupules, je ne le pus pas quand il s'agit de devenir soldat de l'empereur. Mécontent de moi, ne sachant à quoi me résoudre, je ne vivais plus que d'une manière machinale, obligé de monter sur la scène pour gagner mon pain, et d'avoir le sourire sur les lèvres quand je portais la mort dans le cœur.

» Parmi nos camarades, il était une femme que ce deuil toucha ; elle jouait les dugazons ; et grâce à une longue expérience personnelle elle connaissait parfaitement le cœur humain. Elle s'était dit qu'aucune douleur n'est éternelle et voulait s'assurer la survivance d'une tendresse qui éclatait sous un si beau jour. Dès les premiers moments de mon abandon, ses sympathies se manifestèrent de la manière la plus expressive : affaissé sous le coup qui venait de me frapper, je n'y pris pas garde et fis à ces avances fort évidentes la plus cruelle des injures, celle de ne pas les apercevoir. Elle ne se rebuta

point; elle n'ignorait pas que le temps est un topique souverain; elle s'en remettait à lui du soin de me guérir et de l'indemniser. C'était une dugazon experte et qui savait attendre. En effet, deux semaines ne s'étaient pas écoulées que déjà je ne pouvais me défendre d'un sentiment de reconnaissance pour des soins si désintéressés et si attentifs. La dugazon n'était pas dans la fleur de la jeunesse, mais ses charmes gardaient encore un certain prestige et les brèches que les années y avaient faites étaient peu apparentes. En somme, la conquête pouvait s'avouer, ne fût-ce qu'à titre de consolation et de revanche.

» Je ne sais comment cela se fit; mais à peine venais-je de faire ces réflexions, que je reçus un billet de Claire, un billet éploré, plein d'une passion si vive, que je doutais d'abord qu'il fût d'elle. En aucun temps, même dans l'ivresse de nos premiers amours, elle n'avait trouvé des paroles si brûlantes, des protestations si vraies. Elle expliquait l'acte fatal qui l'avait jetée dans les bras d'un vieillard, et disait à quel regrets amers elle était alors en proie. La vanité l'avait perdue; elle expiait un vertige et allait mourir si je ne lui accordais pas mon pardon. En se livrant à un homme qui avait trois fois son âge, elle avait cru ne pas engager sa liberté d'une manière aussi triste, aussi complète. L'événement l'avait trompée; j'étais cruellement vengé. Son comte était le plus jaloux des hommes; il la tenait enfermée dans un de ses châ-

teaux aux environs de Pillnitz, et ne souffrait pas qu'elle vît d'autre personne que lui. C'était un odieux et insupportable esclavage, un abus de la force auquel elle s'arracherait, s'il le fallait, par la mort. Ensuite, elle me rappelait les jours heureux que nous avions passés ensemble, notre vie de théâtre, mêlée de bons et de mauvais instants, nos raccommodements, nos querelles, tous ces petits riens dont se compose la vie des amoureux. Jamais rien de si tendre, de si doux que ces détails; je ne croyais pas que Claire pût avoir une sensibilité aussi exquise; je la voyais sous un nouveau jour; j'étais heureux, je renaissais, je respirais plus librement; il me semblait que je n'avais rien perdu. La dugazon eut tort ce jour-là.

» Dans sa lettre, Claire me donnait les moyens de lui répondre. De toute la domesticité qui encombrait son château, elle n'avait pu gagner qu'une villageoise dont elle payait les services à prix d'or. Ce fut au moyen de cette messagère que s'engagea cette correspondance. Tous les jours elle venait à Dresde pour y porter un billet de la châtelaine, et recevait en échange quelques lignes de moi. Chaque jour les lettres de Claire devenaient plus sombres; souvent les larmes en effaçaient jusqu'aux caractères, et il fallait chercher sous ces témoignages de douleur l'expression de sa pensée. Cet amour de vieillard, qui avait commencé par une idylle, tournait insensible-

ment au drame. Rien n'était affreux comme les couleurs sous lesquelles la comtesse me peignait son mari. C'était un maître jaloux, brutal, capricieux, un surveillant fâcheux et incommode. Cette situation qui lui avait paru si désirable était un enfer anticipé; ce château était une prison. Comme conclusion à ses plaintes, Claire invoquait toujours la mort; elle ne se sentait pas la force de porter plus loin cette croix et de prolonger plus longtemps ce martyre. L'Elbe coulait au pied du donjon; c'était dans ses flots qu'elle devait chercher un abri contre tant de souffrances.

» Jugez de l'effet que produisaient ces lettres déchirantes : j'en devenais furieux. Plus d'une fois j'ai parcouru les rues de Dresde, les cheveux en désordre, le cou nu, comme un homme désespéré. Je remontais le cours de l'Elbe, croyant toujours y voir flotter la robe blanche d'une femme. Peu à peu les idées de mort violente, de meurtre, occupèrent ma pensée; des visions affreuses et sanglantes m'obsédaient. Claire n'avait pas consenti à me dire où était ce château qui la gardait prisonnière : elle ne voulait pas, disait-elle, exposer inutilement mes jours. J'essayai d'obtenir ce renseignement de sa messagère; elle fut impénétrable. J'en étais donc réduit à dévorer inutilement ma rage, à ne savoir à qui m'en prendre et où me rattacher. Cette position altéra ma santé; je perdis le sommeil; mes camarades me plai-

gnaient sans me comprendre, et la dugazon finit par déclarer que j'étais complétement fou. Le ton de la correspondance que j'entretenais avec Claire se ressentit de cette exaspération. Aux peintures sombres et tristes que renfermaient ses lettres, je répondis par des pensées de vengeance. Je parlais de la délivrer de ses geôliers, de ses bourreaux, de la rendre, fût-ce au prix d'un crime, à la liberté et à l'amour. Les mauvaises passions qui fermentaient en moi commençaient à chercher une issue, et ma nature sauvage se révélait de plus en plus. Il faut tout dire : pendant un mois entier, mon cerveau fut assiégé des mêmes idées, du même dessein. Toujours du sang dans mes rêves, toujours des inspirations violentes au réveil. Jamais une pensée calme, rien qui pût rafraîchir ma tête égarée. Chaque jour, une lettre de Claire venait fournir un aliment à cette fièvre de vengeance qui me dévorait. Elle ne me laissait pas un instant de repos, pas une heure où ma raison pût reprendre l'empire; j'étais livré aux furies, et elle me semblait chargée d'aiguiser leurs dards empoisonnés.

» Que vous dirai-je? Ce drame eut le dénoûment qu'il est facile de prévoir. Un jour j'osai lui offrir mon bras pour la délivrer de son mari : c'est là qu'elle m'attendait. Elle refusa, mais en des termes faits pour me pousser au crime. Jamais la passion n'a parlé une langue plus expressive que celle qu'elle employait; il

y avait de quoi armer la main d'un lâche. C'étaient les tableaux les plus riants, les scènes les plus enivrantes, l'histoire entière de notre bonheur passé et le désespoir de l'avoir vu fuir pour toujours. J'insistai, je me mis de nouveau à ses ordres. Mourir pour mourir, mieux valait échanger ma vie contre un moment de joie. Elle maintint son refus, parla des obstacles, déclara qu'elle préférait le repos de la tombe au remords du crime. Cette résistance m'exaspérait au lieu de me vaincre; j'en vins à des propos insensés, à des menaces épouvantables, et, comme vaincue par mon égarement, elle céda. Je sus où était le château de son seigneur et maître; je m'y rendis mystérieusement et en prenant toutes sortes de précautions. C'était un vieux manoir, avec fossés, machicoulis et poterne, un nid de vautour du moyen âge. A cette vue je compris quelles tristesses pouvait recéler cette enceinte. Au delà des constructions et le long de l'Elbe s'étendait un parc charmant qui formait comme un contraste à ce sombre séjour. Tout y était disposé avec un soin et un goût exquis : une petite rivière s'y déployait en anneaux limpides et semblait le quitter à regret pour aller confondre ses eaux avec celles du fleuve.

» J'examinai les lieux avec attention et comme un homme décidé à en faire le théâtre d'une catastrophe. Claire m'avait quelquefois parlé dans ses lettres d'un kiosque où le comte se rendait presque chaque jour. Je

trouvai ce kiosque; il était placé sur les bords d'un petit lac et au milieu d'une vaste pelouse; on y arrivait par un bois d'arbousiers dont la verdure basse et touffue masquait le reste du paysage. Tout sur ce point favorisait ma retraite, le rideau de feuillage et les accidents du terrain; on ne pouvait choisir de lieu plus propice à un guet-apens. Quand j'eus achevé cette reconnaissance, j'écrivis à Claire, elle ne me répondit pas. J'écrivis de nouveau, même silence; j'adressai lettres sur lettres, tout fut vain. Enfin le dixième jour je reçus quelques lignes écrites au crayon. C'est tout ce qu'il me reste de ce terrible drame et je l'emporterai aux enfers s'il le faut. »

En même temps Pierre sortit de sa poche un morceau de papier froissé, déchiré, sur lequel une main tremblante avait tracé ces mots à peine lisibles :

« Le comte ira demain au kiosque de onze heures à
» midi. Si vous êtes toujours dans les mêmes dispo-
» sitions, allez-y.

» CLAIRE. »

« Ce fut l'arrêt de mort de cet homme, poursuivit Pierre en élevant la voix, et elle l'avait signé. Sur-le-champ, je fis mes préparatifs. De sa correspondance, je gardai ce seul et funèbre échantillon ; je brûlai le reste.

Je possédais, en ma qualité de chasseur, tout un arsenal; j'y choisis une carabine à balle forcée, j'en chargeai avec soin les deux coups. Le lendemain, au jour, j'étais prêt. Pour aller au château, trois heures suffisaient: je les fis à pied, pour échapper à toutes les remarques. J'entrai dans le parc en franchissant une haie et allai me mettre à l'affût dans le bois d'arbousiers que j'avais remarqué quelques jours auparavant. Le parc était désert; personne ne m'avait aperçu; nul bruit, partout le silence; les oiseaux seuls chantaient sur les cimes des peupliers. Pendant deux mortelles heures j'attendis ainsi ma victime, bourrelé de remords, toujours près de quitter la place et retenu par une invincible fatalité. Enfin, à onze heures et demie, je vis se faire en face de moi un petit mouvement, et le frôlement des feuilles m'avertit que quelqu'un arrivait. Le sang me montait à la gorge et m'étouffait. Les objets tourbillonnaient devant mon regard; j'avais l'air d'un homme ivre. J'eus une peine infinie à me remettre. Enfin, je vis s'avancer, par une allée latérale, un vieillard au visage calme et doux. Il me semble que je l'aperçois encore : il avait un volume à la main et lisait en marchant. J'hésitais; cet homme n'avait rien d'un tyran ni d'un bourreau; on eût dit un patriarche. Je craignis de me tromper. Ma carabine était ajustée, mais je ne pressais pas la détente. Peut-être eût-il été épargné, si, en levant la tête, il ne m'eût aperçu et

n'eût poussé un cri. Alors seulement je tirai, et il tomba : la balle avait traversé le cœur. Je m'enfuis éperdu.

» Pendant quelques jours je restai enfermé chez moi. Point de nouvelles de Claire; pas une lettre, pas un mot, rien. Les bruits de ville m'apprirent qu'un comte avait été assassiné dans son parc, et qu'il laissait toute sa fortune à sa veuve, une ancienne comédienne. J'avais été joué ; cet homme n'était pas si affreux qu'on me l'avait dépeint. Du reste, personne ne parlait du meurtrier, et je me croyais sauvé quand on vint m'arrêter le huitième jour. La bourre de ma carabine portait quelques lignes de mon écriture; on vida l'autre coup, on trouva des débris du même papier. Mes souliers avaient laissé dans le parc de nombreuses empreintes; on les mesura, elles m'accusaient. D'ailleurs, point d'*alibi* à invoquer; la dugazon avait pu constater mon absence durant la matinée où s'était accompli le meurtre. Devant ces charges accablantes, il n'y avait pas à hésiter; j'avouai tout et m'accusai seul.

» Voilà, mademoiselle, ce qui m'a conduit au bagne. »

En achevant ces mots, Pierre se leva, la figure bouleversée et comme s'il eût voulu échapper à ses remords. Laure ne dormit pas de la nuit et se sentit gagnée par un effroi involontaire.

X

LES PETITS ANGES

Pendant que Pierre achevait dans la cellule de sa prisonnière cet examen de conscience, non loin de là des confidences s'échangeaient entre quelques hommes de sa troupe. Chez les malfaiteurs ce passe-temps est habituel; c'est à qui déploiera plus de ressources d'élocution dans le récit de son Odyssée. On a souvent parlé de l'imagination des Arabes; celle des voleurs n'est pas moins féconde, et ils y ajoutent une assurance qui tient à la profession. Rien, d'ailleurs, de plus édifiant que ces romans où les vertus du héros éclatent sous le plus beau jour, et où l'indépendance oratoire ne connait aucune espèce de limites. Ce soir-là, l'intérêt de la veillée était concentré dans un groupe qui occupait l'un des angles de la grande salle. Une dame-jeanne de vin de la Malgue était placée au milieu du cercle, et le conteur avait soin, de temps à autre, d'y puiser quelques inspirations. Les trois hommes importants du groupe, ceux qui avaient droit aux honneurs de la parole, étaient le lieutenant Bouton-de-

7*

Rose, le sous-lieutenant Zéphyr et le simple bandit Rossignol. Les autres faisaient galerie; ils s'inclinaient silencieusement devant la supériorité de leurs camarades et la facilité d'élocution qui les distinguait : c'était se connaître.

Quant à eux, il ne leur restait du langage humain qu'un grognement sourd, et c'est à l'aide de cet instrument qu'ils soutenaient l'orateur dans son récit, comme les chœurs dans le théâtre antique. Sur les instances de l'assemblée, Bouton-de-Rose venait de se décerner la parole : son grade et ses talents lui en donnaient le droit. L'énorme bouteille de vin fit le tour du cercle, et, après s'en être humecté convenablement, le lieutenant commença :

« Je suis né natif de Bretagne : c'est assez vous dire que je suis Breton. Ma patrie est Mériadec, près d'Auray, un pays des dieux où j'espère bien d'aller finir mes jours quand nous aurons assez mangé de poussière dans cette gueuse de Provence. Il faut que vous sachiez que mon père était un bon enfant qui se fit couper en deux à Quiberon. Pour qui? Du diable s'il le savait lui-même. Il alla au feu à cause de mon oncle, le curé de Grouny, qui lui dit, pour le décider, qu'il y gagnerait une situation avantageuse dans l'autre monde. L'auteur de mes jours ajouta foi aux promesses de notre respectable parent, mit sa fourche sur l'épaule en guise d'arme à

feu, et alla se faire démolir sous le fort de Penthièvre par un boulet du général Hoche. J'étais bien jeune alors; mais je me souviens toujours du moment où l'on nous rapporta ce qui restait de mon auteur; un soulier et un chapeau. Plus que ça d'héritage ! Le reste avait été dispersé dans les dunes et emporté par le flot. Ma pauvre mère ne pouvait pas s'en consoler ; elle passa huit jours à la recherche des débris de son époux, afin de les ensevelir en terre sainte : elle ne trouva qu'une fièvre maligne dont elle mourut un mois après.

» Il faut vous dire que j'ai toujours eu des sentiments, je m'en flatte. J'étais orphelin : ça ne pouvait pas se passer comme ça. Mon père et ma mère manquaient à ma faible jeunesse : il fallait que quelqu'un en portât la peine. Je mis la main sur le coupable : c'était mon oncle, le curé de Grouny. Sans lui mon père ne se serait pas fait détériorer par un projectile, comme un ingénu qu'il était, et ma mère, la digne femme, ne m'aurait pas laissé en ce bas monde, aussi solitaire que le pélican. C'est bon, que je me dis, mon excellent oncle, tu me le payeras; foi de neveu, tu n'emporteras pas la chose en paradis. Il le sentait, l'ecclésiastique ; il me voyait venir ! Aussi m'administrait-il des sermons de longueur, et me disait-il que mes auteurs se trouvaient excessivement heureux dans le séjour des anges. C'était ingénieux, mais voilà tout. Il voulait réparer la sottise qu'il avait

faite en envoyant mon père se battre avec une fourche contre des boulets de canon; mais il avait affaire à un gaillard qui ne se promenait pas facilement dans la lune. La dent que j'avais contre lui était encore jeune, mais solide ; elle ne fit que croître et embellir par une foule de circonstances qu'il n'est point indifférent de vous énumérer. Zéphyr, passe-moi la fiole, ces souvenirs de mon jeune âge m'altèrent considérablement.

— Il y a de quoi : tout ce qui vient de Bretagne est salé : exemple, le beurre, répliqua Zéphyr en passant l'ustensile à son chef.

La dame-jeanne fit de nouveau le tour de l'assemblée et revint à son point de départ; Bouton-de-Rose la souleva de son bras athlétique et s'en infusa une dernière rasade.

— Histoire de se nettoyer le râtelier, dit-il, et il continua :

« J'étais donc monté contre mon oncle le curé; pour être complétement véridique, j'ajouterai que ça datait de loin. Enfant, je lui avais servi de clerc, et, comme je lui sifflais quelquefois le jus de ses burettes, il me prodiguait les taloches en bon parent. Depuis mes sept ans, je m'étais promis que je lui revaudrais ça, et je n'y ai pas manqué. Ensuite il voulait m'apprendre le latin, la Bible, les Écritures, et voilà des choses qu'on ne pardonne pas. Vous me direz peut-être : Ce sont des vétilles, des piqûres d'épingle....

— Mais non, mais non, s'écrièrent les bandits.

» Attendez, mes petits amours, nous ne sommes point encore au bout du chapelet; vous allez connaître le vénérable ecclésiastique : chaque chose en son temps. Mon père et ma mère étant morts, la chaumière fut vidée, on vendit nos pauvres meubles, la huche, les matelas, tout jusqu'à mon lit : je restai nu comme le jour où je vins au monde. C'est bon, me dis-je, cela regarde mon oncle; le tort est de son côté; il me doit un sort. Personne de plus tranquille que moi. Je volais les fruits des voisins, je saignais leurs poulets, et quand ils se plaignaient, je les envoyais à mon oncle. L'ancien se faisait tirer la manche et puis il arrangeait la chose. Pendant trois ans il remplit ce devoir; mais, quand il vit que je le prenais décidément sur ce pied, il outragea la nature, foula sous ses talons les droits du malheureux orphelin et me mit à la porte. Eh bien! qu'en dites-vous? ajouta Bouton-de-Rose en croisant les bras et interrogeant ses compagnons. En voilà un de procédé!

— L'indigne homme! s'écria l'assemblée.

— Vis-à-vis d'un être faible et sans défense, poursuivit l'Hercule, en agitant sur ses épaules sa tête de taureau.

— Ça criait vengeance, ajoutèrent ses compagnons.

» Elle ne lui manqua pas; mais procédons par ordre. J'étais donc sans feu ni lieu. Pour son excuse, mon

oncle disait que je pouvais me tirer d'affaire tout seul. A dix-huit ans, jugez un peu. Si ce n'est pas incroyable! Cependant je voulus n'avoir rien à me reprocher; je pardonnai à l'ecclésiastique, je renonçai à affliger sa soutane, à abreuver sa tonsure de réclamations. Je pouvais réclamer une pension, des rentes pour mes vieux jours; j'aimai mieux me montrer généreux.

— Dieu! que c'est donc délicat, dit l'assemblée. Bravo, Bouton-de-Rose! Après lui faut tirer l'échelle.

» Voici, mes petits anges, comment je calculais. Mon oncle, disais-je, est un homme d'âge; et je suis son seul parent et héritier. Pourquoi troubler les derniers instants de ce bon pasteur! Il n'est pas immortel, et j'en rends grâce à la nature. Eh bien! quoi! Il n'y a qu'à attendre; un peu de patience et le magot me revient. Je sais que l'ancien ramasse depuis longtemps ses petites économies; j'ai vu les tiroirs, ils sont pleins, très-pleins; monnaie jaune, monnaie blanche, un peu de tout. Il y a du linge dans les armoires, de l'argenterie dans le buffet, des livres dans la bibliothèque, des lapins dans le clapier, des rideaux aux fenêtres, de bons matelas sur les lits, enfin tous les biens de la création. L'ecclésiastique ne marche jamais sans cela. Soyons calmes et laissons faire le temps. Tout mortel descend à son tour le fleuve de la vie et il y a un terme à tout, même aux curés. N'était-ce pas philosophique, mes amis?

— Philosophique à mort, dirent les bandits.

» Eh bien! mon parent abusa de ma bonté. Jusque-là il avait vécu seul dans son presbytère; une vieille villageoise soignait son petit ménage et se retirait après avoir tout mis en ordre. C'était bien; je n'avais pas à me formaliser; j'acceptais cela, je faisais cette concession : il faut être juste envers l'âge. Mais ne voilà-t-il pas que, tout d'un coup, mon vénérable parent se ravise! Il renvoie la vieille et prend chez lui une jeune fille fraîche, robuste, et qui m'avait l'air d'une matoise finie. — Ah fichtre! me dis-je tout d'un coup, voilà que ça se gâte. Une luronne de vingt ans! Je me rétracte; je ne pardonne plus. Ah ben oui! pour que les petits écus la dansent, et que je ne trouve plus au moment final que des coquilles de noix! Pas de ça, mon bon oncle, je ne puis pas tolérer ce changement de position sociale; impossible, parole d'honneur!

— Au fait, c'est juste, observa Zéphyr, il n'en avait pas le droit: un oncle se doit à son neveu!

» Comme tu dis, Zéphyr, un oncle se doit à son neveu. Et puis, mes petits anges, pour qui me prenait-il, l'ecclésiastique? Est-ce que je ne devais pas être révolté de voir une jeunesse à son service, et quelle jeunesse? Une gaillarde achevée! Ah! çà, et la morale donc? J'aurais pu laisser donner un accroc à la morale? Non! Il fallait rappeler ses devoirs à ce mortel vertueux, empêcher que

le désordre ne s'introduisît dans sa maison. Moi, transiger avec la morale! allons donc! C'est alors, mes amis, que je me suis décidé à sauver le vieillard au péril de mes jours; que dis-je, de mon honneur. Je devais ce sacrifice aux principes!

— Joli! joli! s'écria Rossignol.

» Cette considération me décida. La jeune fille qui s'était introduite chez mon oncle ne l'avait fait qu'en vue du magot. Je résolus de déjouer les plans de la sournoise en exécutant une rafle sur la boîte aux écus. De quoi s'agissait-il? de reprendre ce qui devait m'appartenir, d'anticiper un peu sur les événements. On voulait me dépouiller, je défendais mon bien; quoi de plus légitime? Et dire qu'ici-bas les bonnes intentions sont toujours méconnues, et que la vertu la plus pure peut conduire un homme à Brest ou à Toulon! C'est décourageant, parole d'honneur!

— Quelle petitesse! ajouta Zéphyr.

» Je montai donc mon coup. Le jour, c'était difficile: mon oncle ne quittait pas le presbytère, et, pendant que duraient les offices, la servante faisait bonne garde. Je connaissais parfaitement les êtres: il s'agissait de franchir la barrière du clos et d'ouvrir une croisée du rez-de-chaussée; de là j'entrais dans la pièce où se trouvait le magot. Je me procurai chez le forgeron une forte pince avec laquelle, en pesant un peu, on pouvait ouvrir

fenêtres et meubles; c'était l'affaire d'un petit brin d'exercice ; ce fut vite appris. La bonté de ma cause me soutenait, me rendait tout aisé. Avec un cœur pur et quelques verres de vin dans l'estomac, mes agneaux, il n'y a rien d'impossible. Fais circuler la fiole, Zéphyr, je m'aperçois que je m'attendris.

— C'est juste, l'émotion porte sur le gosier; il faut humecter la narration, dit le sous-lieutenant.

Ce fut l'affaire d'une nouvelle libation qui mit presqu'à sec le vaste réservoir.

» Enfin, reprit Bouton-de-Rose en poussant un bruyant soupir, je me décidai à l'expédition. On ne sait ce qui peut arriver en pareille circonstance; je pris un couteau et l'aiguisai d'une manière imperceptible. Un joujou de poche, un instrument de dames, quoi! Rien de méchant, ni de bien affilé. Il était minuit quand j'escaladai la barrière. Les chiens ne donnèrent pas de la voix; ils me connaissaient. J'arrivai sous la fenêtre du rez-de-chaussée; j'écoutai: partout le silence. On dormait profondément dans la maison. Avec mon instrument je pesai sur le volet; après quelques efforts il céda; je brisai une vitre et ouvris l'espagnolette. Malheureusement quelques éclats de verre tombèrent sur le plancher, et mon oncle, qui avait le sommeil fort léger, entendit ce bruit et prêta l'oreille. J'opérai alors sur le meuble qui renfermait la monnaie, et il venait de céder et de s'ouvrir,

quand je vis s'avancer le curé une chandelle à la main. En toute hâte, je remplis ma poche d'écus et me disposais à fuir quand mon oncle me saisit au collet et se mit à crier. Alors, machinalement, je portai la main à mon couteau, et donnai au vieillard une poussée un peu rude. Il tomba, le pauvre cher homme, et je battis en retraite sans pouvoir seulement lui expliquer mes intentions.

— Si ce n'est pas du malheur ! dit Rossignol.

» Voilà l'aventure. Mon oncle n'avait qu'une égratignure, et il en revint ; mais ses cris attirèrent les habitants des maisons voisines. On m'arrêta au moment où je franchissais les barrières du clos. Mon affaire fut bientôt bâclée. On me conduisit devant des messieurs qui ne voulurent point reconnaître ce qu'il y avait de pur dans ma manière d'opérer. Si j'avais volé des millions et organisé un coup sur une grande échelle, je serais en honneur du monde ; mais j'ai voulu reprendre mon petit bien, et l'on m'a envoyé au bagne. Du reste, ça n'a pas manqué : mon oncle est mort, et c'est la servante qui a hérité. La justice m'a fait tort de cela. Essayez encore de venger la morale : il y a de quoi s'en dégoûter. Voyons, Zéphyr, passe-moi la fiole, mon garçon : c'est là-dedans que la vertu méconnue trouve sa récompense. »

— Toisé ! mon cher. Évanoui, le liquide ! Aussi tu es inconsolable ce soir. Quelles lampées !

— Zéphyr ! la santé de l'homme, c'est de se tenir les pieds secs et le gosier humecté. Avec ça, on passe mille ans, comme les corbeaux. Mais, silence ! Au tour de Rossignol. Rossignol, gazouille-nous ton histoire. Mes petits amours, écoutez Rossignol.

« Mon Dieu, c'est tout ce qu'il y a de plus simple, dit celui-ci. J'ai le malheur d'avoir un joli talent pour les paraphes, voilà ce qui m'a perdu. Une supposition que j'eusse tourné mes facultés vers toute autre chose, je restais un citoyen patenté et honoré. J'aurais joué, par exemple, parfaitement de la clarinette : en quoi cela aurait-il pu me nuire ? Eh bien, il n'en est pas de même d'un talent pour les paraphes ; la société n'a aucune espèce d'égards pour ce genre d'industrie. Il faut dire que je m'y suis pris jeune : au collége, j'exécutais la signature du professeur avec accompagnement d'un certain paraphe flamboyant qui n'a pas peu servi à me former la main. C'était compliqué au possible et mélangé de losanges d'une exécution très-délicate. Malgré cela, je l'ai pincé du premier coup : j'avais ce talent dans les doigts. Une, deux, trois ; pas plus malin que cela. Était-ce ma faute ? je vous le demande ? fallait-il me couper le poignet ? Pouvais-je refuser un don de la nature ! J'ai passé huit ans de ma vie sans pouvoir mordre au latin, et le premier paraphe que j'ai vu, crac ! enlevé ! Si ce n'est pas là une vocation décidée,

c'est qu'il n'y a rien sous le soleil qui mérite ce nom.

— Adjugé! dit Bouton-de-Rose en interrompant l'orateur. Chacun apporte son guignon en naissant, et la philosophie consiste à ne pas bouder contre son ventre. Tu m'as passé la soutane, je te passe la plume d'oie. Continue, Rossignol, je te couvre de mon estime.

» Je me livrai donc, dès mon plus bas âge, au commerce des paraphes, et mes débuts furent des plus heureux. En général, tout homme a besoin de la main de ses semblables ; il demande une signature par ci, une signature par là. Il lui faut celle du préfet pour les passe-ports et les ports d'armes, celle du maire pour les papiers de l'état civil, des légalisations et des apostilles sans nombre. Du premier coup, je supprimai tout cela. Vous voyez cette main, mes camarades ; elle suffisait à tout ; elle remplaçait celles du préfet, du maire, du notaire, des juges ; une main universelle, portative et commode. Et dire qu'au lieu de lui donner un brevet d'invention et de la combler de récompenses, on a jeté cette main sur la paille humide des cachots.

— Encore une petitesse, s'écria Zéphyr. La société est bien rétrograde!

» Tant que je travaillai dans le paraphe administratif, ça marcha. Il ne s'agissait que d'actes sans importance, et le gendarme commis à la vérification des passe-ports est peu lettré. Malheureusement, mon goût pour le pa-

raphe me porta vers la finance, et ici commencent mes malheurs. Il y avait dans la ville de Bourgogne que j'habitais alors un banquier dont le paraphe était superbe. Figurez-vous quelque chose de rond, de plein, de dégagé, de librement fait, de hardi même, enfin un vrai chef-d'œuvre. Toutes les fois que je voyais ce paraphe, il me prenait des envies de m'y livrer, de m'y adonner, de le cultiver! Que voulez-vous? une fantaisie d'artiste, un goût décidé pour le beau! C'était un si magnifique paraphe! Il faut n'avoir jamais connu le culte de la calligraphie pour ne pas me comprendre et m'excuser. Après avoir longtemps lutté, un jour je fus vaincu. Je dessinai avec amour les premières arabesques du merveilleux paraphe et l'enlevai tout entier, d'une manière triomphante. Dans l'ivresse du succès je le multipliai tellement qu'il s'en trouva bientôt pour deux cent mille francs en circulation. Ce que c'est que la passion de l'art!

— C'est comme le soufflet que j'ai donné au quartier-maître de l'*Océan*, dit Zéphyr. Fallait voir comme c'était festonné.

» Bref, poursuivit Rossignol, mon talent fut méconnu, calomnié et proscrit. J'en ai eu pour vingt ans de chiourme et j'y serais encore si je n'avais pas exécuté le paraphe du commandant de l'Arsenal pour me viser un permis de sortie. Maintenant, c'est fini, je me retire du commerce des paraphes. »

Rossignol en était là quand le capitaine, sortant de la cellule de Laure, aperçut le groupe et alla vers lui :

— Eh bien, mes gars, qui vous retient éveillés si tard ?

— Faites pas attention, capitaine; nous nous contons des histoires, répondit Bouton-de-Rose.

— Décidément, se dit Pierre, en regagnant son réduit, c'est le jour des histoires; tout le monde s'en mêle.

XI

ÉMOTIONS DE LAURE

Pendant la journée qui suivit les confidences de Pierre, Laure Grandval fut en proie à des réflexions tumultueuses. Le récit de cet homme lui revenait à la pensée; elle en repassait les détails, et ne trouvait, au fond de son cœur, qu'une compassion douloureuse pour tant d'infortunes. L'amant de Claire avait été conduit vers l'abîme par une sorte de fatalité; cette femme s'était servie de lui comme d'un instrument qu'elle avait brisé ensuite. Criminel, il l'avait été, mais d'une manière passive et plutôt par dévouement que par instinct. Le vrai coupable, dans cette aventure, c'était Claire, qui

avait sacrifié cet homme à son ambition et à sa cupidité. Dans ces conditions, un crime, quelque énorme qu'il fût, ne semblait pas sans excuse à la jeune fille; Pierre se relevait à ses yeux de toute la générosité qu'il avait eue envers sa complice, du silence qu'il avait gardé devant ses juges, enfin de cette auréole qu'aux yeux des femmes gardent les criminels dont l'amour arme le bras.

Cependant, à mesure qu'elle pénétrait plus avant dans cette recherche, Laure s'effrayait du sentiment qui s'éveillait en elle. Pourquoi cet intérêt à l'égard d'un bandit? que signifiaient ce souci, cette préoccupation? pouvait-il y avoir jamais rien de commun entre elle et lui? Cet homme était déchu, qu'importait le motif de la déchéance? Il était désormais séparé du monde par une barrière que rien ne pouvait ni abaisser ni détruire, et c'était jouer un triste jeu que de pousser plus loin des découvertes dans un semblable passé. D'ailleurs, si un premier crime avait été le fait d'un égarement, combien d'autres crimes l'avaient suivi! Que d'attentats froidement médités, que de meurtres, que de déprédations et de violences! N'était-elle pas aussi victime de l'une de ces expéditions, et son frère n'avait-il pas péri sous les mêmes voûtes où on la retenait prisonnière? Elle, s'intéresser à cet homme! La fille et la sœur de braves officiers, se sentir touchée une heure, un moment, par les

confessions d'un bandit obscur! quelle triste et lourde chute!

Laure se sentait affaissée par cet examen de conscience, et, accoudée sur la table qui meublait sa cellule, la tête entre ses mains, l'œil fixe et sombre, elle resta plongée dans une immobilité profonde. On l'eût prise pour une statue, tant sa pose resta longtemps la même. Cependant, sous ce calme apparent, se cachait un grand combat intérieur. Pour l'excuser ou pour le flétrir, Laure s'occupait toujours de Pierre; c'était une obsession que ni sa raison ni sa volonté ne pouvaient vaincre. Elle avait beau en faire un homme affreux, un réprouvé indigne de son attention, sa pensée y retournait sans cesse, tantôt avec des élans de colère, tantôt avec un sentiment de pitié. A tout prendre, Pierre avait été bon pour elle, poli, plein de déférence et de respect. Tout, dans ses procédés, respirait une délicatesse qu'elle n'avait jamais trouvée ailleurs ni au même degré, ni avec ce caractère. Là où elle aurait dû s'attendre à des brutalités odieuses, elle avait rencontré les égards les plus raffinés. Fallait-il payer tout cela par des mépris et de la haine? fallait-il refuser à cet homme un peu de reconnaissance en retour de tels services?

it le combat qui se passait dans l'esprit de la jeune fille; les impressions les plus contraires s'y succédaient. Elle se voyait engagée dans un chemin périlleux

et, de quelque côté qu'elle portât le regard, elle n'apercevait point d'issue. Sa curiosité l'avait menée si loin qu'elle n'était plus dans ce souterrain sur le pied d'une prisonnière et d'une victime. Elle sentait murmurer en elle une sorte de complicité involontaire qui la couvrait de honte et de confusion. Confidente d'un bandit! Cette idée amenait une rougeur sur ses joues, et en bien s'interrogeant elle voyait, au delà de ce titre de confidente, un autre titre qui la jetait dans l'épouvante et dans le désespoir. Ce fut au milieu d'une de ces crises que Zéphyr frappa à la porte de sa cellule; elle ouvrit. Le matelot ôta son bonnet et la salua respectueusement.

— Pardon, excuse, mademoiselle, dit-il; soit dit sans vous déranger; comment aimez-vous le poisson?

Malgré l'amertume de ses pensées, Laure ne put se contenir, un sourire effleura ses lèvres.

— Le poisson! dit-elle.

— Oui, insista Zéphyr, le poisson! Nos gens ont jeté le filet ce matin du côté de Léaube, et la pêche a donné. Des soles, des mulets, des cabillauds, tout le tremblement. Comment les aimez-vous?

— Comme vous l'entendrez; je n'ai point d'ordres à donner ici.

— Ah bien oui! c'est vous qu'êtes le capitaine à présent! la consigne est là. Zéphyr connaît ses devoirs.

— Vous vous méprenez, dit Laure; je ne suis ici qu'une prisonnière. Retirez-vous.

— Du tout, ça ne peut pas se passer comme ça, le poisson veut être mangé frais. Voyons, ma bonne demoiselle, ajouta Zéphyr en roulant son bonnet entre ses doigts, venez un peu en aide au pauvre monde. Je m'en veux assez, allez, de vous avoir servi une ratatouille trop foncée de poivre. Faut croire que votre estomac m'a gardé rancune; mais que voulez-vous? on n'a pas le compas dans l'œil : c'est sitôt lâché, une pincée de plus.

Zéphyr débitait tout cela avec un tel sang-froid et une gravité si comique que Laure se sentit vaincue.

— Eh bien! mon garçon, lui dit-elle avec plus de familiarité, faites à votre guise; vous avez liberté entière.

— Pas de ça, je battrais la campagne. Fixons la chose, c'est grave. La sauce est pour beaucoup dans l'état social du poisson; un clou de girofle de plus ou de moins influe sur son caractère. Ah diable! ne plaisantons pas. Il s'agit de fricoter dans le grand, dans le soigné!

— Vraiment!

— Pour lors, comment traiterons-nous cette marée, poursuivit Zéphyr en portant la main droite à son crâne comme pour y chercher une inspiration? J'y suis, ajouta-t-il avec un geste expressif, j'y suis! la sauce au vin!

— Va pour la sauce au vin, répondit Laure en souriant malgré elle.

— C'est juste; il y a là un succès. La sauce au vin, ça me connaît : nous avons descendu ensemble plus d'une fois les rivières du Calvados! Mais ce gueux de vin du Var est si traître! C'est capable de faire tourner les mulets et donner un coup sur le timbre aux cabillauds. Ah! si c'était du champagne, je ne dis pas; un petit vin des dames, orné de sa mousse. Oh! alors, la sauce au vin; bien! à mort! Le poisson mijote volontiers dans le champagne : c'est une compagnie qui lui va. Mais le vin du Var, fi! le brutal! pas moyen d'y songer. Passons à autre chose.

— Soit!

— Pour ce qui est de la sole, poursuivit l'artiste, son affaire est claire! A la normande; c'est le pays qui m'a donné le jour. Et quant au reste, une matelote. Le capitaine a un faible pour les matelotes, ajouta Zéphyr; et vous, mademoiselle?

— Suivez le goût de votre capitaine, mon garçon; le mien importe peu.

— Mais non, mais non! Vous ne savez donc pas que nous sommes tous ici pour vous servir. Ah ben! qui l'eût dit! poursuivit Zéphyr, comme s'il se fût parlé à lui-même. Virer lof pour lof comme ça! Qui aurait pu le prévoir? Il a fallu un miracle! Un homme qui avait le sexe en horreur!

Laure comprit qu'il s'agissait de Pierre; son attention

devint plus vive : elle était ramenée sur le terrain de ses pensées.

— Un homme, continua Zéphyr, qui ne disait jamais un mot aux femmes, qui ne pouvait les sentir ni en peinture ni en figure. Eh bien! excusez! il est fameux le changement de manœuvre! Sapristi! c'est du neuf.

— De qui parlez-vous, mon garçon? demanda Laure, entraînée peu à peu par les réflexions de Zéphyr.

— De qui? répliqua celui-ci avec quelque vivacité; saprelotte! du capitaine. Parole d'honneur, il n'est plus reconnaissable! On nous l'a changé en nourrice, notre capitaine; c'est un tour que la gendarmerie nous a joué.

— Comment cela, mon garçon?

— Comment? C'est très-simple. Figurez-vous, ma bonne demoiselle, que les femmes et lui, depuis longtemps, ça ne passait plus par la même porte. Dans la vie que nous menons, vous comprenez que la plus belle partie du genre humain ne peut pas nous être indifférente. On a un cœur, que diable! Moi qui vous parle, j'ai réussi auprès des quatre parties du monde! j'ai connu des Orientales, des Occidentales et même des Méridionales!

— Assez, mon garçon, n'allons pas plus loin, reprit Laure, qui voulait contenir les souvenirs personnels de son interlocuteur.

— Ah! fichtre! c'est juste. Mille excuses, mademoi-

selle; moi qui brûlais la consigne. C'est donc pour vous dire que, tandis que nous nous comportions en vrais chenapans, notre capitaine n'a jamais navigué dans ces eaux-là! Les femmes et lui, ça ne cordait pas! Faut qu'il ait eu à s'en plaindre. Au fait, c'est si traître!

— Singulier chef de brigands, se disait la jeune fille.

— C'est comme je vous le narre, poursuivit Zéphyr. Une supposition qu'il se trouvât des femmes dans une expédition, il ne s'en inquiétait seulement pas; elles devenaient ce qu'elles pouvaient. Que voulez-vous? c'est peut-être un vœu, ajouta le matelot en terminant.

Laure était de nouveau retombée dans ses réflexions et ne semblait plus écouter l'interlocuteur. Zéphyr s'en aperçut et fit un mouvement vers la porte.

— Ainsi, c'est convenu, mademoiselle, dit-il, la sole à la normande et le reste en matelote? Quatre clous de girofle et un peu de muscade râpée : on laissera mijoter pendant une heure et l'on servira chaud. Vous m'en direz des nouvelles!

Il sortit et laissa la jeune fille seule. La journée lui parut d'une longueur insupportable. Toujours obsédée par les mêmes images et poursuivie par les mêmes pensées, elle en était réduite à désirer une diversion à sa solitude.

Les visites de Pierre comblaient les vides de cette existence souterraine, et, quoiqu'elle en comprît le danger, elle ne pouvait se défendre d'y songer et de compter les

heures de l'attente. Ce jour-là elles furent longues : Pierre ne parut pas; il chargea Zéphyr d'annoncer à la jeune fille que les soins d'une expédition le retenaient au dehors, et qu'il rentrerait trop avant dans la nuit pour aller lui présenter ses devoirs. Ce contre-temps jeta Laure dans un découragement et un ennui profonds; elle éprouva une de ces crises qui atteignent les âmes les plus fermes, un de ces moments de lassitude où il ne reste plus dans le cœur qu'un seul sentiment, le dégoût de vivre. Elle essaya de se vaincre, de dompter ce découragement; ses efforts échouèrent. La nuit vint, mais une nuit triste, lourde, sans sommeil. Les paupières de la jeune fille s'abaissaient de temps en temps sur ses yeux, comme lasses de résister à la loi de la nature; mais, peu d'instants après, elles se rouvraient par une sorte de contraction nerveuse, et comme si une force invisible les eût soulevées. Des visions incohérentes, des rêves affreux se mêlaient à cet état de somnolence et l'aggravaient. Laure s'imaginait parfois qu'une main froide et glacée venait la saisir à la gorge, et, à demi suffoquée, elle se mettait sur son séant, rappelait ses esprits, et jetait un regard effaré autour d'elle. Rien n'était changé dans sa cellule; sa veilleuse y répandait une clarté douce, et aucun bruit ne se faisait entendre. Pour chasser ces spasmes, la jeune fille se leva, préférant la veille à ce sommeil fiévreux, prit un livre et passa ainsi quelques heures. Avec

l'habitude qu'elle avait des bruits et des mouvements du souterrain, il lui fut facile de se tenir au courant de ce qui s'y passait. La troupe revint de son expédition vers le milieu de la nuit, et les hommes, après quelques mots échangés, regagnèrent leurs gîtes. En prêtant l'oreille, Laure reconnut la voix du capitaine, et, quelques instants après, celle de Zéphyr, qui venait se coucher non loin de sa porte, selon sa coutume.

Jusque-là ces divers mouvements n'avaient rien d'extraordinaire; ils ressemblaient à ce qui avait lieu chaque soir, et faisaient partie des habitudes de cette vie souterraine. Quelques instants après, le silence le plus profond régnait sous ces voûtes; tout le monde, excepté Laure, était livré au repos. Plus calme, la jeune fille allait regagner son lit, quand un bruit étrange attira son attention. C'était comme un chuchotement à voix basse et des paroles échangées entre plusieurs personnes. Laure tressaillit; ce bruit était inexplicable; il semblait partir de la voûte de sa cellule comme d'un soupirail et ne répondait à aucune des directions dans lesquelles les hommes de la troupe avaient établi leurs gîtes.

Laure, quoiqu'à peine arrivée dans le souterrain, en connaissait les dispositions. Sa cellule était située au fond d'un boyau, parallèle à la salle que l'on nommait la *salle des morts* et qui a joué un rôle dans cette histoire. Peut-être, par des fissures intérieures, comme il en existe

à ces profondeurs, la voix communiquait-elle de cette caverne basse et sonore jusqu'à la cellule de la jeune fille. Elle souleva les tentures qui masquaient le plafond de sa chambre, et les sons arrivèrent en effet plus distinctement à ses oreilles. Cependant ils étaient encore assez confus pour qu'il fût impossible d'en comprendre le sens. La jeune fille redoubla d'attention, mais les voix se turent et le silence régna de nouveau.

La curiosité de Laure était excitée au plus haut degré. Évidemment, il se passait près d'elle quelque chose de mystérieux qu'elle résolut d'éclaircir. D'après la direction des bruits, il lui sembla qu'ils prenaient naissance dans la partie du souterrain où s'était accomplie l'expiation funéraire. L'ouverture du caveau avait été fermée par d'énormes blocs de rochers, ce qui ne permettait pas de croire qu'aucun homme de la troupe y fût descendu. Mais alors, d'où venaient ces voix? La jeune fille ne résista pas au désir de s'en assurer.

Par la grande caverne qu'occupait le lac, on arrivait à l'issue, maintenant condamnée, de la salle des morts. De ce côté peut-être, les voix arrivaient-elles plus librement, et de manière à ce que le sens en put être saisi. Voilà l'expérience que Laure se décida à faire, et, pour s'aventurer ainsi au milieu de la nuit dans un repaire de bandits, il ne fallait rien moins que son courage viril et un penchant pour les aventures, qui la dominait à son

insu. Parmi les objets qui garnissaient sa cellule figurait une lanterne sourde dont se servait Pierre quand il faisait sa ronde de nuit dans ses domaines souterrains. Laure l'alluma, en masqua le foyer et ouvrit sa porte le plus doucement qu'elle put.

Tout semblait endormi et muet; Zéphyr reposait à quelques pas de là, en travers du couloir; elle franchit cet obstacle avec précaution, retenant son haleine et appuyant à peine ses pieds sur le sol. Elle parvint ainsi dans la grande pièce, qu'éclairaient deux énormes torches de résine, et en sonda les profondeurs d'un œil inquiet et curieux. Le silence y régnait, et la seule agitation qui s'y fît voir était celle de la lumière qui se réfléchissait dans les eaux tranquilles du lac. Cinq hommes, enveloppés de leurs manteaux, étaient couchés dans un enfoncement et sur un talus naturel que formait le rocher ; ils paraissaient plongés dans le sommeil; une cruche de vin, placée à leurs côtés, était leur meuble de chevet. La jeune fille les examina pendant quelque temps; leur immobilité fut complète. Les voix qu'elle avait entendues ne pouvaient donc pas être les leurs; c'était un premier doute qu'il fallait éclaircir et une première expérience à faire. Tranquille de ce côté, Laure s'engagea dans la cavité où Pierre avait tenu son lit de justice, et au bout de laquelle s'ouvrait le caveau funèbre. Les lueurs des torches n'arrivaient pas jusque là,

et il fallait s'avancer avec précaution en s'aidant de la lanterne pour reconnaître le terrain, et en réglant toutefois la lumière de manière à n'être pas trahie. La voûte était basse, inégale, et la pierre y prenait des formes bizarres qui, dans ce demi-jour, troublaient et effrayaient le regard. Si Laure avait été accessible aux visions et à ces terreurs superstitieuses auxquelles peu de femmes se dérobent, elle eût promptement reculé et n'eût pas poussé jusqu'au bout l'entreprise. Mais c'était une âme fortement trempée, et que des périls, réels ou imaginaires, n'intimidaient pas. Elle marcha donc résolûment vers le fond de la cavité, ne s'arrêta que lorsqu'elle sentit les parois du roc, et, plongée dans une obscurité complète, elle prêta de nouveau l'oreille.

Elle était là depuis quelques instants, quand un soupir étouffé se fit entendre ; on eût dit qu'il venait de loin, et perçait pour ainsi dire le rocher. Les doutes de Laure se vérifiaient ; il se passait de ce côté quelque chose qui était ignoré des hommes de la troupe. Une clarté imperceptible qui sembla se glisser entre les fentes du mur changea bientôt ce soupçon en certitude. L'endroit d'où s'élevait cette lueur était précisément celui qui avait été muré à la suite de la dernière exécution. Laure s'en approcha à tâtons, et en s'observant de manière à ce qu'aucun bruit ne pût signaler sa présence. Elle appliqua l'œil aux fissures du roc ; la lumière avait disparu,

les ténèbres s'étaient de nouveau faites; mais cette fois la jeune fille put saisir quelques paroles :

— Vous avez tout vu, disait une voix.

— Oui, répliquait une autre.

— Êtes-vous prêt?

— Oui!

— Eh bien! à demain!

— A demain!

Les voix s'éloignèrent et Laure n'entendit plus rien. Vainement passa-t-elle encore près d'une heure près de l'ouverture du caveau; les bruits avaient cessé; les lumières s'étaient éteintes. Craignant d'être surprise par le réveil des hommes de la troupe, l'héroïne regagna sa cellule, l'esprit vivement préoccupé de cette singulière aventure.

XII

L'ALERTE

A l'aube, Zéphyr, en sa qualité de sous-lieutenant, alla placer les hommes de garde à l'ouverture extérieure du souterrain et jeta un coup d'œil sur la campagne envi-

ronnante. Le jour n'était pas fait encore : une zone blanche éclairait le ciel du côté de l'est, et, s'étendant de plus en plus, annonçait le réveil de la nature. La forêt semblait endormie sous un voile de vapeurs dont les ondes allaient se confondre avec celles de la mer. A mesure que l'air devenait plus tiède et la clarté plus grande, on voyait cette humide enveloppe se déchirer en quelques endroits, et du milieu de ces éclaircies les grands arbres du bois de Bormes se détachaient fièrement et devenaient à chaque instant plus distincts. Cette lutte de la lumière contre la brume est l'un des plus beaux spectacles auxquels l'œil humain puisse assister, et l'attitude recueillie de Zéphyr semblait indiquer qu'il y était sensible.

L'attention du sous-lieutenant avait cependant un autre objet; il laissait aux artistes et aux poëtes le soin d'admirer les levers du soleil. Quant à lui, il ne perdait pas de vue le bouquet de bois sous lequel s'abrite le village de la Molle, et surveillait le ravin dans lequel coule le ruisseau qui porte le même nom. Cette partie du paysage abondait en contrastes; le sol y était tantôt nu, tantôt couvert d'une végétation puissante; mais là où les arbres manquaient, les rochers formaient une sorte d'abri naturel et des tranchées profondes qui masquaient les mouvements de la route. La ligne blanchâtre qu'elle dessinait ne paraissait ainsi que par tronçons et pendant plusieurs lieues demeurait invisible derrière un rideau de feuillage

ou des accidents de terrain. Zéphyr explorait tout cela avec une préoccupation soucieuse; de temps en temps les plis de son front trahissaient ses inquiétudes. Cependant, après avoir donné quelques ordres aux hommes de garde, il regagna l'intérieur du souterrain.

Tout y était plongé dans le silence : le gros de la troupe n'était pas éveillé; le capitaine lui-même reposait encore. Sans s'arrêter à la consigne, Zéphyr alla droit au gîte où couchait le capitaine depuis qu'il avait cédé sa chambre à la captive; il le trouva étendu sur une sorte de divan garni de peau de mouton, et le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

— Qu'est-ce? qu'y a-t-il, s'écria Pierre se levant en sursaut et sautant sur une paire de pistolets placée sous son chevet.

— Rien, capitaine, c'est moi, répondit tranquillement le sous-lieutenant; c'est Zéphyr, soyez calme.

— Ah! çà, malheureux, tu veux te faire brûler. Voilà deux fois que tu joues avec les règlements : tu as donc le diable au corps? dit Pierre en armant l'un de ses pistolets.

— Écoutez d'abord, capitaine, et vous me casserez la gueule après; ca n'est pas de refus.

— Quelque bavardage!

— Mon Dieu, rien de rien; mais écoutez, j'aurai bientôt dégoisé, et puis vous ferez à votre idée. Voici la chose.

9

Il y a de l'orage dans l'air ; il y a que la forêt n'est pas ce qu'elle devrait être; il y a que le feuillage remue en diable et qu'il y passe plus de monde que de coutume; il y a qu'il fera chaud aujourd'hui si vous ne déguerpissez; il y a que j'ai vu reluire des baudriers et hennir des chevaux : voilà ce qu'il y a, presque rien, capitaine, une odeur de potence, pas d'avantage.

Pendant que Zéphyr prononçait ces mots, Pierre avait réparé le désordre de sa toilette, et, amenant son interlocuteur sous la clarté de la lampe qui éclairait ce réduit, il tenait fixés sur lui des yeux vifs et pénétrants.

— Tu n'as pas bu? lui dit-il quand il eut fini.

— Non, capitaine, répondit Zéphyr; je suis à jeun.

— Eh bien, viens!

Il l'entraîna hors du souterrain et gagna avec lui l'observatoire extérieur. Quand ils furent arrivés sur la plateforme, ils se placèrent dans la pénombre que formait le rocher, de manière à pouvoir embrasser le paysage entier sans être aperçus du dehors. Pendant quelques minutes ils gardèrent une immobilité complète. Sans l'expression inquiète de leurs regards, on les eût pris pour des statues. Enfin, Pierre rompit le silence.

— Décidément tu as bu, dit-il à son compagnon.

— Non, capitaine, je vous le jure, répliqua celui-ci. Encore un peu d'attention.

Le chef reprit sa pose, et presqu'à l'instant un nuage

passa sur son front; les ailes de ses narines s'épanouirent; sa lèvre se crispa; son œil lança des éclairs.

— Tu as raison, il se passe quelque chose là-dessous, mais plus près que tu ne le croyais. Malédiction! ils sont sur la voie; la retraite est coupée.

En même temps il montrait une forêt de jeunes pins qui couvrait le pays jusqu'à la base même de la caverne. A des regards moins exercés, l'imperceptible mouvement imprimé au feuillage eût pu passer pour l'effet de la brise de mer, qui commençait à s'élever et faisait ondoyer au loin les cimes des bois; mais Pierre et Zéphyr savaient distinguer le balancement habituel de cette masse de verdure de l'agitation inusitée et perfide qui s'y faisait voir. C'était un tremblement inégal qui ressemblait à un sillon tracé dans l'étendue de la forêt, et déjà il s'y mêlait ce bruit caractéristique que font les feuilles résineuses quand on les foule sous les pieds.

— Il n'y a pas une minute à perdre, s'écria Pierre; nous sommes bloqués. Écoute, Zéphyr.

— Voici, capitaine.

— Tu vas descendre tout de suite par la porte du nord; c'est la seule issue qui soit libre, prends garde surtout à ce que les pierres en roulant ne te trahissent pas.

— Oui, capitaine.

— Tu tourneras par le Val des Genêts et gagneras, en faisant un circuit, le petit bois des Chênes; tu

y trouveras la voiture, les chevaux, tout l'équipage.

— Entendu !

— Amortis ton bruit, et fais qu'on ne te découvre pas.

— Suffit.

— Une fois là tu attèles, tu sors du bois, et tu tires sur la gauche en te dirigeant vers le carrefour des Quatre-Croix.

— Je vois cela d'ici.

— Tu arrives au hameau des Maures ; tu fais rafraîchir ; tu causes comme si de rien n'était avec l'aubergiste.

— Convenu.

— Quand c'est fait, tu remontes sur ton siége et fouettes tes chevaux de manière à être arrivé à la nuit aux ruines de Saint-Michel, sur la rivière de Gapeau.

— C'est comme si c'était fait !

— As-tu bien compris au moins, Zéphyr?

— N'ayez pas peur, capitaine, c'est gravé là, répliqua le sous-lieutenant en frappant sur son front. Pas de danger que ça se perde.

— Eh bien ! pars, mon garçon, et à la garde de Dieu !

Zéphyr fit un mouvement pour sortir de la grotte ; mais une pensée sembla l'arrêter au moment où il allait suivre son itinéraire.

— Ah ça, dit-il, et vous autres!

— Ne t'inquiète pas, mon garçon, lui dit Pierre, nous

nous en tirerons. En route! en route! ajouta-il, tout à l'heure il ne serait plus temps.

La voix de Pierre avait un tel caractère de commandement que Zéphyr n'hésita plus; il escalada le rocher de manière à prendre la montagne à revers et à gagner le chemin que son chef lui avait indiqué. Pierre se retourna alors vers les hommes de garde et leur donna quelques instructions; ils devaient se replier vers le souterrain intérieur, si la partie extérieure de la caverne était envahie, et, jusque-là, épier les mouvements de l'ennemi.

Dans le peu de temps que Pierre avait passé sur la plate-forme, il avait pu s'assurer de sa situation et combiner son plan de défense. Les mouvements qu'il avait aperçus dans les bois environnants lui prouvaient qu'il était cerné et que la gendarmerie marchait vers sa retraite au moyen d'indications précises. Une heure plus tôt, il aurait pu fuir; mais à présent il était trop tard; les hommes de la brigade s'étaient rapprochés de la base du rocher, et l'issue par laquelle Zéphyr venait de s'échapper ne pouvait tarder à être occupée. Que faire? attaquer les gendarmes; c'était se prendre à forte partie. Le détachement était nombreux et paraissait dirigé avec intelligence. Il fallait d'ailleurs déboucher du souterrain et se présenter à découvert au feu des assaillants. Peu d'hommes auraient échappé à une première décharge.

Pierre renonça donc à forcer les lignes de siége dans

lesquelles on l'avait enlacé. On a vu quelle était la disposition intérieure du repaire et quelles ressources la défense pouvait y trouver. Le souterrain renfermait pour dix jours de vivres ; le blocus ne pouvait pas durer dix jours. De guerre lasse, la gendarmerie abandonnerait les lieux ; et, dans tous les cas, une sortie de nuit la trouverait certainement en défaut. Voici dès lors le parti auquel il convenait de s'arrêter.

Dès qu'on verrait les assaillants gravir le rocher et se diriger vers la caverne, les hommes de garde videraient les salles d'entrée, facilement abordables, et se tiendraient armés de poignards, dans la partie du couloir souterrain où un homme ne pouvait marcher qu'en rampant. Si les gendarmes découvraient cette issue et avaient l'audace d'y pénétrer, il suffirait d'en frapper un ou deux pour que leurs cadavres fissent obstacle aux autres et devinssent une sorte de rempart pour les assiégés. De toutes les manières, la partie intérieure du souterrain demeurait un asile sûr, une retraite inaccessible. Ainsi calculait Pierre, et ses dispositions furent prises en conséquence.

A peine de retour dans sa forteresse souterraine, il assembla ses gens, et leur fit part de ce qui se passait.

— Camarades, dit-il, aux armes ! On marche vers nous ! nous sommes bloqués.

Les bandits étaient habitués à ces appels, ils ne s'en

émurent pas, et se contentèrent de vérifier l'état de leurs carabines.

— Ah ! ils veulent tâter de la danse, dit Bouton-de-Rose, en renouvelant, par précaution, la poudre de ses amorces ; eh bien ! nous payerons les violons.

Pierre leur expliqua son plan et distribua les rôles. On ne devait d'abord se servir que de l'arme blanche, tuer sans bruit afin de ne pas donner l'éveil au dehors. Afin que les mouvements intérieurs se fissent avec plus de facilité, on illumina la grande pièce intérieure. Vingt torches de résine furent fixées aux parois des murs : Bouton-de-Rose appelait cela les quinquets du bal. Pendant la moitié de sa longueur, la galerie qui conduisait au dehors fut aussi éclairée ; le reste demeura dans l'obscurité ; c'était là qu'on devait égorger en silence les hommes assez hardis pour s'engager dans ces catacombes.

Quand ces préparatifs furent achevés on apporta du vin, et nos bandits préludèrent à la bataille par l'orgie. Il est dans les habitudes des malfaiteurs de puiser au sein de l'ivresse une portion de leur courage ; ceux-ci ne dérogeaient pas. Pierre seul avait une intrépidité calme qui aimait à envisager froidement le péril, et ne cherchait pas à s'étourdir en face de la mort. Cependant, une heure s'était écoulée, et rien ne semblait justifier les alarmes que le capitaine avait répandues. Les vedettes de la plate-forme n'annonçaient aucun mouvement

extraordinaire; tout paraissait calme aux environs. Il n'en fallait pas davantage pour ramener dans la bande une sécurité complète. Pierre venait de remonter de nouveau vers son observatoire, afin de s'assurer de l'état des choses, quand ses hommes à demi-ivres se mirent à traiter avec dédain les précautions de leur chef.

— Ah çà ! mais sur quelle herbe a donc marché aujourd'hui le capitaine? dit Rossignol, l'un des plus insubordonnés de la troupe. Il a rêvé gendarme, pour sûr.

Les bandits répondirent à cette saillie par un rire bruyant; l'impertinence avait des échos. Seul, Bouton-de-Rose connaissait trop le prix de la discipline pour souffrir de pareils écarts.

— Tais ton bec, Rossignol, dit-il, si tu ne veux pas qu'on te le ferme avec du plomb. Ne touchons pas à quoi que ce soit du capitaine, mon fiston; ça brûle les doigts.

— De quoi ! c'est donc pire que le Père Éternel, ton capitaine? répliqua le mutin. On offense le Père Éternel, et il pardonne.

— Rossignol !

— Ah ben ! c'est que ça devient embêtant comme les puces, de ne pouvoir pas lâcher un mot sur le capitaine, sans que tu t'effarouches.

— Rossignol, mon petit ! là ! là ! là ! là !

— Non; ça me part, vois-tu ! Fais-en donc une relique

de ton capitaine! vends-le par morceaux! Parole d'honneur, j'aimerais mieux être empaillé vivant, devenir momie d'Égypte, chien savant, bedeau d'église, cornichon en bocal, quoi que ce soit enfin, que de continuer à me pâmer devant ton capitaine; à trouver beau tout ce qu'il fait, ton capitaine! Voilà mon opinion, Bouton-de-Rose!

— Tu siffles-là un air un peu léger, Rossignol! Gare au tour de serinette! s'écria l'homérique lieutenant en agitant deux poignets qui semblaient empruntés au marbre de Farnèse.

— Ah! tant pire! tant pire! si ça ne te va pas, voilà!

Rossignol avait à peine achevé ces mots, qu'une main formidable le saisissait par la hanche, lui imprimait deux ou trois secousses, et l'envoyait rebondir contre le rocher. Il semblait qu'il ne dût rien rester d'intact de cet homme. Cependant Rossignol se remit sur ses jambes, comme s'il eût été habitué à ces sortes de corrections, et, revenant vers le groupe, il dit d'un ton de voix plus radouci :

— Farceur de Bouton-de-Rose! toujours plaisant!

— C'est bon! c'est bon! répliqua celui-ci; à présent tu te tairas.

Cette leçon de discipline venait à peine d'être donnée que Pierre reparut et envoya trois hommes vers la galerie supérieure. L'attaque avait commencé; l'ouver-

ture de la caverne était au pouvoir des gendarmes, et il avait fallu se replier dans le défilé. Plus intrépide que les autres, l'un des assaillants s'y était engagé; Pierre l'avait poignardé de sa main : le reste du détachement n'avait pas osé passer outre. Cependant le capitaine ne pouvait se défendre d'une préoccupation profonde. La manière dont l'attaque était conduite indiquait que la gendarmerie marchait à coup sûr. Sans connaître très-exactement les lieux, elle n'aurait pu avancer avec une habileté pareille et aussi peu d'hésitation. Quelqu'un avait donc trahi, dénoncé la bande; mais quel était le traître, le dénonciateur? Pas un de ses gens ne manquait à l'appel; le coupable serait alors resté sur les lieux, et Pierre se trouverait de la sorte exposé à un double danger, celui d'un complot intérieur coïncidant avec une attaque extérieure. Le capitaine n'osait confier ses doutes à personne; mais son œil sombre interrogeait autour de lui toutes les consciences, et il était disposé à faire une justice terrible au premier éclat. Intimidée et subjuguée par l'ascendant du chef, toute la troupe s'était rangée autour de lui, silencieuse et surveillant l'issue par laquelle on pouvait pénétrer jusqu'à elle.

Cette attente dura longtemps et on put croire que tout était fini. Le tapage extérieur avait cessé, et l'un des hommes qui gardaient la galerie vint dire qu'on semblait renoncer à en forcer l'entrée. C'était le résultat que

Pierre avait prévu, et il croyait que tout se bornerait à une fausse alerte, quand un bruit imprévu et formidable appela son attention sur un autre point du souterrain. Ce bruit ressemblait à un éboulement de rochers, et l'on eût dit qu'une convulsion de la nature venait d'entr'ouvrir la montagne. On courut vers le point menacé : c'était précisément dans la direction du caveau funèbre. Pierre y arriva le premier, et là, s'offrit un spectacle fait pour ébranler le courage le plus ferme.

L'ouverture du caveau était rétablie, les roches avaient cédé, et une large issue donnait accès dans le souterrain. Les bandits allaient crier au miracle ; mais l'explication naturelle ne se fit pas attendre : Point-du-Jour parut sur la brèche avec un brigadier de gendarmerie suivi de sa troupe.

— Eh bien ! capitaine, dit-il, vous ne vous attendiez pas à celle-là ! C'est revenir de loin, bagasse !

— Traître ! s'écria Pierre en fondant sur lui un poignard à la main.

Les bandits allaient suivre leur chef, quand une décharge de mousqueterie les arrêta et éclaircit leurs rangs.

— Éteignez toutes les torches, dit Pierre retrouvant son sang-froid, et en avant les poignards !

A l'instant même il se fit une obscurité profonde, et une mêlée affreuse s'engagea sous les voûtes du souterrain.

XIII

LE COMBAT

L'apparition de Point-du-Jour, au moment où Pierre le croyait muré et enseveli dans le caveau, est un incident trop inattendu pour qu'une explication ne soit pas nécessaire.

La blessure du Provençal n'avait qu'une gravité apparente. La balle, dirigée obliquement, avait glissé entre les chairs, et les premiers symptômes, quoique d'un caractère fâcheux, étaient moins le résultat d'une lésion profonde que d'une hémorragie abondante. Le malheureux sentait peu à peu ses forces s'en aller avec son sang, et, quand on le scella dans la tombe, un évanouissement complet lui déroba le spectacle de ce dernier supplice. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures qu'il recouvra l'usage de ses sens. Les torches que l'on avait laissées dans le caveau brûlaient encore, et d'un coup d'œil il put envisager toute l'horreur de sa situation. Deux cadavres à peine refroidis reposaient à ses côtés : c'étaient ceux du capitaine Maxime et du bandit immolé

en l'honneur de la discipline. Plus loin, rangés sur deux files, et éclairés par des lueurs lugubres, paraissaient les débris de ces hommes qui, depuis deux siècles, dormaient sous cette voûte du sommeil éternel.

A l'aspect de cette sombre fantasmagorie, le désespoir et l'effroi du Provençal éclatèrent en plaintes et en imprécations furieuses. Il se roula sur le sol, gagna à tâtons l'issue du caveau, et chercha à ébranler les énormes roches qui y avaient été entassées. Il y épuisa ses forces, il s'y déchira les mains, mais ce fut vainement; la barrière était trop solide, l'obstacle trop puissant. Il voyait s'approcher une agonie lente, sans pouvoir ni la conjurer ni l'abréger. On ne lui avait pas laissé une arme pour qu'il pût mettre fin à cette torture. Peu à peu les torches de résine se consumaient : la nuit se faisait dans le caveau. La clarté devenait de plus en plus confuse, et jetait sur ces corps étendus des reflets vacillants et blafards : la couleur funèbre de cette scène s'en augmentait encore. Point-du-Jour en était accablé; il se débattait sous les étreintes de l'épouvante et dans les angoisses d'une destruction prochaine. Enfin, le dernier flambeau s'éteignit et l'obscurité la plus profonde régna autour de lui : ce fut un moment terrible. Par un mouvement de colère et d'emportement, le bandit se mit alors à parcourir le caveau en rampant, en se traînant d'un angle à l'autre; il franchit les cadavres dont les os

craquaient sous le poids de ses genoux, brisant avec fureur ce qui lui faisait obstacle, s'agitant d'une manière convulsive et bouleversant tout ce qui se trouvait sous sa main, comme s'il eût voulu faire acte de vie dans ce séjour de la mort. Cette crise, cet effort désordonné, cette protestation frénétique se prolongèrent jusqu'au moment où, épuisé de nouveau, il retomba dans un paroxysme d'abattement et d'insensibilité.

Peut-être cette syncope eût-elle été la dernière si un air plus vif ne fût parvenu alors à ses poumons. Il se remit sur son séant et sentit courir une brise fraîche et pénétrante. Cette circonstance éveilla son attention; il examina les lieux. Derrière un cadavre qu'il venait de déplacer, existait une ouverture qui semblait faite de main d'homme. Probablement le malheureux qui l'obstruait de son corps avait-il péri avant de pouvoir l'agrandir, surpris ainsi par la mort dans le travail de sa délivrance. Point-du-Jour écarta les débris amoncelés et marcha dans la direction du vent. Pendant l'espace de quelques pieds, il s'avança avec liberté; mais bientôt un nouvel obstacle vint l'arrêter : c'était un autre cadavre comprimé entre les rochers et couché dans un rétrécissement de l'issue. Cet homme avait dû expirer au moment où il cherchait à forcer le passage. Arrivé au point où il ne pouvait ni avancer ni reculer, une fin cruelle l'avait surpris et frappé. Point-du-Jour ne se

laissa point abattre par cette perspective : il arracha, fragment par fragment, les débris de ce squelette, et déblaya le conduit étroit dans lequel il était engagé. Recommencer l'expérience était une entreprise audacieuse; cependant le Provençal n'hésita pas un moment. Que risquait-il? condamné à une mort lente, ne valait-il pas mieux rassembler toute son énergie pour un dernier effort, et pousser jusqu'au bout l'aventure?

Il entra donc en rampant dans le boyau qui s'offrait à lui. A peine son corps pouvait-il y pénétrer, et ce ne fut qu'en se couchant entièrement à plat ventre et en s'aidant de ses mains qu'il parvint à y avancer. Au lieu de s'élargir, l'espace allait toujours en diminuant, et rien ne prouvait qu'il n'y eût pas un point où il deviendrait insuffisant pour livrer passage à un homme. Le Provençal ne s'en émut pas ; il s'arma de toute sa vigueur, et continua son travail de reptile. Un instant, il crut que c'en était fait de lui ; les parois du rocher se resserraient de toutes parts, l'étouffaient, l'enlaçaient ; les saillies de la pierre labouraient et entamaient ses chairs ; la montagne entière semblait peser sur ses larges épaules. D'un autre côté, les efforts qu'il venait de faire l'avaient épuisé ; sa blessure s'était rouverte et inondait de sang le conduit souterrain. Sans une énergie surhumaine, le malheureux était perdu. Il rappela ses forces, et, par un dernier jeu de muscles, franchit ce passage étranglé

qui allait devenir son tombeau. Après quoi, affaissé, haletant, il fit une nouvelle pause.

Au delà de ce point l'issue semblait s'agrandir et les mouvements du corps y devenaient plus libres, plus aisés. Mais une autre circonstance devait réveiller l'énergie du malheureux qui luttait contre tant d'obstacles. Une clarté, une sorte de rayon lumineux semblait se montrer au bout de l'orifice extérieur. Quand le Provençal eut aperçu cette consolante apparition, il se sentit ranimé et reprit son œuvre de salut. A mesure qu'il gagnait du terrain, la lueur devenait de plus en plus distincte. Il n'y avait pas à s'y tromper; c'était le jour, c'était la lumière du soleil qu'il croyait à jamais perdue pour lui. Qu'on juge de son courage et de sa vigueur! Il bondissait sous cette enveloppe de rochers qui l'étreignait encore de toutes parts, se meurtrissait les mains, les coudes, les genoux, avec une sorte de plaisir, semblait insensible à la douleur et luttait d'impassibilité avec la pierre. Ce fut ainsi qu'il parvint, à travers mille contusions, à l'extrémité de ce boyau souterrain, que d'autres avaient trouvé impraticable.

Sur ce point, la voûte s'élevait tout à coup et l'on pouvait voir comment la clarté extérieure arrivait à ces profondeurs. Une sorte de soupirail, tapissé au dehors par des capriers, des pariétaires, des lierres, éclairait une salle assez vaste qui offrait les mêmes caractères de

cristallisation que celle de la grande entrée de la caverne. Seulement, au lieu d'être située à mi-hauteur comme l'autre, cette ouverture semblait placée presqu'à la base de la montagne, et sur le même niveau que le terrain inférieur. Quoique la topographie des environs eût peu de secrets pour la bande, cette excavation lui avait échappé, à cause de l'escarpement des rochers sur lesquels elle s'ouvrait. Il se peut également qu'elle eût été découverte, mais on avait dû la croire isolée du reste du souterrain, et sans communication possible avec lui.

Point-du-Jour, en revoyant la clarté du soleil, ne put se défendre d'une joie d'enfant ; mais un nouveau souci vint en contenir l'élan. Le soupirail par où arrivait la lumière était situé au sommet de la voûte et à une hauteur telle qu'il semblait impossible d'y atteindre. Quelques tiges de plantes rampantes descendaient le long des parois du rocher, mais une distance considérable séparait encore le fond de l'excavation de la partie où régnait cette végétation secourable. Le Provençal essaya, en bondissant, d'atteindre les tiges les plus voisines et il y parvint ; mais elles ne furent pas assez fortes pour le soutenir et se brisèrent sous le poids de son corps. Un seul moyen restait alors au bandit : c'était de choisir l'endroit où le rocher offrait le plus de saillies pour s'élever d'échelon en échelon jusqu'à l'issue extérieure. Cinq fois il tenta cette périlleuse voie, cinq fois il fut précipité sans avoir

pu y réussir et roula sur le sol, meurtri, sanglant, défiguré. Enfin, dans un vigoureux élan, il parvint à saisir une poignée considérable de tiges et s'en aida comme d'un cordage pour achever sa rude ascension. Ce fut la dernière des épreuves qui lui étaient réservées : cette fois, il revit le jour, et il ne lui resta plus qu'à descendre, au prix de quelques risques, de la corniche de grès sur laquelle régnait l'excavation.

Quand Point-du-Jour arriva à l'air libre, son premier mouvement fut de se retourner vers l'entrée du souterrain, et comme s'il eût pu être entendu de Pierre :

— Capitaine, s'écria-t-il, à nous deux maintenant ! oui, bagasse, à nous deux ! vive la vengeance ! Tu as voulu me la faire danser ; eh bien ! tu auras ton rigaudon ! Oh ! la vengeance ! la vengeance !

Ce fut en prononçant ces mots qu'il descendit rapidement la colline. Cet homme semblait avoir tout oublié, sa blessure, la faim, la soif, les dures épreuves de ces deux jours, pour ne songer qu'à un seul sentiment, la vengeance. Placé sous le glaive de la loi, il ne pouvait perdre Pierre qu'en se perdant. Il n'hésita pas : une revanche, voilà ce qu'il voulait. Que lui importaient désormais la liberté, la vie même ! Il y avait là, dans les flancs de cette montagne, un homme qui l'avait condamné à une agonie lente, qui l'avait enfermé vivant dans la tombe : à tout prix, il fallait que cet homme

expiât cette cruauté. Cette haine datait de loin, et elle venait d'être portée au comble.

Point-du-Jour savait que le bourg de Pignans était occupé par un fort détachement de gendarmerie ; il s'y rendit, se remit entre les mains du brigadier qui le commandait, et lui proposa de lui livrer la bande des *Moutons*. Comme on le pense, cette offre fut accueillie avec empressement. Purger le pays des brigands qui l'infestaient était une bonne fortune pour la maréchaussée. Seulement, il y avait lieu de craindre que la singulière démarche de ce bandit ne cachât un piége. Le brigadier pressa le délateur de questions. Point-du-Jour y répondit avec une assurance qui désarma les soupçons : il donna sur l'asile de la troupe des détails si précis et tellement circonstanciés, qu'une expédition fut résolue.

Point-du-Jour avait d'avance prévu quels moyens de défense Pierre opposerait à cette attaque et s'était concerté avec le brigadier pour les déjouer. On devait attaquer le souterrain à la fois par l'ouverture habituelle et par le défilé intérieur, dont la bande ne connaissait pas l'existence. Les malfaiteurs seraient forcés dans leur retraite et détruits ou saisis jusqu'au dernier. Quarante hommes marchèrent dans cette expédition décisive, et vingt d'entre eux furent introduits la nuit par l'issue que Point-du-Jour avait découverte. A l'aide de quelques petits travaux, ils rendirent la communication plus

facile, et se tinrent groupés dans le caveau jusqu'à ce que le bruit de la fusillade leur eût donné le signal de l'attaque. On a vu comment l'affaire fut conduite et quelle surprise occasionna parmi les bandits l'apparition d'un détachement de gendarmerie sur le seuil d'un caveau qui passait pour être entièrement isolé. Dès que, sur l'ordre de Pierre, les torches se furent éteintes dans toute l'étendue du souterrain, il s'y passa une mêlée affreuse. Surpris par l'obscurité. les gendarmes déchargeaient au hasard leurs carabines, tandis que les bandits, guidés par la clarté que répandaient les amorces, cherchaient à prendre les assaillants un à un et à engager des combats singuliers. Plusieurs soldats tombèrent victimes de ces surprises. Cependant, le brigadier forma ses hommes en masse compacte, et le sabre au poing marcha vers les malfaiteurs. Des deux parts, l'acharnement était égal ; les gendarmes avaient l'avantage du nombre, les bandits celui de la connaissance des lieux, et le combat eût pu se prolonger longtemps si des circonstances imprévues ne s'y étaient pas mêlées.

On a vu que Pierre, dès le début de l'affaire, avait désigné la victime qu'il voulait d'abord frapper. Comme espion, Point-du-Jour était dangereux; comme traître, il méritait un châtiment : seul, il avait guidé la troupe dans le souterrain; seul il pouvait lui fournir les indications nécessaires pour qu'elle y maintînt ses avantages.

La mort de cet homme était donc à la fois une mesure de sûreté et une expiation. Aussi Pierre cherchait-il à le rejoindre dans l'ombre, et, au moment où l'obscurité s'était faite, il avait tenu son regard fixé vers l'endroit où Point-du-Jour lui était apparu. Celui-ci, de son côté, se livrait à un calcul contraire : il tenait sa vengeance et ne voulait pas la compromettre. Un duel avec Pierre n'était pas son fait : il connaissait la vigueur du capitaine, son habileté dans tous les genres d'escrime, et il ne voulait pas affronter une chance inégale. D'ailleurs il avait imaginé une combinaison stratégique qui devait décider du succès de la bataille, et faire tomber Pierre vivant entre les mains des gendarmes. Aussi, quand il vit son ancien chef prêt à fondre sur lui, il se retourna vers le brigadier et lui dit à voix basse :

— Tenez bon ! Je vais leur servir un plat de mon métier ! Serrez les rangs, faites tête et comptez sur moi.

En même temps, il esquiva l'attaque de Pierre en se jetant dans la partie la plus obscure de la caverne, et s'y dirigeant comme un homme qui en connaissait les détours. Il savait qu'une partie du détachement était tenue en échec dans la partie supérieure du souterrain, et il voulait l'amener sur le théâtre du combat. Rien ne s'opposa à ce projet. Un homme seul était en vedette dans la galerie de communication. Au moyen de consignes

échangées dans l'obscurité, il lui fit quitter son poste et servit ensuite de guide au reste du détachement, qui pénétra peu à peu, et en gardant le plus profond silence, dans les profondeurs de la montagne. Avant de laisser déboucher ce renfort, Point-du-Jour voulait s'assurer, autant que le permettraient les ténèbres, de l'état des choses. Le détachement occupait toujours l'un des côtés de la grande salle, et, appuyé contre le rocher, s'y défendait vaillamment, en attendant le moment de prendre l'offensive. En paraissant sur l'autre point, le renfort devait prendre les bandits entre deux feux et les amener à demander grâce. Pour compléter l'effet de cette apparition, il suffisait d'éclairer le lieu de la scène par une espèce de coup de théâtre. Point-du-Jour savait où se trouvait le dépôt des torches de résine; il alla en chercher et les distribua aux gendarmes encore cachés dans la galerie. On alluma ces flambeaux, et l'on arriva ainsi en bon ordre sur le champ de bataille.

A cette vue, un cri de désespoir sortit de la poitrine de ces bandits; ils comprirent que toute résistance était inutile et, au moment où les deux détachements les couchaient en joue, ils se jetèrent à genoux en criant merci. Pierre seul resta debout, et regardant ses compagnons d'un air farouche :

— Tas de lâches, s'écria-t-il, vous ne savez donc pas mourir! Eh bien! nous allons voir!

En même temps il disparut sans que l'on pût savoir dans quelle direction. On eût dit que le rocher s'était refermé sur lui. Il arriva dans sa cellule, celle que Laure occupait alors. La jeune fille attendait, sans être émue, l'issue des événements. La porte de sa chambre était ouverte; elle prêtait l'oreille aux bruits qui venaient de l'intérieur du souterrain. Rien n'avait pu la fixer sur la cause de ce vacarme; elle ne croyait pas que la force armée pût faire une descente dans ce repaire et attribuait ces coups de fusil, ces cris, ces plaintes, à une nouvelle révolte des bandits contre leur chef. Pour la seconde fois elle avait détaché du trophée d'armes le poignard vénitien, prête à s'en servir si son honneur était menacé. Elle en était là quand elle vit rentrer Pierre, les yeux hagards, les vêtements en désordre.

— Mademoiselle, lui dit-il, il nous reste à peine quelques minutes; venez, venez. Tout est perdu.

— Comment cela, dit-elle?

— Venez ou je ne réponds plus de vous, s'écria Pierre avec exaltation. Ils arrivent.

En même temps, il souleva et déchira les tentures qui décoraient sa chambre et démasqua l'ouverture d'un petit caveau qui contenait six barils de poudre. Une longue mèche soufrée aboutissait à l'un des barils et un morceau d'amadou terminait cette machine incendiaire. Pierre y mit le feu sous les yeux de Laure.

— Maintenant, mademoiselle, croyez-vous qu'il soit temps de partir?

Sans attendre sa réponse, il la souleva, l'emporta dans ses bras et gagna, par l'intérieur de la chambre, une galerie que masquait une porte en bois. Au moment où il franchissait ce passage, on pouvait entendre dans le lointain les cris et les mouvements des hommes qui s'élançaient à sa poursuite. Mais bientôt un bruit plus fort vint tout couvrir et dominer. La montagne sembla se déchirer, une explosion épouvantable l'ébranla de la base au sommet; les rochers en tremblèrent; un mouvement d'oscillation agita la galerie dans laquelle Pierre entraînait sa prisonnière; quelques pierres se détachèrent même de la voûte et vinrent tomber aux pieds des fugitifs.

— Je suis vengé, s'écria Pierre.

Et il reprit sa course en emportant son précieux fardeau.

XIV

LA FUITE

Pierre marchait sous ces voûtes ténébreuses avec une assurance qui indiquait une connaissance approfondie

de l'état des lieux. Quand il fut arrivé à une certaine distance du champ de bataille, il fit une halte et prêta l'oreille. Des cris, des plaintes se faisaient entendre : le cœur de Pierre en tressaillit de joie; sa vengeance s'accomplissait. Pour mieux en jouir, il oublia jusqu'au soin de sa sûreté, et, au lieu de fuir, il continua à recueillir les bruits qui lui parvenaient. Cette imprudence allait lui être fatale; déjà des pas retentissaient à l'entrée de la galerie où il venait de s'engager, et une clarté vague se révélait dans le lointain. Il n'y avait point un instant à perdre; on était sur ses traces, il était poursuivi. Pierre se releva et reprit sa course.

La tranchée dans laquelle il se dirigeait alors ressemblait à une grande coupure pratiquée dans l'intérieur de la montagne. Ces phénomènes ne sont pas rares et la charpente des grands reliefs en offre de nombreux exemples. Le globe, en apparence si compacte, est plein de ces déchirements intérieurs, produit d'anciennes convulsions, et les chaînes du Var, qui sont un rameau des Alpes, abondent en labyrinthes de ce genre. Celui que Pierre parcourait s'ouvrait sur presque toute la hauteur du pic de Bormes et semblait plonger jusque dans les entrailles de la terre. Quoique la pente en fût escarpée et rapide, Pierre s'y avançait d'un pas ferme, sans hésiter, sans trébucher, comme si des indices certains l'eussent guidé au milieu des ténèbres, et avec une sûreté de mou-

vements que pouvait seule donner une longue habitude. Un faux pas, le moindre retard, une chute, une erreur de direction suffisaient pour le perdre : il était serré de près, et on semblait gagner du terrain sur lui.

Livrée à une sorte d'inertie machinale, Laure se laissait emporter dans ce royaume des ombres. Depuis une heure elle se croyait la proie d'un rêve. Les événements auxquels elle était mêlée avaient quelque chose de si fantastique, que peu à peu le sentiment des réalités s'effaçait à ses yeux pour faire place à une existence imaginaire. Sa pensée voyageait dans les espaces, et, loin de fléchir sous le poids du danger, y puisait de nouvelles émotions et un nouveau goût pour les aventures. A ses yeux Pierre était son sauveur, son seul appui au milieu de ces natures dépravées. Il avait déjà eu à vaincre sa bande pour l'arracher au déshonneur, et cette fois, désespérant de la victoire, il se dévouait pour elle et la dérobait aux violences de ses gens. Tel était le roman de la jeune fille.

Une circonstance singulière vint y ajouter plus de poids. Sur un point où la galerie décrivait une longue ligne droite, Laure, appuyée sur l'épaule de Pierre, aperçut dans le lointain un homme qui débouchait, une torche à la main. Qu'on juge de sa surprise et de son effroi ! C'était Point-du-Jour, l'infâme qui avait porté la main sur elle. Dès lors tout s'expliquait ; le mystérieux

dialogue qu'elle avait entendu, la révolte de la bande, la fuite du capitaine. L'aventure était complète, et Pierre y jouait un rôle si beau, qu'il était impossible de s'y montrer insensible.

Le chef des bandits ne s'abandonnait pas à des impressions aussi douces: il se savait poursuivi, et de très-près; sa seule préoccupation était d'échapper à cette chasse souterraine. Plus d'une fois il songea à se rejeter dans les enfoncements du rocher et à tromper ainsi les hommes qui s'acharnaient sur ses traces. Mais ce n'était là qu'un moyen insuffisant et dangereux; et tant que le champ demeurait libre devant ses pas, Pierre préférait courir toutes les chances de l'événement. Le hasard avait livré le secret d'une communication qu'il croyait connue de lui seul; mais il lui restait d'autres ressources: un bandit prévoyant n'en manque jamais. L'essentiel était d'atteindre une partie du souterrain où il s'était ménagé une retraite en cas de danger. Déjà un murmure sourd lui donnait la preuve qu'il s'en approchait, et qu'au milieu des détours innombrables que formait la galerie, il n'avait pas dévié du bon chemin. Cette découverte ranima ses forces; les bruits, de plus en plus distincts et sonores, le guidaient; il hâta le pas, et arriva au lieu souhaité.

Un magnifique spectacle s'y offrait au regard et le peu qu'en laissaient entrevoir des lueurs qui semblaient traverser la croûte de la montagne étonnait par sa magni-

ficence. Une immense nappe d'eau, tombant du rocher, allait s'abîmer dans un gouffre dont il était impossible de sonder la profondeur. Sous ce demi-jour les flocons d'écume avaient l'éclat et la blancheur de la neige; la nappe gardait l'immobilité et la transparence du cristal. Les parois des murs étaient tapissées de plantes qui se plaisent dans les lieux humides; et il en résultait une sorte de parterre autour de la cascade. En aucun autre endroit du souterrain, la pierre ne revêtait des formes plus bizarres : tantôt le rocher s'y arrondissait en dôme, tantôt, s'abaissant sur le gouffre, il y formait deux piliers naturels qui ressemblaient à des arches de pont. C'est sur ce point que Pierre se dirigea. Depuis longtemps il avait remarqué cette disposition et avait su en tirer parti. L'abîme dans lequel la nappe d'eau se précipitait était assez large pour qu'il fût impossible de le traverser, même à l'aide du plus vigoureux élan. Pour se ménager un passage vers l'autre bord, Pierre avait installé une poutrelle qui, fixée sur les deux piliers, occupait toute la largeur du gouffre. Une corde solide attachée dans le milieu servait à franchir ce passage; il suffisait pour cela d'imprimer au corps un balancement qui le jetait sur la rive opposée. C'était le dernier moyen de salut de Pierre : ses ennemis arrivaient presque en même temps que lui; on entendait résonner leurs pas; on distinguait la clarté de leurs torches. Aussi n'hésitait-il pas pour

lui-même ; mais il craignait que la jeune fille, dans son effroi, ne fît quelque mouvement brusque et ne dérangeât le balancement régulier de la corde. Dans ce cas ils étaient perdus tous les deux.

— Mademoiselle, nous allons passer ce gouffre : vous en sentez-vous le courage?

— Faites, monsieur, répondit-elle avec fermeté : je n'ai pas peur.

— Surtout, point de geste, point d'effort; gardez une immobilité complète : votre vie en dépend.

— Soyez tranquille, monsieur; je serai calme.

Pendant ce court dialogue, Pierre avait fortement assujetti Laure sous l'un de ses bras, et de l'autre il avait attiré la corde fixée au centre de la poutrelle. Quand il eut placé sa main à une hauteur convenable, il imprima à son corps une légère oscillation et alla retomber de l'autre côté avec son fardeau. Ce ne fut qu'un moment prompt et rapide; mais il fallait toute la vigueur, toute l'intrépidité de Pierre pour que ces deux corps, ainsi suspendus, n'allassent pas se briser au fond de l'abîme et ne disparussent pas dans un nuage d'écume. Debout sur l'autre bord, le chef des bandits n'était pas sauvé; ses ennemis pouvaient arriver jusqu'à lui par le même chemin. Avec la promptitude de la pensée, Pierre déposa la jeune fille derrière un retour du rocher, et, s'armant de son poignard, il coupa les cordes qui assujettissaient

la poutrelle, la repoussa du pilier sur lequel elle reposait et la rejeta dans le vide. Le pont naturel était ainsi coupé, toute communication devenait impossible. Il était temps : au moment où le soliveau désemparé tombait avec fracas dans le torrent, Point-du-Jour paraissait accompagné de quelques gendarmes. D'un coup d'œil il comprit que sa proie lui échappait.

— Feu ! s'écria-t-il, comme s'il eût été le chef de l'expédition.

Une décharge suivit cet ordre; les balles vinrent bondir contre le rocher; aucune n'atteignit Pierre, et Laure se trouvait à l'abri.

La place était dangereuse : Pierre s'empressa de la quitter, et, reprenant la jeune fille entre ses bras, il s'engagea de nouveau dans les profondeurs du souterrain. Désormais plus tranquille, il modéra le pas et s'avança avec précaution. Cette partie de la caverne lui était peu connue : il ne l'avait parcourue qu'une seule fois, et pour y chercher un asile contre une révolte qui avait mis ses jours en danger. Aussi cherchait-il à trouver les indices qui l'avaient alors frappé, les mouvements du terrain, la disposition des voûtes. Il savait qu'à peu de distance de la cascade se trouvait placée une issue qui débouchait sur un ravin. C'était là qu'il fallait aboutir. Du reste le chemin offrait peu de difficultés; il avait cessé de se diriger vers les flancs de la montagne, et semblait, au

contraire, tendre au sommet par une montée fort peu rapide. Cette circonstance inquiéta le chef des bandits : il n'avait rien remarqué de semblable dans sa première exploration ; quelques doutes commencèrent à le gagner. Cependant il marcha encore pendant un quart d'heure dans la direction et au sein même de galeries de plus en plus spacieuses. Ses souvenirs étaient tout à fait dépaysés; il comprit qu'il s'était trompé de route et qu'il s'égarait de plus en plus. Il s'arrêta.

— Mademoiselle, dit-il d'une voix triste, j'ai trop compté sur mon expérience des lieux; je ne sais où nous sommes. Il vaut mieux retourner sur nos pas.

Ce danger était de ceux auxquels la pensée de Laure n'était pas accoutumée, et l'horrible perspective qui s'y attachait la frappa vivement.

— Égarés! s'écria-t-elle; nous sommes égarés! Cherchons bien, monsieur, cherchons!

En même temps, elle se dégagea des bras qui l'enveloppaient, elle toucha de sa main les rochers dont elle était entourée.

— Point d'imprudence, poursuivit Pierre, vous pourriez mettre le pied dans quelque crevasse. Ne me quittez pas, je vous en prie.

La voix du chef des bandits avait quelque chose d'affectueux; Laure y céda et se rapprocha de son guide.

— Tenez la main appuyée sur mon épaule et suivez-moi, ajouta-t-il en se remettant en route.

Pierre jugea qu'en compagnie d'une jeune fille il était imprudent de pousser plus loin cette reconnaissance; il préféra revenir sur ses pas et chercher l'issue par laquelle il avait déjà pénétré. Le bruit de la chute d'eau devait naturellement lui servir de guide et le ramener vers un point qui lui était familier. De là, en poussant des découvertes en divers sens, il était impossible qu'il ne retrouvât pas la direction qui devait les reconduire vers la lumière. Il exécuta donc ce projet en procédant avec plus de soin qu'il ne l'avait fait et en ne négligeant aucun des indices qui pouvaient lui servir à se reconnaître.

A mesure qu'il s'avançait ainsi doucement et prudemment, une surprise plus grande s'emparait de lui. Il avait cru rebrousser chemin et s'était engagé dans une route nouvelle. Le terrain avait changé de nature, la roche n'offrait plus ni les mêmes configurations, ni les mêmes gisements. La voûte s'était abaissée, et des suintements humides s'y faisaient sentir sous les doigts; l'eau même dégouttait de loin en loin. Ensuite pas le moindre bruit; rien qui révélât l'approche de la cascade; l'orientation même présentait un nouveau contraste; le chemin semblait par moment plonger sous le sol, et il fallait que Laure s'appuyât fortement sur son guide pour

ne pas rouler le long de ces rampes glissantes et roides. Cette suite de mécomptes jetait Pierre dans un extrême étonnement et lui causait quelque inquiétude. Une sorte de fatalité semblait peser sur lui et le menacer alors qu'il se croyait le plus près de son salut. Ses efforts mêmes semblaient lui créer des embarras nouveaux, et, après une heure écoulée en tentatives infructueuses, il se trouva en face d'une muraille de rochers qui n'offrait aucune issue. Pierre n'y tint pas et, poussant un juron énergique :

— C'est un vrai labyrinthe, dit-il.

Laure était horriblement fatiguée; cette promenade sous ces voûtes inégales, sur un sol hérissé d'aspérités lui avait meurtri les pieds et ensanglanté les mains. L'incertitude de sa position ajoutait encore à ces souffrances, et, vaincue par tant d'épreuves, elle s'affaissa sur elle-même.

— Où sommes-nous? dit-elle.

C'était le premier signe de faiblesse qu'elle eût laissé échapper, et il fallait que la mesure fût épuisée. Pierre la soutint, et, cherchant un endroit convenable, l'y fit asseoir et s'assit à ses côtés.

— Où nous sommes? répliqua-t-il avec un peu d'amertume; sur la route des enfers, sans doute! Il n'y a plus que le diable qui puisse nous remettre dans le bon chemin.

— Monsieur! dit Laure avec un accent de reproche.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; mais pour un chef de bandits, c'est triste! Mourir d'une balle, à la bonne heure! Mourir en frappant, je m'y attendais! Mourir au soleil surtout, voilà mon rêve! mais ici, dans un coin, comme un chien, c'est dur!

— Et moi donc, monsieur!

— C'est juste! Je ne suis qu'un lâche et un égoïste. D'ailleurs, à quoi bon? Pourquoi vivrais-je et pour qui? Que me reste-t-il ici-bas? Y a-t-il un seul être qui s'intéresse à moi? et le jour où j'aurai disparu, est-il un cœur sur la terre qui prendra le deuil? Vous, au contraire, jeune et belle, à l'âge où tout sourit, où des songes d'or assiégent le chevet, où le ciel est bleu, l'horizon pur, la brise douce, vous qui naissez à la joie, au plaisir, aux bruits du monde, aux murmures caressants qui escortent la beauté, vous mourir! Voilà ce qui accuse la Providence! Songer à moi quand vous êtes là! Ah! j'avais raison de le dire, je ne suis qu'un lâche!

Si l'œil de Pierre avait pu percer les ténèbres qui régnaient dans ce souterrain, il eût vu le visage de la jeune fille s'animer à ses paroles, et l'incarnat le plus vif se répandre sur ses joues. L'ombre couvrit ce témoignage d'émotion, et il ne resta, pour trahir Laure, que le bruit d'une respiration courte. Elle fit un effort pour se vaincre, et répondit :

— Vous vous mettez trop bas, monsieur, et me mettez trop haut. C'est une double injustice.

— Non, répliqua Pierre, je me connais et je me juge. J'étais peut-être né pour le bien ; mais je suis trop déchu pour y revenir. Les anges me pardonneraient, mais je vis parmi les hommes. Mort au monde à vingt-huit ans ! jugez donc quelle pensée ! C'est comme un charbon dans le cœur !

Laure écoutait cet homme avec un plaisir singulier et un peu âpre. Sa parole respirait un tel dédain, avait quelque chose de si fier, de si altier même, qu'il était presque sans danger de s'abandonner à l'impression qu'elle faisait naître. La situation était d'ailleurs critique, et un danger commun confondait presque ces deux existences. L'entretien continua. Pierre s'y montra éloquent, passionné, amer. Peu à peu la jeune fille s'était rapprochée de lui ; et, soit que la fraîcheur du souterrain l'eût saisie, soit qu'une autre émotion la dominât, des crispations nerveuses agitaient ses membres. Pierre s'en aperçut et en fut alarmé.

— Qu'avez-vous ? dit-il ; vous tremblez.

Ces mots suffirent pour rendre à Laure la force de se vaincre et de recouvrer son sang-froid.

— Ce n'est rien ! dit-elle avec fermeté : un frisson.

En même temps elle se pencha vers le sol, et après une minute d'un profond silence :

— Entendez-vous ? dit-elle.

Dans cette crise, les sens de la jeune fille avaient acquis plus de pénétration : c'était le bruit de la cascade qui parvenait à ses oreilles.

XV

LE RETOUR

A l'appel de Laure, Pierre s'était recueilli, et, retenant jusqu'à son souffle, il avait prêté une attention profonde. Quelques minutes lui suffirent pour s'assurer que la jeune fille ne s'était pas trompée : dans un bourdonnement lointain et confus, il reconnut le bruit de la chute d'eau.

— Vons avez raison, s'écria-t-il en se levant, c'est de ce côté ; marchons.

Laure obéit ; mais aux premiers pas ses forces la trahirent. L'âme n'était pas vaincue, mais le corps succombait à tant d'épreuves. Vainement essaya-t-elle de surmonter cette faiblesse ; le mal redoubla ; une fièvre ardente paralysa ses mouvements, et, après avoir chancelé pendant quelques minutes, elle retomba sur le sol pres-

que anéantie. Un vertige affreux s'était emparé d'elle; des mots sans suite s'échappaient de ses lèvres; ses dents s'entrechoquaient; elle était en proie à des spasmes affreux. Pierre vint à son secours, la prit dans ses bras comme un enfant, la couvrit de son manteau et s'empressa de quitter ces voûtes humides. Guidé par le roulement sourd qu'il avait entendu, il s'avança à tâtons, se remit dans une direction meilleure et parvint ainsi à regagner la partie du souterrain qui lui était familière. C'était un premier pas vers la délivrance; mais il restait encore à trouver l'issue qui devait les rendre à la lumière. L'état de la jeune fille n'avait point changé; un abattement complet venait de succéder à la crise, et il lui restait à peine un sentiment confus de sa position. Pierre se trouvait dans un grand embarras : pour diriger ses recherches avec fruit, il avait besoin de toute la liberté de ses mouvements, et cependant il eût été dangereux de se séparer de sa compagne. Que faire? Les heures s'écoulaient, et le spectre de la faim allait venir. Laure semblait plus calme; il la déposa sur un rocher uni, l'enveloppa avec soin, et s'éloigna d'elle pour bien reconnaître les environs. Aucune de ses absences n'était longue; il revenait à chaque instant pour s'assurer de la malade, écouter l'imperceptible respiration qui attestait la présence de la vie, enfin veiller sur elle avec l'inquiétude d'un père. Cependant ces courtes explorations n'a-

menaient aucun résultat. Parmi les diverses galeries qui s'ouvraient devant lui, Pierre avait cru distinguer celle qui devait le conduire à son but; mais il fallait pousser plus loin cette reconnaissance pour que ses présomptions devinssent une certitude. Pierre hésitait pourtant; on eût dit qu'une force invincible le retenait auprès de la jeune fille. Enfin, il se décida et s'engagea de nouveau à la découverte.

Il venait de s'éloigner, et le bruit de ses pas se perdait dans le lointain, quand Laure sortit de son évanouissement. Ses perceptions, vagues d'abord, devinrent peu à peu plus distinctes; le néant qui s'était fait dans ses idées disparaissait; elle recouvrait le sentiment et la mémoire. Son premier mouvement fut d'étendre les bras autour d'elle, comme pour chercher quelqu'un; elle n'y rencontra que le vide. Éperdue, elle se mit sur son séant, passa ses mains sur ses yeux, et poussa un cri involontaire:

— Pierre! dit-elle.

Le silence seul lui répondit. C'était une réplique terrible. Elle était donc seule, abandonnée dans ce souterrain. Ou ce chef de bandits l'avait crue morte, ou il avait voulu se débarrasser d'elle. Cependant rien ne devait lui laisser pressentir ce dénoûment; jusque-là les attentions, les soins de cet homme ne s'étaient pas démentis. Il allait revenir sans doute, et il suffisait de l'attendre. Pendant quelques minutes Laure s'y résigna;

mais ces minutes passées dans l'obscurité et sous l'empire d'impressions accablantes lui parurent longues comme des siècles. Elle n'y résista plus et se leva, résolue de pourvoir elle-même à son salut, de chercher son chemin jusque dans les entrailles de la terre. Cette inaction lui pesait; elle la trouvait plus lourde que le repos de la tombe. Son énergie, un instant éteinte, avait pris un caractère fiévreux qui ne lui laissait pas la liberté d'esprit nécessaire pour juger froidement sa situation. Pour éviter la mort, elle y courait. Comment aurait-elle pu se guider dans un labyrinthe où l'œil exercé de Pierre venait d'échouer?

L'exaltation de Laure fut plus forte que les conseils de la prudence; elle se mit en marche et précipita ses pas. A chaque instant les arêtes du rocher l'arrêtaient et déchiraient ses vêtements; on eût dit autant de mains qui cherchaient à la retenir. Ces obstacles ne faisaient qu'augmenter l'ardeur convulsive qui l'animait; elle forçait sa course jusqu'à ce que son front vînt frapper la voûte ou que son pied se heurtât contre les inégalités du sol. Elle se relevait alors, non en vaincue, mais plus déterminée que jamais. Pendant une heure environ cette marche souterraine se prolongea sans changer de caractère. C'étaient toujours les mêmes ombres, les mêmes aspérités; toujours un terrain inégal et rocailleux, toujours les ténèbres, toujours la nuit. Pas un filet de

clarté, pas un indice rassurant! Cette uniformité n'abattait pas le courage de la jeune fille, mais commençait à le lasser. Le regret pénétrait insensiblement dans son âme : elle expiait les suites d'un premier écart. Quel espoir lui restait-il après cette course désordonnée au milieu de mystérieuses catacombes? N'était-elle pas égarée à jamais, et cela par sa propre faute? Que tenter encore, pour échapper à une douloureuse agonie? Quel secours invoquer? Quelle main secourable appeler à l'aide? Laure se sentait ainsi domptée par la réflexion et abattue par les résultats de son épreuve. La femme reparut; elle cria, mais en vain : sa voix se perdit dans ces profondeurs ténébreuses.

Laure se sentait perdue; un désespoir sombre succédait à l'exaltation qui l'avait soutenue; elle ne marchait plus que lentement, s'appuyant sur les parois du roc, au hasard, sans direction et par une sorte d'impulsion machinale. Elle, si fière, si résolue, céda à la douleur. Elle venait d'éclater en sanglots, lorsque, dans un détour du rocher, elle sentit une main s'appuyer sur son bras et une voix douce lui dire :

— Enfant! où allez-vous donc?

C'était Pierre : la jeune fille ne pouvait s'y méprendre. Jamais harmonie plus douce n'avait frappé son oreille. Pour toute réponse elle laissa tomber sa tête sur la poitrine de son libérateur.

— Folle, ajouta celui-ci; heureusement je veillais sur vous!

Ils se remirent en route. Pierre avait achevé la reconnaissance du souterrain, et désormais il s'y dirigeait avec assurance. Laure gardait le silence; mais son cœur était plein et se contenait avec peine. On gagna l'issue; et du plus loin qu'elle aperçut la clarté du jour la jeune fille tomba à genoux : elle renaissait à la vie. L'entrée était tapissée de hautes touffes de romarin; elle en respira le parfum avec une sorte d'ivresse et jeta sur la campagne un regard plein d'attendrissement. Quant à Pierre, ses préoccupations étaient moins sentimentales. La nuit n'était pas encore venue, et quelques pâtres se montraient sur les berges du ravin. Malgré l'impatience de Laure, il fallut attendre que ces espions incommodes eussent regagné leurs gîtes. A la suite de l'alerte de la journée, les issues de la forêt devaient être occupées, et, pour en sortir, il fallait déployer toutes les ressources de stratégie qui avaient rendu la troupe des *Moutons* célèbre dans la contrée. Les instincts du chef de bande reprenaient le dessus; Pierre ne songeait plus qu'aux gendarmes.

Quand l'obscurité régna, il se décida à quitter sa retraite et à courir les chances d'une étape nocturne. Seul, il n'aurait rien craint, il connaissait des sentiers escarpés où la maréchaussée ne s'aventurait pas, et se

frayait en plein bois des trouées où il eût été trop dangereux de le suivre ; mais avec une femme pour compagnon de route, il fallait modifier cet itinéraire, prudemment sans doute, mais forcément. Une fois arrivé aux ruines de Saint-Michel, tout devenait facile. La voiture était là, et Zéphyr attendait les fugitifs ; mais deux lieues environ séparaient cet endroit de l'issue du souterrain, deux lieues coupées de ravines profondes, couvertes de bois et de rochers. Dès la sortie même une épreuve dangereuse se présentait : il fallait descendre jusqu'au lit du torrent par un escarpement presque vertical, et en s'aidant des touffes d'herbes éparses çà et là dans les fentes de la pierre. De ce point, le chemin suivait la direction du ravin, occupé de loin en loin par des flaques d'eau bourbeuses et profondes.

Ces obstacles n'intimidèrent point Laure, ces périls lui semblaient légers auprès de celui auquel elle venait d'échapper. Pierre d'ailleurs était là, et son dévouement s'était retrouvé. La force corporelle de cet homme, l'élasticité de ses muscles, son agilité, sa présence d'esprit tenaient du prodige. Il emportait Laure dans ses bras avec la vitesse de l'éclair sur les pentes les plus rapides, bondissait comme le chamois d'un roc à un autre, sans broncher, sans hésiter, sans un seul faux pas. On eût dit que cet aventurier avait fait un pacte avec les ténèbres, avec les pierres, avec l'eau, avec la forêt. Devant

lui, les difficultés s'aplanissaient comme s'il eût joué avec elles; rien ne l'arrêtait, ni les broussailles, ni les fondrières, ni les escarpements, ni les marécages; son œil distinguait des objets imperceptibles pour d'autres; son pied semblait avoir l'instinct du lieu où il fallait se poser. Aussi cette course de nuit s'acheva-t-elle comme par enchantement. Au moindre pas périlleux, Laure se sentait soulevée de terre et transportée en un moment sur un terrain moins rude; son guide, vigoureux et attentif, n'avait d'autre souci que de lui épargner les fatigues et les dangers du chemin. Quelquefois, pourtant, Pierre s'arrêtait tout à coup, et, faisant asseoir la jeune fille, il lui recommandait le plus profond silence. Il n'était pas rare alors d'entendre le hennissement des chevaux ou le retentissement de quelques pas dans les sentiers voisins. A la nature des bruits, Pierre devinait le nombre de ses ennemis et la direction qu'ils prenaient. Ces indices le guidaient dans sa marche, la rendaient plus sûre. Un général consommé n'eût pas déployé plus de ressources ni imaginé une marche plus savante.

Ce fut au milieu de ces précautions que les deux fugitifs arrivèrent sur les bords d'une petite rivière qui serpentait dans une plaine couverte d'oliviers : c'était la rivière de Gapeau. On entendait de loin, par un profond silence, clapoter l'eau dans les endroits où le lit se

resserre et où le courant acquiert plus de rapidité. A quelque distance de là une masse noire semblait former une barrière à l'horizon. Des murailles délabrées, des créneaux à demi écroulés, se dessinaient confusément : on était arrivé devant les ruines de Saint-Michel, assignées à Zéphyr comme lieu de rendez-vous.

Pierre, en jetant les yeux sur ces décombres, ne put retenir un geste d'impatience et de mécontentement. Évidemment, ses ordres n'avaient pas été suivis ; il cherchait un indice qu'il n'apercevait pas, et semblait se défier d'une surprise. Par trois fois il fit le tour des murailles, en y jetant des regards soupçonneux et cherchant à éclaircir ses doutes. Enfin, se plaçant sur l'une des meurtrières les plus rapprochées de la porte, il fit entendre ce que dans la troupe on nommait la *Romance des Moutons*. A peine le dernier son du sifflet eut-il retenti, qu'une tête parut hors de la meurtrière.

— Est-ce toi, Zéphyr ? dit Pierre.

— Oui, capitaine.

— Et pourquoi n'as-tu pas allumé le fanal, étourdi ?

— Il a passé des gendarmes, capitaine. Fallait pas se trahir.

— Ah diable ! et de quel côté allaient-ils ?

— Du côté des Maures.

— Combien étaient-ils ?

— Cinq.

— C'est bien ; descends.

— Oui, capitaine.

Zéphyr, au lieu de faire le tour par l'intérieur des ruines, sauta du haut de la meurtrière et se trouva sur-le-champ auprès de Pierre.

— Et la voiture, dit celui-ci, où est-elle ?

— Dans le magasin à fourrages ; les chevaux sont attelés ; je vous attendais.

— Maintenant, mon gars, qu'as-tu observé dans le jour? Qu'y a-t-il dans l'air?

— Un tra la la de gendarmes, capitaine! Gendarmes à pied et à cheval. La brigade donne tout entière, faut croire! C'est pire que les sauterelles!

— Le chemin le moins garni de ces oiseaux-là, lequel est-ce, Zéphyr? Tâchons d'avoir la main heureuse!

— Celui de Pignans, capitaine : le Bas-de-Gapeau est trop mauvais. Pignans et Cuers, voilà notre affaire.

— Va pour Pignans et Cuers, mon garçon! C'est arrêté; fais sortir tes chevaux.

— Oui, capitaine, et des bêtes solides : vous allez voir comme ça détale.

Zéphyr, en disant ces mots, s'engagea au milieu des ruines, et, quelques minutes après, il reparaissait triomphant avec son équipage. Pierre prit Laure par la main et la plaça dans la voiture. Dans un coin se trouvait un paquet de hardes qu'il en tira : c'était pour Zéphyr des

habits de livrée, et pour lui le costume du capitaine Maxime, qu'il avait quitté pour se rendre au souterrain. L'un et l'autre endossèrent ces habits, et la métamorphose fut si complète, que la jeune fille se crut un moment le jouet d'une illusion. Ce ne fut qu'au son de la voix qu'elle reconnut Pierre, lorsqu'il se plaça à ses côtés. Zéphyr monta sur le siége, fouetta ses chevaux, et la voiture s'ébranla rapidement.

Laure avait eu à soutenir un tel assaut dans le cours de cette journée, elle avait essuyé des émotions si diverses, des fatigues si grandes, que le sommeil s'empara d'elle aux premiers balancements de la voiture. Les rêves les plus riants la bercèrent dans le cours de cette nuit ; elle se vit heureuse, riche, honorée, se promenant de fête en fête, étonnant tous les yeux par le luxe de ses toilettes et l'éclat de ses pierreries. Quelle est la femme qui n'a pas eu des songes pareils ? Laure en était là, au plus beau moment de son triomphe, quand un bruit de voix l'arracha à cette chimère. Il était grand jour ; la voiture se trouvait entre Pignans et Cuers, et le premier objet qui frappa la jeune fille à son réveil, fut le visage soucieux de Pierre. D'un œil inquiet, il suivait à travers les glaces la scène qui était engagée sur sa route :

— Eh ! dites donc, brigadier, s'écriait Zéphyr en jurant, c'est bête comme tout de faire arrêter des chevaux à la descente ! Ohé ! là ! là ! ohé ! ohé ! le Blanc !

Laure regarda : c'était un détachement de gendarmerie qui emmenait un homme, les mains liées derrière le dos. Zéphyr et Pierre avaient reconnu Bouton-de-Rose, qui gardait une impassibilité héroïque.

— Cocher, répondait le brigadier, tâchez de marcher droit, ou l'on vous fichera à l'amende. Pourquoi n'arrêtez-vous pas quand on vous l'ordonne ?

— De quoi ! brigadier ; vous croyez donc que c'est aisé d'arrêter des animaux pareils ? Bon pour vos biques ! Ohé ! là ! là ! ohé ! le Roux ! Tirez-vous donc de devant, brigadier !

— Quand vous aurez répondu, cocher. Vos papiers ?

— Mes papiers ? demandez au bourgeois ! Ah ! mes papiers ! Ohé ! là ! là ! ohé ! ohé ! le Blanc ! ohé ! le Roux ! ohé ! ohé ! Mes papiers, brigadier, n'est-ce pas ?

— Oui, cocher, et pas d'insolence !

— Eh bien ! suivez-moi chez leurs altesses impériales à Hyères ; on vous les montrera mes papiers ! Ohé ! là là ! Ohé ! ohé !

Ces paroles parurent faire quelque impression sur le chef du détachement. A l'instant même, il quitta la tête des chevaux qu'il avait jusque-là tenus en arrêt et, s'approchant de la glace de la portière, il chercha à jeter un coup d'œil sur les personnes qui occupaient la voiture. Loin d'éviter cette inspection, Pierre la prévint. Il abaissa la glace en affectant de montrer ses épaulettes.

— Pardon, mon officier, dit le gendarme, en accompagnant ces paroles d'un salut militaire ; mais l'ordre est donné de tout visiter aujourd'hui.

— Faites votre devoir, brigadier.

— A qui ai-je l'honneur de parler, mon officier ?

— Au capitaine Maxime Grandval et à sa sœur Laure Grandval. Nous venons de Gênes pour le service des princesses. Voici ma feuille de route.

En entendant ces mots, Laure tressaillit ; elle comprit qu'à l'instant même s'établissait entre elle et le chef des bandits une sorte de complicité. Cette perspective l'épouvanta et elle ouvrait déjà la bouche pour rompre, dès le début, ce lien affreux, quand Pierre lui prit vivement la main, et d'une voix douloureuse :

— Vous voulez donc me perdre ! dit-il.

Son regard était suppliant, son visage décomposé.

Cependant la jeune fille aurait peut-être su résister à sa compassion, vaincre les souvenirs qui pouvaient la rendre secourable à cet homme, si le brigadier de gendarmerie, après avoir jeté un coup d'œil sur les papiers que Pierre lui avait remis, ne les lui eût rendus en disant :

— Suffit, capitaine. Excusez ! En route, cocher !

— Enfin, s'écria Zéphyr ; ça n'est pas malheureux ! djia ! riou !

Et la voiture s'éloigna pendant que Pierre échangeait un signe imperceptible avec Bouton-de-Rose. Laure était

attérée, anéantie. Quand Zéphyr, quelques heures après, entra à Hyères et vint frapper aux grilles du château qu'habitaient les princesses, elle n'était pas encore revenue de sa stupeur.

XVI

LE COMMISSAIRE EXTRAORDINAIRE

Pendant l'absence de Pierre, un nouveau personnage était venu grossir la cour des princesses et la remplir de son importance. On le nommait le comte Gabriel de ..., ou plus ordinairement le comte Gabriel tout court. C'était un homme de trente ans, bien fait de sa personne, blond et langoureux, chantant la romance à ravir et se mettant au dernier goût. Pendant qu'une génération entière faisait son chemin par l'épée, il avait trouvé piquant et ingénieux de se pousser à l'aide des femmes. Les salons de la reine Hortense furent le théâtre de ses débuts; il y détailla d'une manière si accomplie, avec tant de sentiment et de roulements d'yeux, le célèbre morceau : *Partant pour la Syrie*, que sa fortune fut faite. La reine, flattée dans son amour-propre de compositeur, le déclara un homme charmant, et mesdames

Baciocchi et Borghèse l'accueillirent avec leurs plus aimables sourires. Ainsi lancé, cet homme pouvait prétendre à tout.

Napoléon aimait à voir ses sœurs pourvues et occupées. Elles avaient dans le sang un peu de cette activité inquiète qui entraînait le frère à travers les champs de bataille de l'Europe, et, quand cette activité manquait d'aliment, elles l'employaient à le tourmenter. C'étaient des commérages sans fin, des brouilles et des raccommodements, des mutineries, des révoltes, des larmes, des explications. Il fallait alors se fâcher ou s'attendrir, négocier à propos d'une question d'étiquette, subir au milieu des plus graves soucis les petites misères de famille. On devine combien ces épisodes, souvent répétées, fatiguaient l'empereur, et avec quel plaisir il voyait arriver le chapitre des diversions. De là, toute une classe de jeunes auditeurs au conseil d'état, maîtres des requêtes ou employés supérieurs d'administration, qui excellaient dans l'art de se vêtir, d'arrondir les bras comme Trénitz en dessinant un avant-deux, de grasseyer comme Garat, en filant les notes d'une barcarolle. Cette race de merveilleux, que l'empire vit éclore, occupait les loisirs d'une légion de grandes-duchesses, princesses et altesses dont on ne pouvait faire ni des colonels de cuirassiers, ni des capitaines de la jeune garde. Elle portait d'une cour à l'autre ses roulades et ses balancés,

et tranchait par le costume sur une foule d'épaulettes qui occupaient toutes les avenues. Plus ces merveilleux étaient clairsemés et rares, plus leur succès fut grand. Une seule servitude y jetait quelques ombres ; comme hommage tacite au principe militaire, il fallait porter des besicles. Les habiles allaient plus loin : ils se disaient attaqués de la poitrine.

Une autre qualité distingua cette phalange de conquérants civils. Dans son contact avec les grandeurs, elle n'oublia pas les petits calculs de l'intérêt personnel, et sut mêler la spéculation à la galanterie. C'est là dedans que se recrutaient les fournisseurs, les adjudicataires, les concessionnaires en tous genres, les fermiers des services spéciaux, enfin tous les postes d'où sortaient les fortunes soudaines et considérables, à une époque où les emprunts publics et la commandite n'étaient pas encore inventés. Les boudoirs étaient ainsi le vestibule des affaires, et entre deux intrigues on enlevait une fourniture. Que de millionnaires l'empire a ainsi créés, qui plus tard n'ont ménagé ni l'injure ni le dédain à ce régime ! Il est vrai que l'empire eut un grand tort à leurs yeux, celui de tomber : les régimes debout sont les seuls qui aient le sens commun.

Le comte Gabriel appartenait donc à la race des merveilleux de l'empire. Personne ne portait les lunettes avec plus de grâce que lui ; il était blond d'une manière

suffisante et pâle autant qu'il le fallait. Ses yeux bleus exprimaient une satisfaction de lui-même qui allait jusqu'à la fatuité, et ses lèvres fines et pincées, un génie de spéculation, qui s'était déjà signalé en diverses circonstances. Pour le moment, il n'avait qu'une exploitation de carrières et poursuivait une régie. Du reste, joli chanteur, charmant, délicieux chanteur! Elleviou l'avait formé et Martin ne dédaignait pas de faire sa partie dans les salons. Il venait de mettre en vogue la romance : *L'astre des nuits dans son paisible éclat,* et elle faisait fureur. A Paris, on se disputait le comte Gabriel; des duchesses s'étaient affichées pour lui, des marquises de l'ancien régime lui avaient prodigué des avances; on le citait comme un modèle de bon ton et d'élégance; il pouvait choisir. Le comte était un calculateur trop adroit pour s'attacher aux puissances déchues; il s'en tint à celles qui se trouvaient en exercice et visa au plus haut. Ainsi, il ne descendit pas jusqu'à la noblesse de nouvelle fabrique, et réserva ses hommages pour les diverses branches de la famille impériale. Il allait de cour en cour, de principauté en principauté, pour voir ce qui s'y trouvait de disponible en fait de cœurs et de fournitures : c'était là sa position sociale, sans compter un poste au conseil d'état et divers traitements fort réels, en retour de services imaginaires.

A l'époque où se passe cette histoire, Savary, duc de

Rovigo, venait de succéder à Fouché, duc d'Otrante, dans le ministère de la police. Savary était fort avant dans l'intimité de l'empereur, et plus d'une fois il l'avait entendu se plaindre des tracasseries domestiques dont on l'entourait. En courtisan délié, il cherchait à éloigner de lui ces petits ennuis et surveillait surtout mesdames Borghèse et Baciocchi qui, en leur qualité de femmes nerveuses et de sœurs dévouées, se permettaient souvent de lasser la patience de Napoléon. Les princesses étaient donc l'objet constant de la sollicitude du ministre, il avait auprès d'elles des hommes sûrs, qui le tenaient au courant des moindres gestes et des plus insignifiants propos. Quand il sut qu'elles s'étaient réunies à Hyères, et qu'elles y mettaient en commun leurs griefs, son inquiétude redoubla. Pauline ne se gênait nullement pour dire tout haut ce qu'elle pensait de l'impératrice; elle se raillait du mauvais goût de ses toilettes, de son accent tudesque, de ces mille ridicules, que les femmes seules peuvent apercevoir et dénoncer. Élisa, quoique plus réservée, se laissait entraîner par les sarcasmes de sa sœur, et toutes les deux bafouaient chaque jour, en petit comité, la fille des Césars, celle que l'empereur venait d'associer au trône. Ces irrévérences pouvaient devenir dangereuses; il fallait à tout prix en arrêter le cours. Si Napoléon en avait été informé, un éclat s'en serait suivi, et ces disgrâces de famille étaient toujours

d'un effet fâcheux. Savary aima mieux essayer la voie des diversions.

Le comte Gabriel se trouvait alors à Paris, à l'état de disponibilité, entre deux fournitures et deux romances. Ce fut sur lui que le ministre jeta les yeux. Homme à la mode et chanteur accompli, c'était plus qu'il n'en fallait pour jeter un élément nouveau dans la vie monotone que les princesses menaient à Hyères. Il devait arriver avec de la musique et des modes toutes fraîches, avec une provision d'anecdotes scandaleuses. Que de motifs pour occuper ces dames! Il parlerait des derniers opéras, des toilettes du grand monde; chanterait le soir, médirait le jour, se partagerait entre les deux altesses et les deux principautés, de manière à les tenir en haleine. Savary comprit qu'il n'y avait plus à chercher : l'homme était trouvé; il ne restait qu'à imaginer le prétexte. Le hasard servit encore le ministre. Précisément il venait de s'occuper des exploits de Pierre Mouton et de lire les rapports qui lui étaient parvenus à ce sujet.

— Voilà mon affaire, dit-il en se frappant le front.

Le jour même, il envoya un exprès au comte Gabriel, en le priant de passer au ministère. Notre merveilleux s'empressa de déférer à ce désir.

— Comte, lui dit le ministre en allant au-devant de lui et l'accueillant avec une politesse exquise, j'ai à causer avec vous pour des affaires de service. Veuillez vous asseoir.

— Monseigneur, dit le comte Gabriel en obéissant, Sa Majesté l'empereur et roi peut disposer de mon dévouement : je suis à ses ordres.

— Vous êtes attaché au conseil d'état ?

— Oui, excellence.

— Eh bien ! il s'agit de la sûreté publique; c'est dans le ressort du conseil : nous resterons sur votre terrain.

— Celui-là ou un autre, monseigneur, peu importe : je suis prêt.

— Voici de quoi il s'agit, monsieur le comte, ajouta Savary, en faisant passer un énorme dossier sous les yeux de son interlocuteur. Vous prendrez connaissance de cette affaire; les dépêches du préfet, du colonel de gendarmerie, du commandant de la division, tout y est.

Le comte Gabriel jeta sur cette énorme liasse de papiers un coup d'œil qui semblait demander grâce. L'idée d'affronter cette lecture semblait avoir jeté quelque froideur sur son empressement. Savary s'en aperçut et s'empressa de reprendre la parole :

— Monsieur le comte, le dossier est volumineux; mais l'affaire est des plus simples. Du reste, vous aurez tout le temps d'en étudier les détails dans le cours de votre mission, et un séjour sur les lieux vous en dira plus que toutes ces pièces. Pour l'instant, quelques mots suffiront.

Ici, le ministre raconta rapidement ce qui s'était passé,

les expéditions dirigées contre Pierre et les échecs qui les avaient suivies. A mesure que le comte Gabriel comprenait mieux ce que l'on désirait de lui, il se redressait et prenait une attitude plus majestueuse; son regard devenait sérieux, sa pose épique. Pour un fonctionnaire civil, c'était une mission presque militaire qu'on lui donnait. S'il avait eu des moustaches, il les eût redressées : il se contenta de redresser ses lunettes avec un geste qui avait quelque chose de décidé et de martial. Au moment le plus animé du récit, il ne craignit pas d'interrompre le ministre.

— Si Sa Majesté l'empereur et roi, dit-il, a compté sur moi pour débarrasser l'empire de ce drôle, c'est un honneur que j'essayerai de mériter.

— Je n'attendais pas moins de vous, monsieur le comte! Soyez certain que l'empereur sera informé de vos dispositions.

— C'est comme si nous tenions ce bandit, monseigneur; je lui couperai les deux oreilles; vous pouvez en donner l'assurance à Sa Majesté l'empereur et roi.

— Très-bien! monsieur le comte! Maintenant, permettez-moi d'insister sur une circonstance. Deux princesses du sang sont actuellement à Hyères, à quelques lieues des montagnes où se cache le chef de ces brigands. Vous comprenez, monsieur, que votre place est auprès des princesses; il importe de les rassurer, et elles se

diront, en vous voyant, que l'empereur pense à elles.

Le ministre ne pouvait rien imaginer qui allât plus directement au cœur de son envoyé; aussi le visage de celui-ci était-il rayonnant et épanoui.

— Ah! monseigneur, dit-il, c'est me combler! c'est trop d'honneur, vraiment! Je leur ferai, s'il le faut, un rempart de mon corps, reprit-il avec un accent tout à fait héroïque.

— Comte, lui répondit Savary en réprimant avec peine un sourire, vous êtes un sujet dévoué. Prenez cette pièce, ajouta-t-il en lui tendant un papier; c'est votre nomination en qualité de commissaire extraordinaire dans le département du Var.

— Commissaire extraordinaire! s'écria le chanteur de romances. Vive Sa Majesté l'empereur et roi! Je mourrai, s'il le faut, à son service.

— L'empereur n'en demande pas tant, monsieur le comte; l'essentiel est de veiller sur la sûreté des princesses. Le payeur a l'ordre de tenir à votre disposition les fonds nécessaires pour cela. Ne ménagez rien.

— Soyez tranquille, monseigneur: nous aurons un arsenal complet: pistolets, sabres, fusils. S'il faut se battre, nous nous battrons, ajouta-t-il, comme un homme que l'odeur de la poudre enivre.

Cette exaltation n'entrait pas dans les plans du ministre, et il fallait la calmer. Le comte Gabriel tour-

nait trop au foudre de guerre; il soulevait ses lunettes d'une manière héroïque, et s'agitait sur son siége comme s'il eût été sur un cheval de bataille. Muni de la pièce qui constatait sa nomination, il la brandissait en guise d'épée, et, ne pouvant maîtriser son ardeur, il prenait déjà congé du ministre, pour aller commencer sa campagne, quand celui-ci l'arrêta.

— Monsieur le comte, lui dit-il, un peu moins de fougue, s'il vous plaît, et écoutez-moi.

En même temps, il forçait son interlocuteur à reprendre le siége que celui-ci venait de quitter.

— Je vois que j'ai eu tort, ajouta-t-il, de m'adresser plutôt à votre courage qu'à votre prudence. Vous compromettriez tout.

— Comment? monseigneur!

— C'est bien simple! Vous voilà tout effaré, tout hors des gonds! Est-ce ainsi qu'il faut aborder leurs altesses impériales? Peut-être le voisinage de cette bande leur cause-t-il déjà quelques inquiétudes, et vous les accroîtriez! Vous vous dessinez comme un Galaor, comme un tranche-montagne, comme un paladin!

— Comme un vrai chevalier, monseigneur!

— Eh bien! c'est là qu'est le danger! Vous effrayeriez leurs altesses : les femmes se montent pour si peu!

— Au fait, vous pourriez bien avoir raison, monseigneur!

— Monsieur le comte, reprit le ministre avec solennité, il faut veiller sur les princesses, mais il ne faut pas qu'elles s'en doutent; il faut que la protection soit active, mais cachée; qu'elle prenne toutes les formes, mais surtout celle des fêtes et des plaisirs.

— C'est cela! Les armes sous les fleurs, s'écria le chanteur de romances. Je pataugeais.

— Des distractions, afin d'éloigner les idées que peut faire naître le voisinage des malfaiteurs, poursuivit le ministre.

— J'y suis! Concert chaque soir! Et dire que je n'ai pas compris tout de suite.

— La solitude peut faire venir des idées sombres, ajouta le ministre, engendrer quelques frayeurs involontaires.

— Le remède est simple, monseigneur. Bals, fêtes, soirées! Du bruit, de la musique, un peu d'opéra, du spectacle, si c'est possible! Que j'ai donc été long à deviner!

— Monsieur le comte, je vois à présent que vous comprenez votre mission.

— Si je la comprends, monseigneur! Je veux que les princesses n'aient pas un moment à elles! Je les promènerai d'éblouissement en éblouissement, de surprise en surprise! Allez, je m'y connais.

— C'est bien, monsieur le comte, voilà que nous nous comprenons.

— Des illuminations, s'il le faut! des feux d'artifice!

— Je vous ai dit que le payeur serait à votre disposition : ne le ménagez pas.

En prononçant ces mots, le ministre se leva pour indiquer que l'audience était finie. Le comte Gabriel prit congé, en s'engageant à partir pour le département du Var le plus promptement possible; il ne se réserva que le temps nécessaire pour faire des préparatifs de voyage, qui fussent à la hauteur de sa mission. Des cartons de chapeaux, des caisses remplies d'objets de mode, des écrins, de la musique, des fleurs artificielles lui arrivaient de tous côtés; il fallut en charger un fourgon qui devait le suivre en poste. Le ministre calculait que l'ennui engendre la méchanceté, et le désœuvrement la mauvaise humeur. Pour tenir en bride la langue des princesses, il suffisait de leur prodiguer les distractions. La dépense était forte, mais il s'agissait de sauver la majesté du trône, et la caisse de la police ne pouvait mieux employer ses fonds. Seulement, en passant par le cabinet du ministre, les articles changeaient de nature. De même que le chanteur de romances était officiellement un commissaire extraordinaire, les chapeaux, les écrins, les dentelles, les fleurs, la musique, se groupaient dans un chapitre intitulé : *Missions secrètes,* et y formaient un chiffre aussi respectable que mystérieux.

— Ces commères-là laisseront peut-être l'impératrice

tranquille, se disait le duc de Rovigo, en présidant lui-même à toutes ces dispositions. Froisser la fille au moment où nous avons besoin du père pour l'expédition de Russie! Ces langues de femmes n'en font pas d'autres, depuis le commencement du monde. Si l'empereur le savait, Dieu! le beau tapage!

Ces réflexions poussaient toujours le ministre vers une dépense nouvelle : tantôt un bronze de prix; tantôt un cachemire des Indes. Le comte Gabriel devait offrir ces objets, soit au nom de l'empereur, soit au nom de Marie-Louise, et il était impossible que pendant trois mois au moins, la reconnaissance n'enchaînât pas les caquets. Or, trois mois suffisaient pour terminer les négociations qui se poursuivaient avec la cour d'Autriche, au sujet du corps auxiliaire destiné à entrer en campagne. Trois mois, c'était beaucoup, et à lui seul, le comte Gabriel pouvait tenir ces dames en haleine pendant ce temps. Il marchait à la tête de six romances parfaitement inédites, et sur lesquelles Elleviou avait jeté quelques intentions expressives.

Ce fut au milieu de ces circonstances, que le commissaire extraordinaire commença sa campagne contre Pierre Mouton.

XVII

LE CONCERT DU COMMISSAIRE

Au moment où la voiture, qui amenait Pierre et Laure, se présenta devant les grilles du château qu'habitaient les princesses, un embarras d'équipages obstruait la cour intérieure et empêchait d'y pénétrer. Sur le perron se tenaient, en grand costume, les officiers au service de ces dames, la livrée et tous les gens de sa maison, sans en excepter le commissaire extraordinaire, revêtu de son uniforme d'auditeur au conseil d'état. Il y avait, ce soir là, dîner, réception et concert : le préfet maritime venait d'arriver, accompagné de son état-major ; les autorités administratives, civiles et militaires s'étaient empressées d'accourir de Toulon, pour s'asseoir à la table de leurs altesses impériales, et assister au concert, dont le comte Gabriel avait dressé le programme. La maison respirait un luxe et un faste inusités ; les valets de pied circulaient de toutes parts ; la musique des régiments remplissait le jardin de ses symphonies, et la population, attirée par ce spectacle et par ce bruit,

inondait les places et les rues environnantes. Au milieu de l'embarras et du tumulte causés par cette affluence, c'est à peine si l'entrée de la calèche de voyage fut remarquée. Les gens étaient tous occupés ailleurs : personne ne songeait au modeste et poudreux équipage. Zéphyr ne s'en émut pas et mit la main à la besogne, pendant que Pierre conduisait Laure vers l'appartement de la princesse. Tout cela se fit dans le plus profond silence ; on semblait des deux côtés éviter les explications.

Quand Laure arriva devant la grande-duchesse, elle était encore sous le poids des émotions que tant d'aventures avaient fait naître. Si Élisa eût remarqué ce trouble et en eût demandé la cause, la jeune fille aurait tout confessé ; elle se serait jetée aux genoux de la princesse, en implorant la grâce de Pierre. C'était son dessein, et elle comptait sortir ainsi de l'horrible situation où elle avait été peu à peu conduite. L'aveu était sur ses lèvres ; il allait s'en échapper, quand la grande-duchesse accourut vers elle :

— Ah ! vous voilà, petite ! lui dit-elle du ton le plus affable. Que vous arrivez donc à propos ! Vous me sauvez la vie.

— Altesse ! répliqua Laure émue.

— Figurez-vous, ma chère, que nous sommes là depuis deux heures à délibérer si je me coifferai avec

mes diamants ou avec mes perles. Vrai, vous nous tirez d'embarras. Personne ici n'a votre goût. Vous allez décider.

— Vraiment, altesse, je ne sais...

— Vite ! vite ! mon enfant ! Il n'y a pas un instant à perdre, c'est l'heure du couvert. Toulon nous inonde déjà ; le jardin est rempli d'épaulettes. Mettez-vous là et dépêchons-nous. Je crois que, pour un dîner, les perles sont de meilleur goût. Pauline se coiffe avec ses coraux : réminiscence créole. Nous mettrons des perles : ce sera oriental. Qu'en pensez-vous, ma petite ?

Tout cela fut dit avec une volubilité qui ne laissait pas à la jeune fille le temps de placer une parole. La princesse s'était de nouveau assise devant sa table de toilette et donnait des ordres à ses femmes. Elle avait demandé un conseil et venait de se décider sans même attendre la réponse. Laure comprit que ce n'était ni le lieu ni l'heure d'une confidence. Suivant son habitude, la princesse était en retard pour ses apprêts, et son impatience éclatait sous toutes les formes. Laure reprit sur-le-champ son service, et, grâce à elle, la toilette marcha avec plus de rapidité. Ainsi, les exigences de l'étiquette enlevèrent à la jeune fille les bénéfices d'un premier mouvement, et le hasard se prononça contre elle.

Quant à Pierre, il avait repris possession de son pa-

villon, comme un homme qui rentre chez lui. Il était trop tard pour qu'il pût songer à paraître au repas; seulement, il se promit de présenter ses devoirs aux princesses dans le cours de la soirée. Il avait ainsi quelque temps devant lui pour convertir son négligé de voyage en une tenue plus convenable, quoique toujours militaire. Il venait de commencer ce travail de métamorphose, et tenait son rasoir à la main, quand Zéphyr ouvrit la porte du pavillon.

— Voilà qui est fait, dit-il en entrant; les bucéphales sont au râtelier, et le cocher va devenir valet de chambre. A votre service, capitaine. Voulez-vous que je vous exécute le poil et le contre-poil? Le blaireau, ça me connaît! ne vous gênez pas! J'y ai la main.

— Merci, mon garçon!

— Faut bien entrer dans son rôle! Sac à papier, la bonne maison! autant servir ici qu'à bord de la flotte! il y a gras, au moins. Vous n'êtes pas du dîner, capitaine?

— Non, Zéphyr.

— Ah ben! vous perdez; ah oui! vous perdez, je m'en flatte! Il y a une odeur dans l'air qui prouve que l'on fricote ici dans le soigné! Voilà une maison au moins! Des tourtes, des crèmes, des pâtisseries, des gigots à l'ail, du nougat, des croquantes, des perdrix, des lièvres, tout le tra la la! Quand on voit ces biens de la nature, y compris les brochettes d'ortolans, on devine

pourquoi la mâchoire a été donnée à l'homme. Autrement, ce phénomène resterait sans explication.

— Il y a donc bien des préparatifs, mon garçon?

— Toutes voiles dehors, capitaine; voilà comme on marche dans cette auberge. Je vas m'en administrer une de bosse. Le chef de la bouche m'a dit en passant: — Camarade, c'est pour huit heures, soyez exact. Digne homme! Un peu que je le serai exact. Cuisinier plein d'attention, oui, j'y ferai honneur à ta cuisine. Je te le revaudrai, ton bon procédé, fricoteur! Tu verras si je t'apprécie. Nom d'un petit bonhomme, l'odeur me poursuit jusqu'ici. Dites donc, capitaine?

— Quoi donc, Zéphyr?

— Je crois que c'est décidément mieux qu'au souterrain, et cependant au souterrain c'est moi qui la faisais la ratatouille. Mais que voulez-vous? chacun son petit talent! J'ai le mien, le chef de la bouche a le sien. Je l'enfoncerais sur le poivre, c'est possible; mais sur les autres ingrédients, c'est lui qui m'en remontrerait. Il manie cela au superlatif. Dame! il a vieilli là dedans, le gâte-sauce! Il connaît toutes les épices de la création, et puis, quand il veut n'importe quelle noix muscade, elle lui tombe devant. Il peut tout se permettre, cet homme; il a de quoi! Voilà son avantage.

Zéphyr aurait poussé plus loin ses dissertations culinaires, si Pierre ne l'eût interrompu pour lui donner

quelques ordres. La soirée s'avançait; on allait bientôt sortir de table. D'après le programme du comte Gabriel, le concert devait commencer à neuf heures et finir à minuit. C'était déjà renvoyer assez tard une compagnie, qui avait quatre lieues à faire pour regagner son gîte.

Une fois habillé, Pierre descendit dans le jardin et attendit le moment où il pourrait se présenter devant les princesses. Le hasard le conduisit devant le rez-de-chaussée qu'occupait la grande-duchesse de Toscane; l'une des pièces était éclairée, et, à travers les vitres, on pouvait voir l'intérieur de l'appartement. Une femme seule s'y trouvait en grande toilette; les coudes appuyés sur une table et cachant sa figure dans ses mains; elle paraissait absorbée dans une méditation profonde. C'était Laure; Pierre la reconnut; cette chambre était la sienne; elle touchait à celle de la princesse.

Pierre s'attacha à étudier la disposition des lieux, examina les contrevents, les espagnolettes, les saillies du mur, enfin les moindres détails et les plus petites circonstances. Malgré le soin qu'il prenait à ne pas se trahir, un léger bruit parvint à l'oreille de la jeune fille. Elle se releva vivement, courut vers la fenêtre et l'ouvrit avec une sorte d'impétuosité. Tout était muet au dehors; elle n'aperçut rien. Pierre avait eu le temps de se cacher derrière un rideau de cyprès. Une demi-heure

après, il faisait son entrée dans la salle du concert et allait saluer les princesses, qui lui firent le plus aimable accueil. Élisa se montra charmante; elle accabla le voyageur de questions, voulut savoir les détails de son itinéraire. Laure, assise aux côtés de la princesse, était au martyre; son visage passait d'une pâleur mate au plus vif incarnat; elle crut qu'elle allait mourir. Pierre garda mieux son sang-froid; il répondit avec une aisance, une grâce parfaites, fit preuve d'esprit et de manières, sut flatter sans affectation et se retirer à propos, enfin se conduire en homme du monde.

Quelque affectée que fût Laure, il lui était impossible de ne pas remarquer ce changement dans les formes de ce chef de bandits. Au milieu de cette élite de cavaliers, aucun n'avait plus de distinction, plus de tenue, plus d'usage. La métamorphose était complète. La physionomie même avait changé de caractère. Ce n'était plus cette beauté âpre et rude, que lui donnait l'habitude du commandement; la sérénité et la dignité y régnaient seules, et, si le front ne se fût de temps en temps assombri, on eût pu y surprendre une expression de bonté et de douceur.

Laure n'était pas la seule que l'entrée de Pierre eût préoccupée. Deux autres personnes avaient suivi avec attention les mouvements du jeune homme. L'une était la comtesse de Stolberg, dont l'œil noir avait pris, à son

aspect, quelque chose de dur et d'impérieux; l'autre, était le commandant de l'arsenal, l'un des invités des princesses, qui demeura de nouveau frappé de cette apparition et parut interroger ses souvenirs. Pierre évita la rencontre de ces deux surveillants et prit place derrière les princesses. Laure était à deux pas de lui, sous son regard, dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté. La toilette faisait ressortir chez elle des perfections si grandes, qu'il était impossible de n'en pas être émerveillé. Sa physionomie exprimait un sentiment chaste et fier, qui semblait le reflet de son âme. Parmi ces femmes, que l'âge ou le poids du plaisir avait déjà touchées, ses formes avaient quelque chose de virginal et de pur, que l'art et les soins jamais ne suppléent. Elle régnait par l'âge, par la fraîcheur, par cette première fleur de beauté qui s'évanouit si vite. Son succès fut grand, et insensiblement elle y chercha une diversion à ses inquiétudes.

Le concert venait de commencer, et le comte Gabriel en surveillait l'exécution avec une sollicitude alarmante. Comme tous les amateurs que la musique passionne, il se révoltait au moindre bruit, fronçait le sourcil pour une chaise dérangée, pour une quinte de toux, pour quelques mots échangés à voix basse. La France a subi, dans le cours des siècles, une foule de despotismes; mais aucun de ceux que l'histoire a flétris ne s'est

signalé par des formes plus acerbes que celui des musiciens et des amateurs de musique, lorsqu'ils se livrent à leurs goûts familiers. Si on les laisse faire, bientôt ils demanderont la tête des interrupteurs. Le comte Gabriel était un de ces farouches partisans de la clé de sol et des sœurs que le solfége lui a données. Cet homme, tolérant sur tout le reste, et qui avait cherché dans les besicles un abri contre la conscription, cet auditeur au conseil d'état, institution éminemment pacifique, aurait scalpé un interrupteur et bu dans son crâne si la loi n'eût contenu ses rancunes musicales. Quand on arrêtait au vol une de ses notes par une porte ouverte ou fermée mal à propos, il agitait ses lunettes comme un Jupiter olympien, et remplissait l'assemblée entière des éclairs de ses regards. Un éternuement le jetait dans des crispations epouvantables, le bruit d'un mouchoir le révoltait; cet homme ne faisait aucune concession aux faiblesses de la nature humaine.

Le programme du concert lui donnait six morceaux à chanter : un nocturne de Blangini, qui était alors le compositeur à la mode; deux romances de Rigel, l'auteur de *Petits oiseaux, le printemps vient de naître;* enfin trois morceaux d'opéras récemment joués, entre autres un duo de *Fernand Cortez*. La première partie marcha sans encombre : le chanteur avait une voix fraîche, une bonne méthode, toutes les qualités à la mode. En mu-

sique, cela varie : un jour on demande la voix de tête; un autre jour, la voix de poitrine. Les ventriloques ont la voix du ventre; prochainement on se plaira à entendre la voix du nez. Le comte Gabriel avait la voix du moment, et c'était un inappréciable avantage. Il savait prendre un peu de ce grasseyement que Garat avait mis en vogue, montrait le blanc de ses yeux comme s'il allait se pâmer, usait avec art d'un râtelier agréable, et connaissait toutes les ressources de la bouche en cœur. En somme, c'était un charmant, un délicieux talent de société. Il ne faut pas être injuste envers l'empire.

Malheureusement le comte Gabriel s'était prodigué : deux morceaux, c'était bien; trois, quatre même eussent passé. Six morceaux, voilà où commençait l'abus. Les chanteurs n'en font jamais d'autres; ils s'écouteraient gazouiller une journée entière, et supposent, dans le public, le même goût pour cet exercice vocal. Ils ne se contentent pas de plaire une fois, deux fois, ils veulent plaire toujours, exclusivement, sans relâche. Notre époque, saturée de musique, doit comprendre par quel motif les princesses s'étaient peu à peu lassées des roulements d'yeux, du grasseyement, des roucoulements du comte Gabriel. Au quatrième morceau, l'auditeur au conseil d'état commençait à perdre du terrain dans l'assemblée; au cinquième des chuchotements se firent entendre; il lutta et foudroya de l'œil les interrupteurs.

Cependant les princesses s'en mêlèrent, et il était difficile de conserver à leur égard les allures d'un Jupiter tonnant. Enfin, le malencontreux morceau s'acheva. Tout autre qu'un musicien eût terminé là l'expérience, et remis la suite à des temps plus prospères; mais on ne sait pas ce qu'est un musicien et ce qu'est un programme. Un musicien tombe, mais ne se rend pas; un programme fatigue, assomme, endort, mais s'exécute. Plus le comte Gabriel rencontrait d'obstacles, plus sa passion musicale s'exaltait. Des bâillements contagieux circulaient dans l'assemblée; il les brava, prit par la main la comtesse Stolberg, la conduisit au piano, et lui présenta galamment sa partie.

C'était un duo de *Fernand Cortez*, celui entre Cortez et Amazili, chef-d'œuvre de Spontini, dans lequel l'amour prend un accent si vrai et si déchirant. De la part du comte Gabriel, c'était une prétention incroyable que d'affronter cette grande musique. Sa petite voix flûtée, bonne pour la romance, n'avait aucune des qualités d'expression nécessaires pour rendre ces accents de la passion. Il n'en montra pas moins d'assurance, releva quatre ou cinq fois ses lunettes avec le geste d'un homme qui se raffermit sur ses étriers, s'essuya le front, ramena dans sa bouche la salive, cette âme du chant, posa son buste de manière à faciliter l'émission de la voix, lança un dernier et majestueux coup d'œil sur l'auditoire, et partit.

Hélas! dès le troisième trait, il fallut en rabattre; la note n'avait plus cette ductilité, cette fluidité qui caractérisent la romance plaintive; elle ne procédait pas par gammes suivies et complaisantes, elle ne se mesurait pas à l'échelle des petits artistes. C'était un chant large, quelquefois brusque et rocailleux, toujours animé, plein de fougue et de mouvement.

La comtesse Stolberg semblait s'y jouer et s'y plaire; elle était là comme dans son élément. Des sons pleins et brillants s'échappaient de sa poitrine et remplissaient le salon : l'assemblée était émue, subjuguée. Malheureusement le comte Gabriel avait perdu les arçons : cette voix qui dominait la sienne, cette musique qui allait d'un bout à l'autre du clavier, tout cela le troublait, l'écrasait. Malgré sa hardiesse, il fut obligé de s'arrêter et de demander grâce.

— C'est le vent du nord, dit-il en cherchant une excuse; il m'a saisi à la gorge. Brum! Brum! Brum!

— Reposez-vous, monsieur le comte, lui répondit avec un gracieux sourire la princesse Pauline; vous avez soutenu à vous seul le poids de la soirée.

— Si ce n'était le changement de climat qui m'enlève une partie de mes moyens, répliqua le fat, nous aurions exécuté toute la partition. Diable de vent du nord! Brum! Brum! Brum!

Les choses en étaient là et la comtesse Stolberg allait

quitter le piano, quand Pierre se fraya un passage vers l'orchestre, prit des mains du comte le cahier qu'il n'avait pas abandonné, fit un signe presque imperceptible à la chanteuse, et dit un mot à l'oreille de l'accompagnateur. Celui-ci recommença la ritournelle, et un profond silence régna dans l'assemblée.

L'auditeur au conseil d'état ne savait plus que penser de tant de hardiesse. Un artiste obscur affronter une tâche devant laquelle il venait de reculer; quelle témérité! quelle imprudence! Il ne connaissait pas cet homme et déjà il le détestait. Pierre commença, et dès les premiers sons il fut facile de voir que sa voix était celle d'un maître. Elle avait une plénitude, une sonorité, un charme que donnent seules de longues études. La comtesse de Stolberg semblait y être faite et la suivre avec une sûreté, une méthode pareille. Le duo fut chanté d'une manière admirable, et quand ils en furent à ce passage si expressif :

Je n'ai plus qu'un désir, c'est celui de te plaire;
Je n'ai plus qu'un bonheur, c'est celui de t'aimer;

les deux artistes y mirent une telle expression, que l'auditoire en fut électrisé. La voix de la comtesse avait pris, au contact de celle de Pierre, quelque chose de fiévreux et de passionné; ses yeux semblaient noyés dans une

ivresse involontaire, son sein s'agitait avec violence. On eût dit deux comédiens en scène et pénétrés de leur rôle au point de s'identifier complétement avec lui.

Le succès fut immense, général. Les princesses applaudirent à diverses reprises et avec chaleur. Laure était plongée dans une stupeur profonde. La voix de Pierre la pénétrait tout entière, et elle ne savait comment se dérober au sentiment qui la dominait. Quant au comte Gabriel, une haine ardente venait de s'allumer en lui. Ce que c'est que l'instinct! En sa qualité de commissaire extraordinaire, l'auditeur au conseil d'état devait avoir Pierre Mouton pour ennemi, et voilà qu'une rivalité de chanteur venait de servir de prélude à cette guerre.

Un seul homme dans l'auditoire était insensible à l'enthousiasme qu'avait excité la voix de Pierre : c'était le commandant de l'arsenal.

— Décidément, se dit-il en se retirant, il faut que je tire cela au clair. Cet homme ressemble trop à l'un de mes anciens pensionnaires.

XVIII

A DEUX DE JEU

Le lendemain, dans le cours de la matinée, Pierre ne quitta pas le pavillon qu'il occupait. Il lui était facile d'y demeurer seul et à l'abri de l'espionnage. A la suite d'arrangements qu'il avait pris, Zéphyr devait pourvoir à tout son service, et déjà ce fidèle compagnon s'était mis à la besogne, brossant les habits, nettoyant les chaussures, introduisant, dans cette partie assez négligée de la maison, un peu d'ordre et de propreté. On ne s'attendait à aucune visite, et Pierre, étendu sur un sopha, réfléchissait à sa situation nouvelle quand on frappa à sa porte. Il s'empressa d'aller ouvrir.

C'était le commissaire extraordinaire, non tel qu'on a pu le voir la veille, dans un costume sévère et administratif, mais dans un habit de cheval, comme en portaient les merveilleux de l'époque : bottes à la Souwaroff, culotte de daim à grandes rosettes, veste de chasse à boutons d'argent, cravate blanche dont les pointes menaçaient le ciel, col empesé qui semblait servir de support aux

deux oreilles, cheveux à la Caracalla, bagues à tous les doigts, cravache, éperons et autres accessoires. Cette toilette était rehaussée par un jabot qu'éclairait de ses feux un magnifique solitaire. En somme, c'était un éblouissant cavalier, rasé de frais et couvert du plus beau linge. Ce négligé avait dû coûter deux heures de travail.

Il entra dans le pavillon avec la majesté d'un homme pénétré de ses avantages et habitué à produire un certain effet. Pierre ne lui donna pas cette satisfaction, et l'accueillit avec une politesse froide. Zéphyr, au contraire, fut fasciné : cette épingle en brillants, plantée en pleine poitrine, semblait lui causer une émotion extraordinaire.

— C'est bien à M. le capitaine Maxime Grandval que j'ai l'honneur de parler, dit en entrant le commissaire extraordinaire.

— A lui-même, monsieur. Que peut-il pour votre service ?

Ici, entre ces deux hommes, se passa un mouvement de pantomime qui se prolongea pendant quelques secondes. Par un geste, Pierre invitait le comte Gabriel à s'asseoir, tandis que celui-ci cherchait à faire comprendre à Pierre que la présence d'un tiers était de trop dans cette entrevue. Le prétendu capitaine Maxime comprit le premier ce jeu muet.

— Ne faites point attention, monsieur, dit-il au comte,

ce garçon est tout à son affaire; il m'est d'ailleurs très-dévoué. Vous pouvez parler librement.

Zéphyr remercia son capitaine par un regard et profita de l'occasion pour admirer encore l'étincelante épingle; puis il se remit au travail comme un homme indifférent à ce qui se passe autour de lui.

— Je vous l'ai dit, monsieur, ajouta Pierre, c'est un garçon sans conséquence; expliquez-vous, je vous écoute.

Le comte Gabriel parut contrarié de cette circonstance et ne s'assit qu'avec une mauvaise humeur évidente. Cependant, après avoir raffermi ses lunettes, il prit la parole :

— Puisqu'il en est ainsi, capitaine, j'entrerai en matière. Je ne sais si l'on vous a appris quelles fonctions je suis venu remplir auprès de leurs altesses impériales?

— Mais, monsieur, il me semble qu'elles sautent aux oreilles vos fonctions; vous y mettez assez de zèle!

Le souvenir que venait de rappeler Pierre n'était pas de ceux qui pouvaient flatter l'amour-propre du visiteur. Aussi un peu de dépit se laissa-t-il voir sur sa physionomie. L'état de l'âme se trahit même par l'agitation des lunettes; mais le comte Gabriel maîtrisa ce mouvement :

— Capitaine, dit-il avec gravité, vous êtes un homme d'épée; c'est au militaire que je viens parler au nom de

Sa Majesté l'empereur et roi. Hier, nous étions à nos plaisirs, aujourd'hui nous sommes à nos devoirs.

Ces paroles contrastaient avec le costume du matin du visiteur, et Pierre le lui fit sentir en l'examinant de la tête aux pieds. De son côté, Zéphyr, tout en continuant à frotter les meubles, à épousseter, à ranger çà et là les objets épars, ne pouvait se défendre de reporter les yeux vers la poitrine du comte, et se livrait involontairement à un monologue opiniâtre.

— Diable d'escarboucle! se disait-il; pas moyen de l'éviter! ça vous crève les yeux.

Cependant Pierre avait trop d'intérêt à ce que le comte s'expliquât, pour pousser les choses au delà d'une juste mesure. Il répondit presque sur-le-champ :

— Puisqu'il s'agit d'affaires de service, monsieur, je suis à vos ordres, et je tâcherai d'y apporter tout le zèle qu'elles méritent.

— Eh bien! capitaine, vous saurez donc, poursuivit le comte, que je suis ici en mission extraordinaire. C'est le ministre de la police qui m'envoie.

— Le ministre de la police, répondit Pierre devenu plus attentif.

— Lui-même! Il veut purger le pays d'un chenapan qui fait des siennes, d'un drôle qui infeste les grands chemins, d'un nommé Pierre Mouton...

— Ah! Pierre Mouton, dit le faux capitaine Maxime.

En même temps il échangea un signe rapide avec Zéphyr, qui venait de heurter brusquement un guéridon.

— Vous le connaissez donc? lui demanda le comte Gabriel.

— Pierre Mouton! répliqua-t-il. Qui ne connaît pas Pierre Mouton dans le département du Var?

— Un fieffé coquin, n'est-ce pas? Une barbe noire, des yeux de travers! grêlé! affreux! comme tous les scélérats.

— Mais non! mais non!

— C'est égal, il ne me fait pas peur. J'ai promis au ministre de lui couper les oreilles. J'en ferai hommage à Sa Majesté l'empereur et roi.

— C'est toujours par là que vous prenez les gens, répliqua Pierre, qui ne put retenir une mauvaise plaisanterie.

Heureusement, le comte Gabriel était monté; l'idée de sa mission avait pris le dessus. Il frappait violemment ses bottes à la Souwaroff du pommeau de sa cravache, et semblait appeler la bataille.

— Je tiens mon drôle, s'écria-t-il avec exaltation, je le tiens. Et dire que les autorités du département n'en ont pas purgé l'empire. Si ce n'est pas pitié! Il n'y a pas trois jours que je suis ici, et je l'ai déjà dans ma main.

— Bah! répondit Pierre, qui craignait un piége, pendant que Zéphyr frottait plus doucement le meuble, afin

de ne rien perdre de l'entretien. Vous le tenez dans la main, et comment?

— Oui, capitaine, dans la main, et c'est pour cela que je viens vous trouver. Il est là, à ma disposition. Ah! chenapan! je te ferai voir ce que c'est qu'un commissaire extraordinaire.

La situation commençait à devenir singulière. Du rôle de mystificateur, Pierre semblait peu à peu passer au rôle de mystifié. Vainement cherchait-il à deviner quelle embûche se cachait là-dessous; le comte Gabriel, retranché derrière ses lunettes, avait une physionomie impénétrable. Zéphyr, de son côté, oubliait son service pour suivre les incidents de cette scène; ce qui ne l'empêchait pas de murmurer à part lui :

— C'est égal! je ne m'en dédis pas! L'escarboucle doit coûter gros.

Cette scène se prolongea pendant quelques minutes. Pierre semblait résolu à attendre l'explication, et, de son côté, le comte Gabriel paraissait hésiter à dire son dernier mot. Des deux parts se manifestaient une préoccupation égale et un désir mutuel de garder la défensive. Le commissaire extraordinaire examinait le capitaine par-dessus ses lunettes; ce qui était chez lui la plus haute expression de la défiance. Le capitaine tenait le commissaire en arrêt par la vigueur et la résolution qui éclataient dans son regard.

— Eh bien! dit enfin le comte.

— Eh bien! répliqua Pierre.

— Qu'en pensez-vous?

— Et vous-même?

— Moi?

— Oui, vous!

— Vous ne comprenez donc pas?

— Mais non!

— Oh! diable!

Ces mots, rapidement échangés, laissaient les choses dans le même état, et n'avaient rien éclairci.

Le commissaire extraordinaire reprit sa pantomime, et fit de nouveau résonner sous sa cravache ses bottes à la Souwaroff. Il devait se meurtrir les chairs; mais il n'en persistait pas moins dans cette diversion machinale.

Enfin, il releva la tête comme un homme décidé à franchir un pas périlleux, fixa ses lunettes qui avaient un peu dévié et reprit la parole :

— Capitaine, dit-il.

— Monsieur, répondit Pierre.

— Êtes-vous dévoué à Sa Majesté l'empereur et roi?

— Pourquoi cette question, monsieur?

— Pourquoi? capitaine, répliqua le commissaire extraordinaire, en appuyant sur chaque mot avec une espèce de solennité; c'est qu'alors je vous mettrais à la tête de

l'expédition qui va nous rendre maîtres du bandit. Vous m'avez l'air d'un homme de cœur.

Le comte Gabriel venait de se livrer, et Pierre comprit qu'il s'était trop inquiété d'une fausse alerte. Au fond, il ne s'agissait que d'une chose. Le commissaire extraordinaire voulait bien se réserver les honneurs de la capture; mais il se souciait peu d'en courir les dangers. On lui avait dépeint Pierre Mouton comme un homme intrépide qui ne désarmerait pas sans combat, et il aimait mieux lui couper les oreilles par procuration que de se charger personnellement de l'entreprise. A la rigueur il aurait pu s'en remettre à la gendarmerie du soin d'en finir avec le chef des bandits, mais alors que signifiait sa mission et comment justifiait-il son titre de commissaire extraordinaire? D'ailleurs la gendarmerie y allait mollement; elle ne répondait pas à son ardeur : il fallait la pousser, la réchauffer. Le capitaine Maxime était un homme précieux pour cela, et en le mettant aux prises avec Mouton, le comte Gabriel courait une double chance, ou de s'emparer du bandit ou de se délivrer d'un homme qui déchiffrait le Spontini à livre ouvert.

Voilà tout le calcul du comte, et le motif de ses hésitations. Il avait peur que Pierre ne le pénétrât et que, sous l'enveloppe du commissaire, il ne devinât le chanteur battu en pleine cour. Aussi quelle fut sa joie, quand Piere répondit le plus naturellement du monde :

— N'est-ce que cela, monsieur? Je suis prêt : vous pouvez disposer de mes services. Mais, à quoi bon? Vous dites que vous avez votre ennemi sous la main.

— Oui, capitaine, nous le tenons : il est à nous.

— Alors, je n'ai rien à faire.

— Si fait! si fait! Écoutez-moi, ajouta le comte Gabriel en se rapprochant de son interlocuteur. Maintenant que vous êtes de l'expédition, on peut tout vous dire : le malfaiteur va nous être livré; il ne s'agira que d'un dernier coup de collier.

— Ah!

— Voici l'affaire. Il y a dans les prisons de Toulon, un homme de la bande que l'on nomme Point... Point... Ah! j'y suis... Point-du-Jour... J'aurais dû m'en souvenir plus facilement; il y a une romance sur ce nom-là : *Le point du jour à nos bosquets*... Charmant morceau!

— Oui, dit Pierre devenu plus attentif.

— Eh bien! cet homme connaît tous les repaires qu'habite son chef, et il vous guidera partout, jusqu'à ce que vous l'ayez en votre pouvoir. Il faut mener cette campagne rondement, capitaine; elle nous fera honneur! J'en ferai mon rapport à Sa Majesté l'empereur et roi! C'est pour vous une question d'avancement; songez-y.

— Et cet homme de la bande, dit Pierre, ce... comment le nommez-vous?

— Ce Point-du-Jour! *Le point du jour à nos bosquets!* Souvenez-vous de la romance.

— Point-du-Jour, soit! Où le rencontrerons-nous?

— On me l'amène ici demain, capitaine; j'ai voulu l'interroger en personne. La brigade a des ordres. Quand il arrivera je vous ferai prévenir. Ces figures de bandits, ça a toujours quelque chose qui révolte; peut-être me contiendrais-je mal. Nous l'interrogerons ensemble.

Pierre comprit qu'il y avait là un nouveau danger. Si Point-du-Jour paraissait à Hyères et l'apercevait, c'en était fait de lui. D'un autre côté, il venait d'accepter de la part du comte Gabriel une mission à laquelle il ne pouvait plus se soustraire sans éveiller quelque soupçon. Il lui importait, d'ailleurs, beaucoup de se maintenir dans ce rôle de confident, qui le mettait au fait de toutes les tentatives que l'on faisait pour s'assurer de sa personne. Par une inspiration singulière, le comte Gabriel était venu s'ouvrir de ses projets précisément à l'homme qui avait à s'en défendre. C'était une situation qu'il fallait éviter de rompre. Restait seulement l'embarras de l'interrogatoire qui devait avoir lieu le lendemain. Le comte Gabriel semblait tenir beaucoup à ne pas paraître seul devant le bandit. Comment arranger la chose? Pierre se prit à réfléchir pendant que Zéphyr continuait à se livrer, à la dérobée, à la contemplation du joyau qui brillait sur la poitrine du comte.

— Décidément, voilà une escarboucle qui me portera malheur, se disait-il. Ça vous tape dans le quinquet d'une manière abominable. On devrait prohiber ces cailloux-là. Ça gêne le passant. J'ai connu des émeraudes, des topazes, des perles, mais rien qui donnât dans l'œil comme cet objet. Cet homme a dû voler quelqu'un.

Pierre semblait toujours absorbé dans ses réflexions, et le comte Gabriel, qui le croyait occupé de son entreprise, s'approcha de la croisée qui donnait sur la campagne et d'où l'on découvrait une vue magnifique. En faisant ce mouvement, il se rapprocha de Zéphyr, qui achevait d'épousseter la bibliothèque et de mettre les livres en ordre. Le sous-lieutenant de Pierre cherchait alors à atteindre un plâtre qui se trouvait en haut de la corniche, lorsque, l'équilibre lui manquant, il tomba sur le commissaire extraordinaire, et n'évita une chute qu'en se cramponnant fortement à lui.

— Pardon, excuse, monsieur le comte! dit-il en se retirant confus.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami, il n'y a pas de quoi, répondit celui-ci avec un geste majestueux.

Cependant le pied de Zéphyr avait porté en plein sur ses bottes à la Souwaroff et altéré le brillant de sa chaussure. Ce motif le décida à la retraite, et il salua Pierre, qui lui rendit sa politesse avec une préoccupation visible.

— A demain, capitaine, lui dit le comte.

— A demain, monsieur, répliqua Pierre, en le reconduisant jusqu'à la porte.

Après quoi, il revint lentement vers le canapé, en songeant aux moyens de faire tourner à son profit cet incident. Pendant ce temps, il ne prenait pas garde à Zéphyr, qui frottait un objet sur le drap de son habit, le soumettait à l'impression de son haleine et l'examinait ensuite avec attention. Il fallut que cette pantomime devînt encore plus expressive pour que Pierre la remarquât.

— Qu'as-tu donc là ? demanda-t-il.

— Une misère ! un caillou ! répliqua Zéphyr en agitant sa capture. Ça lui apprendra à agacer les gens avec ses trésors du Nouveau-Monde ! Ah ben ! c'est fait !

Pierre s'aperçut alors que Zéphyr avait volé le comte Gabriel, et l'avait dépouillé de son épingle, il s'élança vers lui, lui administra un si rude coup de poing, que le malheureux alla mesurer le sol, et il lui arracha le joyau des mains.

— Malheureux, tu veux donc nous perdre ! lui dit-il.

— Capitaine, ça été plus fort que moi ! Il y avait une heure que les doigts m'en démangeaient. Aussi une escarboucle comme celle-là ! Si l'on peut se mettre ça sur le buste !

Pierre, pendant ce temps là, examinait le joyau avec

un regard de convoitise; puis, tout à coup, un sourire de dédain parut sur ses lèvres.

— Imbécile, dit-il, c'est du faux!

— Du faux! du faux!!! le gueusard! Il m'a refait, s'écria Zéphyr. Eh bien! je m'étais d'abord défié de cet homme. J'aurais dû suivre mon pressentiment.

— Et que vas-tu faire de ce strass? La belle trouvaille!

— De quoi! ça n'est pas tout perdu, capitaine! Je vas lui reporter son caillou et lui demander une récompense honnête. Ah! du faux! Tu portes du faux, raffalé! On voit bien que tu appartiens à la police.

XIX

LE MONTEBELLO

Le hasard servit Pierre mieux que n'aurait pu le faire le plus habile calcul. Le jour que le comte Gabriel avait fixé pour l'interrogatoire de son ancien complice, était précisément celui où devait avoir lieu la grande fête promise depuis longtemps à la curiosité des princesses. On allait mettre à l'eau un vaisseau de cent vingt canons, le *Montebello*. Les bâtiments de ce rang ne sont pas

nombreux dans les flottes; aussi leur première immersion est-elle une solennité rare, que les autorités maritimes entourent d'un certain appareil. La présence des deux sœurs de Napoléon devait y ajouter un prix de plus, et de toutes les villes environnantes on était accouru pour jouir de ce spectacle. Le zèle du comte Gabriel pour ses fonctions de police capitula devant ce devoir d'étiquette. Sa place était aux côtés de leurs altesses impériales; la cérémonie ne pouvait pas se passer sans lui. Aussi s'empressa-t-il de reculer de vingt-quatre heures la comparution du malfaiteur qui allait lui livrer la bande des Moutons. Dans la situation de Pierre, vingt-quatre heures de répit c'était beaucoup; il pouvait se décider avec plus de calme et attendre les conseils de l'événement.

C'est dans la matinée que le vaisseau à trois ponts devait être mis à l'eau, et ce ne fut pas petite besogne que d'obtenir des princesses un peu de ponctualité. Les soins de la toilette, les préparatifs du départ, le trajet, le cérémonial à l'arrivée, occupèrent un temps considérable, et quand la petite cour d'Hyères vint se ranger sur l'estrade qui lui avait été réservée, on était en retard de plusieurs heures sur le programme. Déjà la foule s'impatientait et faisait entendre quelques murmures. Sans les troupes de marine qui bordaient la haie, sans doute ces témoignages de mécontentement auraient été poussés plus

loin. C'est là d'ailleurs l'accessoire obligé des fêtes, où les grands interviennent de leur personne. On peut les caractériser en deux mots : déception et désappointement. Les grands s'imaginent qu'il en est d'eux comme des gendarmes, sans lesquels il n'y a point de réjouissance publique digne de ce nom. Ils ont la manie de s'offrir, de se prodiguer, d'arriver tard, de se faire attendre, afin de blesser plus ouvertement qu'ils le peuvent ce sentiment profond de l'égalité, qui est la véritable noblesse de l'homme. Quoi qu'on ait pu dire des tendances démocratiques de l'empire, aucun gouvernement ne froissa cet instinct du cœur par de plus grands sacrifices à l'étiquette, et si les deux régimes qui se sont succédé depuis ont trouvé une race de courtisans toutes dressée, c'est à l'empire qu'ils en sont redevables.

Au moment où les princesses parurent sur leur estrade, l'affluence était prodigieuse. La plage du Mourillon offrait une immense nappe de têtes que l'impatience faisait ondoyer en divers sens. Quatre enceintes avaient été réservées au public privilégié; elles regorgeaient de dames en grande toilette, d'officiers de marine et d'étrangers venus de loin pour assister à cette solennité. Ces amphithéâtres étaient tous élégamment décorés et surmontés de trophées d'armes; des faisceaux de pavillons, des banderoles tricolores flottaient au vent; toutes les troupes de terre et de mer étaient sous les armes. L'estrade oc-

cupée par les princesses se faisait surtout remarquer par un goût parfait : une décoration de feuillage y circulait autour des tentures, et de nombreux écussons rappelaient des noms illustres dans notre histoire navale. Les dispositions avaient été prises de telle sorte, que, de leur siége, les princesses ne devaient pas perdre un détail de l'opération qui allait se passer sous leurs yeux. Placées à l'arrière et un peu de biais, elles devaient voir le noble vaisseau s'élancer vers la mer comme vers un élément naturel, y plonger en décrivant un angle avec la surface de l'eau, et s'y asseoir ensuite en s'ouvrant un majestueux sillon.

L'opération à laquelle le *Montebello* allait être soumis, n'est pas la moins délicate de l'art des constructions navales; tout y est calculé, combiné, et pourtant avec des masses pareilles, le chapitre de l'imprévu est encore vaste. Le vaisseau repose sur un chantier qui descend vers le rivage en pente douce, et ne cesse qu'à l'endroit où la profondeur de l'eau est suffisante pour porter l'édifice flottant. Quand il s'agit d'accompagner le vaisseau jusque-là, on l'assujettit au moyen d'un berceau qui le contient et le force à glisser rapidement sur des poutres suifées. Ce berceau, serrant les flancs du navire comme un corset, lui assure un équilibre momentané jusqu'à ce qu'au contact de l'eau, il retrouve celui que lui ont assigné les lois de l'hydrostatique. Des épontilles, espèces

de supports en bois, le soutiennent par l'arrière et l'avant et sur les côtés, et c'est seulement lorsque ces tuteurs tombent, qu'entraînée par son poids, l'énorme masse court vers la mer avec la rapidité d'une flèche.

A peine leurs altesses impériales venaient-elles de s'asseoir que le signal fut donné. La première épontille s'ébranla sous les coups du marteau. Le commissaire extraordinaire avait pris place derrière la princesse Pauline; Pierre derrière la princesse Élisa; Laure sur les bancs inférieurs de l'estrade avec les autres dames d'honneur. La scène était admirable, et il s'y mêlait une émotion et une inquiétude vagues. L'ombre de ce majestueux colosse se projetait sur les spectateurs, qui suivaient des yeux les moindres mouvements qu'il pourrait faire. L'attention était comme enchaînée, et peu à peu le silence devenait général. On entendait seulement les coups de masse qui retentissaient dans toute l'étendue du chantier. Pour aider les ouvriers, on avait fait marcher quelques chiourmes du bagne; les bonnets rouges et verts prenaient part à la besogne. Les plus robustes d'entre les galériens avaient été découplés et frappaient sur les épontilles. Cette circonstance fit naître chez Pierre une certaine préoccupation; son œil semblait surtout s'attacher à une espèce d'Hercule, dont les coups portaient tous avec un succès extraordinaire. Chacune des épontilles qu'il attaquait tombait à l'instant même.

— Il n'y a qu'une poigne de ce numéro dans tout l'arsenal, se disait Pierre. Si c'était lui!

L'homme se retourna et échangea avec le faux capitaine Maxime un regard rapide. C'était Bouton-de-Rose, réintégré depuis la veille. Il avait reconnu son chef.

Peu à peu tous les tuteurs du *Montebello* avaient disparu ; il ne restait plus que quelques arcs-boutants sur l'avant du navire, et le dernier de tous à l'arrière, celui qui forme, pour ainsi dire, la clé de la mise à l'eau. On en était là du travail et Bouton-de-Rose fut commandé pour cet effort décisif. Cela se passait à quelques pas de l'estrade, et l'on voyait l'intérêt s'accroître à mesure que que le dénoûment s'approchait. Déjà le vaisseau semblait s'être animé; un frémissement agitait ses membres, on eût dit qu'il se recueillait pour fournir un plus bel élan. La multitude poussait des cris entrecoupés de profonds silences, les chapeaux s'élevaient en l'air, on se foulait impitoyablement, on se coudoyait pour mieux voir, pour ne rien perdre de ce spectacle.

Cependant, Bouton-de-Rose frappait sur ce billot qui opposait le dernier obstacle, et ses bras nerveux, qui s'étaient joués jusqu'alors avec la besogne, rencontraient une résistance inaccoutumée. Il redoubla, mais vainement. Enfin, recueillant toute sa vigueur, il asséna un coup si violent sur l'appareil qu'à l'instant même un craquement affreux se fit entendre. Le *Montebello*, comme s'il

eût secoué les liens qui l'enchaînaient, se décida à marcher; mais une partie du berceau s'était affaissée, et des éclats de bois, volant de toutes parts, signalèrent une avarie. Mal soutenu, le vaisseau pencha d'une manière alarmante et acheva d'écraser par son poids la légère ceinture dont on l'avait entouré.

Tout ceci se passa avec la promptitude de la pensée. A l'envisager de sang-froid, le dommage n'était pas grand, et peu d'heures auraient suffi pour le réparer; mais une panique épouvantable venait d'éclater parmi les spectateurs, et la scène avait changé de caractère. On sait à quel point, dans une grande foule, la peur est contagieuse, et quels vertiges elle y répand. Tout sens commun, toute présence d'esprit s'éclipsent à l'instant même; il ne reste plus qu'un terrible et universel égarement. Ce furent les tribunes réservées qui en donnèrent le signal. Plus rapprochées du vaisseau, et dominé par lui, elles pouvaient croire que le colosse, en s'inclinant, allait les écraser et joncher le sol de leurs débris. Aussi, aux premiers craquements du bois, un cri d'alarme s'y fit entendre, et la foule y répondit au dehors par d'autres cris qui augmentèrent l'épouvante. Le mouvement d'inclinaison que décrivit le navire acheva la déroute. Une clameur générale s'éleva autour du chantier: des accents de détresse éclatèrent sur tous les points. Alors le sauve-qui-peut commença: des femmes, des enfants furent

meurtris; on se marchait les uns sur les autres, on se heurtait, on s'étouffait, on se précipitait au dehors par toutes les issues. La foule prenait des courants divers qui tantôt venaient se combattre, tantôt formaient de rapides tourbillons. Dans cette mêlée générale, la peur avait tout aboli, la pudeur des femmes et ce soin de leur toilette qui les abandonne si rarement, la dignité des hommes et ce courage de l'amour-propre qui supplée tant de fois au courage naturel. Les chapeaux, les perruques, les nœuds de rubans, les bonnets, volaient de toutes parts ; les robes s'en allaient par lambeaux, et des pans d'habits restaient sur le champ de bataille.

La tribune officielle n'avait pas su garder, en cette occasion, plus de sang-froid que les autres. Les femmes y abondaient, et ce n'est pas à elles, fussent-elles sœurs de Napoléon, qu'il faut demander de se défendre contre des émotions où les nerfs sont en jeu. Aussi, au cri de panique poussé par les voisins, la petite cour d'Hyères répondit par un cri sympathique. Le commissaire extraordinaire sentit sa coiffure à la Caracalla se hérisser de frayeur, et ses bottes à la Souwaroff trahirent, par un tremblement visible, l'émotion des gras de jambe qu'elles contenaient. Quand le vaisseau donna de la pente, le foudre de guerre n'y tint plus.

— Sauvons leurs altesses impériales, dit-il.

En même temps, il s'élança vers l'issue de la tribune

et s'éclipsa. Pour écarter la foule, il criait de temps en temps :

— Au nom de Sa Majesté l'empereur et roi, ouvrez un passage pour les princesses.

Cependant les autorités militaires avaient pris quelques dispositions. On forma une haie de soldats de marine, et les personnes qui occupaient la tribune officielle purent se retirer tranquillement et sans encombre. Cinq minutes après, il n'y restait plus que deux hommes : Pierre et Zéphyr, Zéphyr s'était glissé sur les derrières de la tribune avec la domesticité des princesses, et, de là, il avait suivi cette scène. Quant à Pierre, il avait voulu assister jusqu'au bout à la bagarre, et ses impressions se résumaient en un haussement d'épaules très-significatif.

— Et l'on appelle cela des hommes ! se disait-il.

— Des vrais moutons de Panurge, capitaine : la peur les rend féroces.

Pierre se retourna et aperçut son compagnon.

— Ah ! c'est toi ! Eh bien ! qu'en dis-tu?

— Que voulez-vous que j'en dise, capitaine ! Le monde est plein de pleutres, voilà tout ce que ça prouve.

La confusion commençait pourtant à diminuer ; les cris désespérés avaient cessé, et la foule s'écoulait plus régulièrement. A force de regarder le vaisseau et de voir qu'il ne bougeait plus, les timides avaient repris courage

et se sentaient disposés à braver le danger imaginaire qui, tout à l'heure, les avait si fort alarmés. Cette réaction n'offrait plus le même intérêt, et Pierre allait se retirer, quand il vit son compagnon porter la main à sa jambe et s'écrier :

— Par exemple ! en voilà une sévère !

— Qu'as-tu donc ? lui demanda Pierre.

— J'ai qu'on vient de me gratter le mollet, capitaine, répondit Zéphyr en examinant le plancher de la tribune.

— Te gratter le mollet ? qui donc ? Nous sommes seuls, répliqua Pierre en jetant les yeux autour de lui.

— N'empêche que quelqu'un vient de me gratter le mollet, capitaine. Que diable ! je ne suis pas ladre.

En même temps il examinait le parquet sur lequel leurs pieds étaient posés. En l'honneur de leurs altesses impériales, on l'avait garni d'un tapis qui recouvrait les planches et donnait à l'ensemble l'aspect d'une surface unie. Comme les autres tribunes, la tribune officielle avait été construite en amphithéâtre, de manière à ce qu'on pût y voir de toutes les places. Pierre et son compagnon se trouvaient alors vers le milieu de ce pavillon.

— Tu auras rêvé, dit Pierre en faisant un nouveau mouvement pour se retirer.

— Rêvé, s'écria Zéphyr ; tenez !

Il venait de saisir une main qui s'élevait de dessous le tapis et lui avait de nouveau chatouillé la jambe.

— Ah! farceur, ajouta-t-il en se penchant vers le plancher; tu veux rire. Eh bien! nous allons voir!

— Chut! dit une voix souterraine. C'est moi!

— Qui toi? Belzébuth! dit Zéphyr en lâchant la main qu'il avait saisie. Laisse mes abattis tranquilles, mauvais plaisant, et va batifoler avec tes pareils.

— Je te dis que c'est moi! ajouta la voix souterraine. Le capitaine est-il là?

En entendant ces mots, Pierre regarda rapidement autour de lui; personne ne les observait. La foule s'en allait de toutes parts, encore émue et troublée. Rassuré par cet examen, il souleva rapidement le tapis, et jeta un coup d'œil à travers les interstices des planches.

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il, c'est lui! J'avais reconnu sa voix.

— Mais qui donc? ajouta Zéphyr en insistant; le diable en personne.

— Chut! répliqua Pierre.

— Chut! ah bien! c'est le jour des chut! Soit dit sans coq-à-l'âne! Tout le monde s'en mêle, des chut!

— Veux-tu te taire, étourneau! c'est Bouton-de-Rose.

— Le lieutenant! oh alors!

— Suis-moi, Zéphyr.

— Oui, capitaine.

Pierre n'était pas homme à laisser sans aide les gens qui l'avaient bien servi; il venait de se décider à secourir

son ancien lieutenant. Bouton-de-Rose avait dû profiter du désordre pour se jeter sous l'abri que formait l'exhaussement des tribunes et s'y dérober aux regards : il était facile de trouver l'ouverture par laquelle il avait pénétré jusque-là, et de l'y rejoindre. En effet, sur un point, la cage en planches avait cédé, et Pierre s'engagea avec Zéphyr dans ce passage. Il y régnait une demi-obscurité qui empêchait d'abord de se reconnaître :

— Où es-tu? demanda Pierre.

— Ici, capitaine, dit le fuyard.

Ils marchèrent vers la voix, et trouvèrent Bouton-de-Rose philosophiquement assis dans un coin, les bras croisés et le bonnet vert sur l'oreille.

— Eh bien! ajouta celui-ci en tendant la main à ses compagnons, j'espère que nous en avons eu de la chance aujourd'hui. Il n'a manqué qu'une chose : c'est que le vaisseau se couchât pour tout de bon. Toute la chiourme la dansait.

— Et que vas-tu faire à présent? lui dit Pierre.

— Dame! attendre. Nous verrons à la nuit. Impossible de sortir avec cette pelure-là, ajouta-t-il en montrant sa casaque de galérien. C'est connu dans le pays; on verrait vite à quel régiment j'appartiens.

— Diable! diable! dit Pierre.

— C'est vrai que tu n'es pas à la noce, mon gars, observa Zéphyr. Quand on s'apercevra à l'arsenal que le

compte n'y est pas, on lâchera les chiens, et gare les menottes !

— Ah ben ! si c'est écrit là-haut, ajouta notre philosophe, j'irai tâter encore des légumes du gouvernement. C'est léger et salubre.

Pendant que les deux amis échangeaient ces paroles, Pierre semblait chercher un moyen d'évasion ; il témoigna par un geste qu'il venait de prendre un parti.

— Pas de balivernes, enfants ; il faut sortir de là. Écoutez-moi. Toi, Zéphyr, habit bas, mon garçon.

Et il lui enlevait la longue redingote de livrée dont il était revêtu.

— Mais, capitaine, je ne peux pas marcher nu, observa le pauvre diable, un peu vexé de se voir dépouiller ainsi.

— Dans des bagarres comme celles d'aujourd'hui, mon garçon, tout est permis. Tu auras laissé ton habit à la bataille. Ne t'inquiète pas : tu ne seras pas le seul.

— Vous croyez !

— En rentrant en ville, nous frappons chez un fripier et tu t'équipes à neuf. Du galon tant que tu en voudras, mon petit.

— Oh ! alors, capitaine, voilà mon caraco. Passe-toi les manches, Bouton-de-Rose ; serre un peu les épaules pour que ça entre. Doucement ! là ! là !

— Maintenant, ton chapeau de livrée, ajouta Pierre.

— Mon chapeau aussi, capitaine ! Et les coups de

soleil! Décidément, je vais me promener en costume de nageur, avec la feuille de vigne. Mon chapeau, ah ben!

— Comment faire! Veux-tu le laisser aller avec sa tête rasée! On l'arrêterait au premier corps-de-garde.

— C'est juste, capitaine, c'est juste.

— A nous deux, à présent, Bouton-de-Rose. Fais tomber ton pantalon et cache ton anneau. Croise tes brandebourgs et marche droit. Surtout, ne traîne pas la jambe.

— N'ayez pas peur, capitaine; je battrais des flic-flacs, s'il le fallait. Voyez donc!

— C'est bien! L'air assuré, le geste libre, l'œil en avant de toi? comme un laquais de bonne maison.

— Entendu!

— Encore un mot! Tu feras seul ton chemin et iras nous attendre chez la mère Pochefort, tu sais, rue de ces demoiselles.

— Convenu!

— Maintenant, mes enfants, sortons, et à la garde de Dieu!

XX

LA LEÇON

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis l'événement du Mourillon que déjà la ville entière riait elle-même de son épouvante. On sut bientôt à quoi s'en tenir. Quelques pièces de bois, qui formaient le berceau du bâtiment, n'avaient pas présenté une solidité suffisante et s'étaient affaissées. De là, ce mouvement d'inclinaison qu'avait décrit le vaisseau. Il suffisait de quelques heures de travail pour le remettre en place, changer les madriers qui avaient souffert et achever l'opération. Pendant qu'on réparait le dommage, les princesses firent une promenade dans la rade et visitèrent le bâtiment sur lequel flottait le pavillon amiral.

Il est peu de spectacles au monde plus imposants que celui du bassin de Toulon, couvert d'une escadre pavoisée et sillonné par des yoles élégantes. Cette nappe d'eau, unie comme celle d'un lac, et qui d'un côté forme l'avant-port, de l'autre fuit en s'arrondissant vers l'anse où repose la petite ville de la Seyne, ce fort de la Malgue

assis sur un rocher calcaire qui étincelle au soleil ; ces batteries distribuées le long de la passe, depuis Saint-Mandrier jusqu'au monument funéraire de la Touche-Tréville, ces embrasures où veillent tant de canons, ces eaux, ces caps qui rappellent tant de souvenirs glorieux, tout cet ensemble de beautés naturelles et d'ouvrages militaires, respirent un tel sentiment de grandeur, de puissance au repos, de calme dans la force, qu'il est difficile de se dérober de l'enthousiasme qu'excite un tel spectacle. Pour faire aux sœurs de l'empereur un accueil digne de leur rang, les vaisseaux mouillés en rade les saluaient de leurs batteries et s'enveloppaient de fumée. On les voyait s'effacer, puis reparaître avec leurs mille pavillons et leurs équipages debout sur les vergues, le chapeau à la main. Cette scène magnifique eût duré plus longtemps si la princesse Pauline, que le bruit du canon fatiguait, n'eût demandé grâce pour ses oreilles. Le commissaire extraordinaire commençait aussi à trouver l'odeur de la poudre fort incommode, et il ne fut pas fâché qu'on le délivrât de ces terribles détonations. En fait de romance, il aimait mieux quelque chose de plus doux.

Pierre n'avait pas accompagné les princesses dans leur promenade sur l'eau : les émotions de la journée lui offraient une excuse et ses intérêts prenaient le pas sur son service. Jusque-là, tout lui avait réussi : le désordre

de la foule avait couvert la retraite de Bouton-de-Rose ; et, perdu dans cette masse de curieux, le forçat avait pu gagner l'une des ruelles qui débouchent sur le port. Là, il frappa à la porte d'une maison de mauvaise apparence et s'engagea dans un corridor sombre qu'obstruaient des immondices. Pierre et Zéphyr l'avaient suivi du regard; et, après l'avoir vu en lieu de sûreté, ils continuèrent leur route. Il s'agissait de réparer l'équipement de Zéphyr; le premier fripier y pourvut; après quoi le capitaine entraîna son compagnon vers la place du Champ de Bataille, le fit asseoir devant la table extérieure d'un café et lui donna des instructions :

— Mon garçon, lui dit Pierre, tu vas aller trouver Bouton-de-Rose chez ces dames : avec mes épaulettes, je n'y peux pas paraître; mais retiens bien ce que je vais te dire.

— Oui, capitaine.

— D'abord, point d'orgie, point de tapage : vous attireriez la police. Si ces dames sont montées et le prennent trop haut, mets-moi ça à l'ombre.

— A fond de cale; c'est entendu.

— Sur-le-champ, vois avec Bouton-de-Rose s'il y a par-ci par-là quelques hommes de bonne volonté pour une expédition.

Pierre en était là de cet entretien, quand deux personnes vinrent s'asseoir devant la table qui était con-

tiguë à la sienne. Il se tut et s'assura à quels indiscrets il avait affaire. L'un d'eux était précisément le commandant de l'arsenal, son mauvais œil, l'homme qui semblait obstinément voué à sa poursuite. Pierre ne se troubla pas et salua le fonctionnaire, qui lui rendit sa politesse, tout en l'examinant avec une fixité implacable. Il était inutile de soutenir plus longtemps cette situation; aussi Mouton vida-t-il dans le verre de son camarade le restant de la bouteille de bière qu'il s'était fait servir, en ajoutant de manière à n'être entendu que de lui :

— Pas moyen de causer tranquillement ici, il pleut des mouchards; filons.

Un moment après, il se leva et entraîna Zéphyr vers l'allée la plus sombre et la plus déserte du Champ de Bataille. Là, il acheva de l'initier à ses projets, en appuyant sur les détails, 'de manière à ce qu'il n'oubliât rien et transmît ponctuellement ses ordres; puis en le congédiant, il lui dit :

— Va vite, tu me retrouveras ici dans une heure. Surtout que Bouton-de-Rose soit exact; le salut de la bande en dépend.

— Il le sera, capitaine, répliqua Zéphyr; c'est un garçon calme et solide. Vont-ils s'égayer, les gars !

— A propos, continua Pierre; reprends ton costume de livrée : c'est nécessaire. Bouton-de-Rose n'en a plus besoin.

— Oui, capitaine. J'y avais songé.

Zéphyr partit et se perdit bientôt dans les ruelles de Toulon. A part la ligne des quais et une ou deux grandes voies de communication intérieure qui viennent aboutir au Champ de Bataille ou déboucher sur le port, Toulon est un labyrinthe parsemé de petites places et de carrefours. Plusieurs de ces rues sont si étroites qu'elles ne sont pas carrossables et sans les eaux vives, qui abondent sur presque tous les points, elles se changeraient bientôt en cloaques infects. Les débris de cuisines y sont amoncelés à côté de tessons de vaisselle et de bouteilles. On dirait autant de dépôts d'engrais au milieu desquels on ne sait où poser décemment le pied. En général, la propreté n'est pas le caractère distinctif de nos villes méridionales, et les édiles municipaux y luttent mal contre de vieilles habitudes d'incurie et d'insubordination.

Le quartier dans lequel s'engageait Zéphyr était l'idéal de cette truanderie : des bandits, des courtisanes et des agents de police pouvaient seuls en être les hôtes. Dans de certains endroits, les murs latéraux étaient si rapprochés qu'en étendant les bras on touchait les deux façades de la rue. Jamais un rayon de soleil n'avait pénétré dans ces allées ténébreuses qui suintaient d'humidité et exhalaient une odeur de moisissure. Les parois des constructions étaient salpêtrés; des efflorescences blanchâtres, des crevasses du plâtre indiquaient le travail intérieur

des bêtes impures qui s'y étaient creusé un logement. Zéphyr s'avançait dans cette sentine comme dans un pays familier, jetant autour de lui des regards inquiets pour s'assurer qu'il n'était pas suivi, et décrivant plusieurs détours afin de tromper toute surveillance. Enfin il s'arrêta dans le tournant d'une ruelle, fit entendre un signal et se glissa par une porte entrebâillée. Pour tout autre qu'un habitué, il eût été difficile de se diriger au milieu des ténèbres qui régnaient dans cet endroit; Zéphyr lui-même, quoique fort au courant des lieux, fut obligé, dans le premier moment, de prendre le mur pour guide et d'appuyer la main sur la couche pulvérulente qui le revêtait. Il parvint ainsi, à tâtons, jusqu'à une corde qui servait de rampe et régnait autour de la cage de l'escalier. Une fois muni de ce conducteur, sa marche fut plus assurée; il franchit rapidement les degrés et arriva au premier étage.

Zéphyr entra délibérément dans la pièce qu'éclairait une méchante lampe, quoiqu'on fût encore en plein jour. Bouton-de-Rose était assis devant une table chargée d'un broc de vin et de quelques verres. Trois ou quatre femmes à demi vêtues formaient autour de lui un petit harem.

— Bravo! lui dit Zéphyr en entrant: ne nous gênons pas.

— Ah! c'est toi, copin, répliqua Bouton-de-Rose

sans se déranger ; eh bien! tu repasseras, je suis en affaires.

— C'est juste! respect au sultan Saladin! Mais tu vas me faire le plaisir de m'écouter. J'ai à te causer de la part du capitaine.

Les deux amis s'attablèrent devant le broc de vin. On renvoya les courtisanes, et le chapitre des explications commença. A mesure que l'envoyé de Pierre déroulait ses instructions, la physionomie du forçat s'épanouissait; des accès de gaîté interrompaient la confidence.

— Joli ! joli ! s'écriait-il ; oh ! joli ! en diable !

Zéphyr continuait, et, fidèle aux ordres du capitaine, il entrait dans les détails et précisait les moyens d'exécution. Quand il eut achevé, il frappa sur l'épaule de Bouton-de-Rose, et ajouta :

— Eh bien! qu'en dis-tu?

— Je te dis que c'est fait.

— As-tu du monde?

— Assez pour l'expédition. On m'a dit que Bec-de-Lièvre et Pomme-d'Api battaient le pavé; je les enverrai ramasser deux hommes encore, et j'ai mon compte.

— Tu as bien compris ?

— Aux oiseaux ! sois tranquille, nous allons nous égayer un peu. Adjugé ! Entendu! Convenu ! Tu peux filer. Eh ! dis donc, ta souquenille de laquais.

— Ah ! diable tu as raison ; j'allais l'oublier : passe-

moi la chose. Pas de risque qu'un gendarme mette la main là-dessus. Un laquais, c'est sacré.

Lorsque Zéphyr rejoignit Pierre sur la place du Champ de Bataille, des salves d'artillerie annonçaient le retour des princesses. Du milieu de la rade, elles avaient assisté à l'immersion du *Montebello* qui, cette fois, s'était passée sans encombre; puis à la suite d'une splendide collation, qui leur avait été servie à bord du vaisseau-amiral, elles venaient de se diriger vers le port : leurs voitures les attendaient dans les rues adjacentes. La nuit arrivait, et après une journée fatigante, leurs altesses n'avaient plus qu'un seul désir, celui de regagner promptement leur domicile. Pierre se rendit au lieu du débarquement, tandis que Zéphyr allait achever ses préparatifs.

Quand le comte Gabriel mit pied à terre, la première personne qu'il aperçut fut le faux capitaine Maxime qui, malgré sa résistance, l'entraîna d'un air mystérieux et commença une longue histoire à propos de la bande des Moutons, l'entretint de prétendues recherches qu'il avait faites dans la journée, de découvertes importantes et de révélations précieuses. Pendant ce temps, les voitures des princesses s'éloignaient, et le soleil s'abaissait à l'horizon. Le comte Gabriel avait beau essayer de fuir la confidence, Pierre le tenait assujetti par le bras, et il était difficile de se dérober à cet argument décisif. Pierre parlait d'ailleurs au nom de Sa Majesté l'empereur et roi,

et comme un homme qui prend ses devoirs au sérieux; il ne lâcha prise qu'au moment où il le crut convenable, Le comte profita de sa liberté pour courir vers la rue voisine, où il jeta un regard désappointé.

— Eh bien! monsieur, dit-il en revenant vers Pierre, vous le voyez, toutes les voitures sont parties.

— Excepté mon coupé, monsieur le comte, et je vous y offre une place. Mon domestique est ici près à nous attendre.

L'offre fut accueillie avec empressement, et Pierre n'abandonna pas dans la voiture le thème qu'il avait entrepris. Seulement, à mesure que la nuit devenait plus sombre, son récit revêtait des couleurs plus effrayantes; il racontait, sur la troupe des Moutons, les aventures où les coups de poignard et de pistolet tenaient une grande place, il insistait sur l'audace prodigieuse des bandits et l'impossibilité d'échapper à leur vengeance. Ce genre d'entretien amusait médiocrement le commissaire extraordinaire, et, pour le rompre, il fredonnait de temps en temps quelque ariette; mais la voix chevrotait et les moyens étaient visiblement en baisse. Pierre, d'ailleurs, ne se prêtait pas à ce jeu et reprenait impitoyablement son histoire, en l'accompagnant de détails de plus en plus colorés. Jusqu'au village de La Valette, le comte fit bonne contenance; on n'avait pas abandonné la grande route d'Italie: quelques rouliers se montraient de loin

en loin, et par intervalles des maisons bordaient la chaussée. Mais quand on eut pris la traverse d'Hyères, ces diversions où se réfugiait une âme effrayée manquèrent tout à coup. Pas une âme, pas une habitation ; des champs de vignes et d'oliviers à perte de vue : le bruit de la voiture troublait seul le silence du chemin. Le comte Gabriel se sentait à chaque instant plus mal à l'aise ; il épuisait son répertoire de romances : *l'Astre des nuits, le Point du jour, Partant pour la Syrie.* Enfin, il venait d'attaquer le grand opéra, quand un terrible coup de sifflet, résonnant à la portière, étouffa dans sa gorge un majestueux fa-dièze :

— Qu'est-ce? s'écria-t-il en bondissant de frayenr.

— Arrête ou je te brûle ! dit une voix au dehors.

— Avez-vous des armes, monsieur le comte? dit tranquillement Pierre. C'est le cas de s'en servir.

Il fit en même temps le geste de tirer son épée du fourreau. Le commissaire extraordinaire retrouva toute son énergie pour arrêter le bras de son compagnon.

— Gardez-vous-en bien, capitaine! s'écria-t-il : ils ne nous feraient point de quartier. Diable! de la prudence!

— Vous voulez alors vous laisser dévaliser par ces misérables! Fi donc! monsieur le comte !

— Pas d'injures, capitaine, s'il vous plaît; n'exaspérons personne, je vous en prie. Du calme! du calme !

La voiture s'était arrêtée, et un homme, le chapeau

rabattu sur les yeux, se présentait à la portière. Pendant ce temps, Pierre s'était élancé hors de la voiture et avait mis l'épée à la main.

— Brigands! misérables! s'écria-t-il.

Trois hommes de la bande allèrent vers lui et le maîtrisèrent fortement pendant que les autres s'emparaient de Zéphyr.

— Ne me ménagez pas, disait Pierre à voix basse; liez-moi les bras et les jambes; attachez-moi à un arbre; bâillonnez-moi.

Zéphyr, de son côté, se colletait avec les deux malfaiteurs qui s'étaient attaqués à lui et opposait une résistance vigoureuse.

— Pas de bêtises, Pomme d'Api, tu cognes trop fort, disait-il à voix basse. Modère-toi, ou je te secoue.

— Faut bien jouer le jeu, collègue.

— Oui, mais le petit jeu, animal. Tu me romps les os.

Pendant ce temps, Bouton-de-Rose avait ouvert la portière et posant un énorme poignet sur le collet du commissaire extraordinaire :

— A nous deux, muscadin, lui dit-il.

— C'est trop juste, monsieur, répliqua la victime... trop juste, en vérité... Je suis prêt à m'exécuter, voyez-vous... Ainsi point de violence... Voici ma bourse, monsieur... voici ma montre, monsieur... Que puis-je faire

encore qui vous soit agréable? Je suis disposé à tous les sacrifices, monsieur.

En même temps il se débarrassait de son argent et de ses joyaux et les mettait dans la main de Bouton-de-Rose. Celui-ci recevait tout cela gravement, le glissait dans sa poche sans répondre et n'en serrait que plus vigoureusement la cravate de la victime.

— Aïe, monsieur, prenez garde, je vous en prie, s'écriait piteusement le commissaire extraordinaire; vous allez m'étrangler. Je fais un appel à vos sentiments...

Il achevait à peine ces mots qu'une secousse, imprimée par le bras du terrible athlète, le jetait au milieu du chemin. Un contre-coup le remit en équilibre.

— Marche, muscadin, lui dit le terrible homme; nous avons à causer.

Le spectacle qui s'offrait au dehors n'avait rien de rassurant; Pierre et Zéphyr, tous les deux enchaînés et bâillonnés, étaient conduits vers un fourré situé à peu de distance; le comte Gabriel dut prendre la même direction, au milieu des bourrades que lui administrait le vigoureux compagnon dont il sentait l'étreinte. On gagna un bois de pins au milieu duquel on fit halte. Les bandits s'assirent en rond, et Bouton-de-Rose, prenant la gravité d'un juge, commença l'interrogatoire de son prisonnier :

— Muscadin! lui dit-il, tu es connu. On sait qui tu es et ce que tu es venu faire dans le Var.

Le comte Gabriel tressaillit : parmi les chances qu'il courait, il n'avait pas songé à celle-là. Cet interrogatoire solennel, ces figures que la nuit rendait plus sinistres, ces pistolets, dont les canons luisaient dans l'ombre, tout contribuait à remplir son cœur d'alarmes.

— Muscadin, continua son impitoyable juge, on te nomme Gabriel, comte ou non. Tu es envoyé par la police, et tu as devant toi des hommes de la bande des Moutons. Juge si tu es à la noce!

Pour aider à l'effet de son discours, Bouton-de-Rose arma ses pistolets, et toute la troupe en fit autant. Le comte Gabriel crut que sa dernière heure était venue, il se jeta à genoux.

— Grâce! grâce! s'écria-t-il; vous me jugez mal, messieurs! vous me jugez mal... Vous êtes des gens de cœur... J'aime les gens de cœur... Les braves sont toujours des braves...

Bouton-de-Rose laissa le patient se débattre ainsi pendant quelques minutes et sembla consulter ses compagnons sur le parti qu'il fallait prendre, après quoi il éleva de nouveau la voix :

— Écoute, muscadin; les Moutons savent tout ce que l'on dit, tout ce que l'on fait, tout ce que l'on trame; tu es acharné contre eux.

— Mais, pas du tout, s'écria le patient ; c'est de la calomnie...

— Tu es acharné contre eux, muscadin, reprit le juge d'une voix solennelle, tu veux les détruire, et demain tu dois t'aboucher avec un traître qui les a dénoncés. Tu vois qu'on est un peu au fait.

L'accusation portait si juste que le comte Gabriel n'osa pas y répondre. Il baissa la tête comme un homme condamné. Le juge continua :

— Ainsi, muscadin, recommande ton âme à Dieu, tu as quatre minutes. On verra à ne pas te faire souffrir.

A ces mots, une terreur épouvantable s'empara du malheureux ; ses dents claquaient comme s'il eût eu la fièvre, ses jambes ne pouvaient plus le soutenir : c'était à faire pitié.

— Grâce ! disait-il encore. Voyons, que puis-je pour vous ? Faites vos conditions... j'y souscris... Voulez-vous de l'argent ? tout ce que j'ai ?... Voyons, parlez !...

— Il est trop tard, disait impitoyablement le juge.

— Un peu de pitié, mes bons messieurs, un peu de pitié !

Le chef parut se consulter de nouveau avec ses camarades, et, après quelques secondes de délibération, ils se retournèrent tous brusquement et dirigèrent leurs pistolets vers la victime. Le commissaire extraordinaire n'y tint pas : il tomba le front contre terre.

Les bandits eurent de la peine à contenir leurs rires.

— Muscadin, écoute encore et réponds avec franchise; si l'on t'épargne, laisseras-tu les Moutons tranquilles?

— Si je les laisserai tranquilles, messieurs! dit le commissaire extraordinaire; vous me le demandez? Je suis payé pour cela. Dès demain, je donne ma démission!... Tranquilles!... Ah! s'ils n'ont que moi pour les inquiéter!

— Tu le jures?

— Oh oui! je le jure!... Par tout ce que vous voudrez!... Par l'ombre de mes aïeux, par la tête du ministre de la police! Tout ce que vous voudrez! je n'en excepte rien.

— Eh bien! alors, tu es libre, muscadin; mais souviens-toi que les Moutons ont l'œil partout et veillent sur ta conduite. Debout!... Ah! cependant, il y a encore une condition. On dit que tu pinces agréablement la romance...

— Ah! messieurs, dans quel moment....

— Tu vas nous en chanter une, ou il n'y a rien de fait. Voyons, ne tortillons pas : quelque chose de tendre; le *Point du jour*, par exemple. Et pince-nous ça dans le soigné!

Le malheureux comte voulut en vain s'en défendre; il fallut payer cette dernière rançon. Au moment où il achevait le second couplet, un mouvement se fit dans la

troupe, une alerte avait été donnée et les prisonniers furent reconduits rapidement vers le chemin. Les liens qui retenaient Zéphyr et Pierre furent détachés; après quoi, à un nouveau coup de sifflet, la bande disparut dans les broussailles. Chacun reprit sa place : Zéphyr sur son siége, les autres dans la voiture qui s'ébranla.

—Monsieur le comte, dit Pierre, nous nous vengerons demain en interrogeant le délateur de la bande.

— Capitaine, répondit le commissaire extraordinaire, rien ne presse. Il faut laisser faire les gendarmes.... Chacun son métier.

La leçon avait porté.

XXI

DEUX FEMMES

A la suite de ces événements et de ces fêtes, Hyères prit un aspect tranquille, et Laure eut le temps de se ecueillir. Depuis le jour de son arrivée, la jeune fille n'avait pas échangé un mot avec Pierre, si ce n'est devant des tiers et sur des sujets insignifiants. De part et

d'autre, on semblait s'accorder à oublier le passé et à laisser les choses suivre leur cours. Le service des princesses n'était pas une sinécure; il occupait Laure une partie de la journée, et, de son côté, Pierre ne sortait de son pavillon, pour se mêler aux hôtes de la résidence, que lorsque son devoir l'y obligeait. Ainsi les occasions d'une rencontre étaient rares, et ni Pierre ni Laure ne cherchaient à les faire naître. Que se seraient-ils dit?

Cependant cet éloignement même ne donnait que plus carrière à l'imagination de la jeune fille. Dans le domaine de la passion, le silence joue un grand rôle : rien n'exalte autant le cœur et n'y entretient plus de fièvre. Il est rare que, vu de près, un héros de roman garde son prestige; il perd à être connu : la réalité fait toujours tort à l'idéal. Les femmes surtout possèdent ce merveilleux secret de quitter la terre pour se construire un temple dans l'espace et y placer leur dieu sur un autel. Malheur à qui descend d'en haut et s'expose à des rapprochements dangereux! En amour comme ailleurs, il existe des effets de perspective qu'on ne saurait ni suppléer ni reproduire, et rien n'adoucit les teintes comme ce lointain vaporeux dans lequel le cœur place les images aimées!

Laure, faut-il le dire, poursuivait un songe pareil. Aucun homme n'avait jusque-là fait sur elle l'impression que Pierre y avait produite. Elle voulait en vain

fuir ce sentiment dépravé, se tromper elle-même ; elle ne pouvait y parvenir. Personne n'aurait pu lui faire des reproches plus vifs que ceux qu'elle se faisait, ni lui dépeindre sous de plus odieuses couleurs ce penchant indigne. Chaque jour elle se croyait guérie ; et chaque jour des rechutes affreuses la remplissaient d'épouvante. Les succès que Pierre avait trouvés dans le monde impérial enivraient son âme ; elle s'y associait comme si quelque chose en eût rejailli sur elle. Si Pierre portait ses attentions vers quelque femme de la cour, elle souffrait, elle se sentait jalouse. La voix de cet homme avait un accent qui la pénétrait, ses yeux une expression dont elle ne savait pas se défendre. Cette plaie faisait des ravages ; elle en avait sondé la profondeur et elle était presque résignée.

Laure se connaissait, elle était certaine de ne jamais souiller sa vie par une faiblesse déshonorante, et, plutôt que de céder, elle était résolue à mourir. C'est ce qui la soutenait et lui faisait envisager avec plus de calme la triste partie qu'elle allait jouer. Elle ne pouvait être ni la femme ni la maîtresse de Pierre, mais elle se croyait appelée à tirer cet homme de l'abjection, à le sauver par son silence, à le relever par ses conseils. Malheureuse, elle le serait toujours, mais lui pourrait être heureux ; le bandit ferait place au vaillant militaire ; et elle serait l'instrument de sa réhabilitation. C'est ainsi que Laure

transigeait avec ses remords, et conciliait le devoir avec la pitié. Chaque pas que Pierre faisait dans le monde affermissait chez elle cette résolution; ses succès lui servaient d'excuse. Elle le suivait comme on suit ce que l'on a créé, avec un sentiment à la fois rempli d'orgueil et d'amertume. En ceci, elle était d'ailleurs sincère : sans que jamais, entre elle et Pierre, aucune explication se fût échangée, elle croyait que le chef des bandits aspirait à une vie nouvelle et voulait effacer le passé. Tout indiquait ce retour : les scènes du souterrain et ses débuts brillants à la cour des princesses. Il ne s'agissait plus dès lors que d'une complicité passive, et pouvait-elle moins faire pour un homme qui s'était montré, à son égard, si dévoué et si chevaleresque? Ostensiblement, il était son frère; elle accepta cette position et se dit qu'elle serait une sœur pour ce malheureux. Ainsi, peu à peu, elle se résignait à subir les conséquences d'une solidarité habilement surprise, et couvrait des couleurs de la compassion les faiblesses d'un cœur combattu.

Claire de Stolberg, de son côté, était livrée à des inspirations moins généreuses. On l'a deviné, la comtesse de Stolberg n'était autre chose que cette Claire qui avait employé le bras de son amant pour se délivrer d'un vieil époux. Pierre avait eu soin de se ménager un beau rôle dans ce récit, mais le fond en était vrai : Claire était

complice de son crime, et aurait dû en partager l'expiation. Mais la comtesse de Stolberg savait comment on désarme la justice des hommes : Pierre seul avait été frappé. Toute la vie de cette femme se composait d'aventures semblables ; elle était née pour l'intrigue et y apportait les ressources les plus étendues et une audace qui ne connaissait point de limites. Cette audace l'avait toujours sauvée : c'était là sa force et son étoile. Profondément artificieuse, elle portait des coups d'autant plus sûrs que la main restait constamment cachée ; au lieu d'attendre l'ennemi, elle l'attaquait de front, allait de plein gré au-devant de la lutte, intimidait ceux qui pouvaient la perdre et corrompait ceux qu'elle n'avait pas la puissance d'abattre. Tout ce qui conduit ici-bas au au succès et à l'empire, elle l'avait. Elle savait flatter, résister ou céder à propos, composer son visage, mesurer sa parole, vaincre ses émotions et même sa haine. Dans le monde où elle avait su s'introduire, elle déploya toutes les qualités de la comédienne et y joignit celles du courtisan. Tout en elle était dangereux, l'intimité et l'indifférence, l'affection et la rancune. Du reste, nulle pudeur, nulle réserve, rien de ce qui honore la femme ; elle ne reconnaissait que deux maîtres : le caprice et le calcul.

Restée veuve à vingt ans, riche et titrée, Claire aurait pu prétendre aux plus beaux partis. Aucun n'avait

flatté son ambition au point de la décider au sacrifice de son indépendance. Elle préféra rester libre, afin de pouvoir jouer tous les rôles et courir toutes les aventures. C'était un cœur profondément dépravé, qui aimait l'agitation pour l'agitation, l'intrigue pour l'intrigue. A la mort du comte, elle avait habité Dresde, que traversaient souvent des membres de la famille impériale. Elle se créa ainsi des relations parmi les puissances du jour, et de la maison de la grande-duchesse de Berg, elle passa à la cour de la princesse Pauline. Nulle part elle ne pouvait trouver des mœurs plus faciles et un théâtre plus favorable à ses menées. Pauline était une nature bonne et indolente, n'ayant de l'activité que par accès, et jouet de ses propres fantaisies. Pour prendre de l'ascendant sur son esprit, il suffisait de flatter ses goûts, de s'occuper comme elle de mille riens, d'épouser ses haines et ses préférences, de couvrir d'un voile discret les écarts de la belle pécheresse. La comtesse de Stolberg fit tout cela et avec un tel art, que sa dignité n'en fut point atteinte; aussi son influence devint-elle grande, et plus d'une fois la princesse mit son crédit tout entier au service de la favorite. C'était elle qui conduisait la maison, disposait du service intime et n'y admettait que ses créatures.

Quand cette femme revit, au milieu d'une fête et mêlé à cette cour, un homme qu'elle croyait voué à un châtiment

perpétuel, sa surprise et son inquiétude furent grandes. Sa première pensée fut mauvaise ; elle voulait le dénoncer et le livrer à la justice. Une crainte vague la retint ; elle avait peur de Pierre ; elle connaissait sa résolution et son audace. De là cette attitude réservée et prudente qu'elle avait prise ; elle observait son ancien amant et gardait la défensive, évitant de se compromettre et de se passionner. Pendant les premiers jours, rien ne la trahit ; elle resta maîtresse d'elle-même, étouffa ses souvenirs, dompta ses impressions ; mais peu à peu une ardeur mal contenue éclatait dans ses yeux, dans ses gestes, dans son maintien. Ce cœur, profondément vicieux, était blasé sur la galanterie vulgaire ; il arrivait à ce moment où la dépravation cherche le raffinement, où le désordre aspire à l'originalité. Il lui fallait autre chose que le cortége de seigneurs équivoques, et de fournisseurs prétentieux parmi lesquels les dames de cette cour cherchaient des distractions et des victimes. Le hasard servait merveilleusement la comtesse ! Un bandit mystérieux, la terreur du pays sous les traits d'un beau jeune homme ! une vieille passion relevée par le prestige d'une vie aventureuse ! Que de circonstances engageantes ! Quelle expérience pleine d'émotions ! A tout prendre, Pierre avait été le premier amour de Claire, et dans l'âme la plus corrompue, ce souvenir laisse des vestiges. Involontairement, elle se reportait à cette mansarde où elle l'aperçut pour la

première fois, aux joies naïves de leur passion adolescente, aux regards furtifs, aux heures écoulées près du fauteuil de l'aïeule, à ce temps où ils étaient tous deux purs, tendres et dévoués. Pierre avait ainsi tout pour lui, le bénéfice des souvenirs et celui de sa déchéance actuelle; il attirait la comtesse et pour ce qu'il avait été et pour ce qu'il était. Mais un autre motif lui donnait aux yeux de Claire encore plus de relief. Avec la pénétration habituelle des femmes, elle avait deviné les sentiments de Laure.

Le jour où, sous le nom de capitaine Maxime, Pierre revint au château avec la jeune fille, la comtesse de Stolberg comprit qu'une aventure étrange venait de rapprocher ces deux destinées, et son plus grand souci fut de savoir jusqu'où allait ce lien mystérieux. La froideur de Pierre, l'affectation qu'il mettait à éviter la jeune fille déconcertaient la surveillance de la comtesse; mais Laure se défendait avec moins d'habileté. Dans ces soirées que Pierre remplissait du charme de sa voix, elle semblait ivre du bonheur de l'entendre; ses yeux s'animaient d'un éclat fiévreux; son haleine semblait comme enchaînée. C'était de la passion; la comtesse s'y connaissait trop bien pour en méconnaître les symptômes. Cette rivalité fut pour elle un aiguillon de plus; dès le moment où elle s'en fut assurée, sa résolution fut prise. Trop adroite pour attirer Pierre d'une manière ouverte, elle se

contenta d'abord de moyens indirects pour lui faire comprendre qu'elle revenait à lui. Dans une intrigue aussi délicate, tout devait demeurer secret, et Claire y apporta des précautions inouïes. Point d'entretien, point de relations apparentes ; à peine osait-elle donner à son chant une expression plus tendre quand Pierre faisait sa partie. Une fois loin du piano, le visage de la comtesse reprenait son impassible sérénité. Elle épiait une occasion ; cette occasion se faisait attendre. Il faut dire que Pierre s'y prêtait mal. En tacticien expérimenté, il avait compris toute la manœuvre de Claire, et, soit calcul, soit ironie, il y opposait une manœuvre non moins savante. Troublée par ce calme, Claire perdait peu à peu de ses avantages, et déjà ce manége durait depuis quelques jours, quand une circonstance imprévue brusqua le dénoûment.

C'était un soir, le soleil allait disparaître derrière les montagnes. A la suite d'un dîner où quelques personnes de l'intimité avaient été seules admises, on venait de servir le café sur la terrasse du jardin. Un air tiède, chargé de parfums, agitait la cime des arbres, le ciel avait cette pureté transparente qui appartient aux paysages du Midi. Toute étiquette avait été bannie ce jour-là ; les princesses allaient et venaient avec une familiarité charmante. Claire et Pierre avaient assisté au repas et suivi la compagnie sur la terrasse. Les hommes âgés

restaient gravement assis, les autres parcouraient les allées du jardin. Çà et là des groupes se formaient; ici les cavaliers, là des dames : on se prenait, on se quittait, et les princesses donnaient l'exemple de ce laisser-aller qui rompait les habitudes de la cour.

Depuis quelque temps, Pierre avait remarqué qu'au milieu du pêle-mêle général Claire cherchait des occasions de s'isoler. Tantôt elle se penchait sur une plate-bande de fleurs et en détachait une de sa tige; tantôt elle se glissait derrière une charmille et y demeurait pendant quelques secondes invisible au regard. Une serre s'offrait-elle devant ses pas, elle y entrait et semblait s'absorber dans la contemplation des plantes et des arbustes rares, consultait les étiquettes comme si elle eût voulu faire en passant un cours de botanique, examinait les feuilles avec le sang-froid et la patience d'un naturaliste. Si c'était un bassin qu'elle rencontrait, elle jetait aux poissons ce qui lui tombait sous la main pour amorcer et tromper leur gloutonnerie. Tout cela était fait machinalement, et l'on pouvait deviner sans peine que la pensée de cette femme était ailleurs.

Pierre assistait à ce manége, comme un homme décidé à ne pas le comprendre. Deux fois déjà Claire s'était trahie par un geste significatif et presque impérieux; Pierre n'avait pas répondu à l'appel. Obstinément fixé dans le groupe dont les princesses étaient le centre, il

résistait aux injonctions de la pantomime la plus expressive et se jouait de l'impatience la mieux caractérisée. Il semblait captivé par les paroles fort insignifiantes qui s'échangeaient entre Pauline et le comte Gabriel. L'entretien roulait sur la cour du vice-roi d'Italie, sur les fêtes magnifiques qui venaient d'y être données, sur la grâce avec laquelle le prince Eugène faisait les honneurs de son palais, enfin sur mille sujets semblables, questions de toilette et de luxe que les femmes savent toujours ramener et qu'elles n'épuisent jamais. C'était Pauline qui tenait le dé, et, en se retournant vers le comte, elle ajouta :

— A propos, vous ne savez pas? nous aurons peut-être la visite du prince Eugène : Baciocchi l'annonce à sa femme.

Pierre, qui jusque-là n'avait prêté à la conversation qu'une attention affectée, parut vivement frappé de ces paroles.

— Le prince Eugène, répliqua le comte Gabriel, votre altesse est-elle bien sûre? Je le croyais à Milan.

— Il est à Gênes depuis quatre jours, comte. L'empereur l'appelle à Paris, et, au lieu de passer par le Simplon, il compte prendre la route de la Corniche. Nous le verrons ici, soyez-en certain.

Cette nouvelle, donnée ainsi, changea sur-le-champ les dispositions de Pierre. Abandonnant le groupe des

princesses, il s'isola sans affectation, et chercha quelle direction la comtesse de Stolberg venait de prendre. Claire entrait alors dans un berceau que tapissaient des vignes vierges et des chèvrefeuilles, Pierre l'y rejoignit:

— Vous vous êtes bien fait attendre, lui dit-elle d'un ton à demi impérieux.

— Je voulais de gages, répliqua-t-il froidement.

— Des gages, Pierre ! en voici.

Elle tira une clé qu'elle avait jusque-là tenue cachée, et la lui tendit avec un geste plein de solennité.

— Prenez ceci; la porte est sur le jardin, aile gauche du château.

— J'ai vu les lieux.

— A deux heures du matin. Viendrez-vous?

— J'irai.

— Je vous attends.

Ces mots échangés, elle quitta le berceau et se dirigea du côté des princesses, pendant que Pierre prenait le chemin de son pavillon.

XXII

L'ENTREVUE

La maison qu'habitaient les princesses se composait d'un corps de logis qu'accompagnaient de vastes ailes découpées en fer à cheval sur le jardin. Le corps de logis renfermait les salons; les ailes servaient aux appartements. Pauline occupait l'aile gauche; Élisa l'aile droite. Outre les communications intérieures, ces deux constructions avaient chacune une issue sur le parterre. Un perron, bordé de lauriers-roses, conduisait dans la pièce principale, qui s'ouvrait du dedans; mais sur le côté aveugle de la façade et masquée par des escaliers, se trouvait une porte bâtarde, pour l'usage de la domesticité. C'est la clé de cette porte que la comtesse de Stolberg avait remise à Pierre; elle s'ouvrait sur un palier obscur et conduisait aux chambres des dames d'honneur.

Pierre apportait, au rendez-vous que lui avait donné la comtesse, des dispositions singulières. En quittant le souterrain pour se mêler à la vie du monde, le chef des

bandits ne s'était fait aucune illusion; malgré les précautions qu'il avait prises, il savait que cette comédie ne pouvait pas durer longtemps; son seul but était d'attendre une occasion et de la mettre à profit. Il comprenait qu'entre la société et lui le divorce était sans retour, et qu'elle ne lui pardonnerait pas plus qu'il n'avait envie de lui demander grâce. En croyant à son repentir, Laure avait fait un rêve; en s'imaginant le captiver de nouveau, Claire avait trop compté sur la puissance des souvenirs. On ne descend pas aussi bas dans le crime, sans y laisser tout ce qui reste à un homme d'instincts honnêtes et de bonnes inspirations.

De sa vie antérieure, Pierre n'avait conservé qu'une chose, son talent de comédien et l'art de prendre tous les visages. Quant à ses amours d'autrefois, tant d'émotions vives avaient depuis lors traversé son existence, qu'il était devenu insensible à ces petites distractions des sens : c'était un homme blasé sur tout, excepté sur le crime. L'instinct du vol et du meurtre avait affaibli chez lui les autres instincts, et eût-il été assuré de se replacer convenablement dans le monde, peut-être n'eût-il pas consenti à y reparaître. Il y a dans la dépravation, on ne saurait dire quelle volupté malsaine qui produit sur l'âme le même effet que les liqueurs spiritueuses sur le corps; quand on y a goûté, on ne revient pas facilement à un autre régime, et l'excès naît de l'excès même.

Pourquoi, d'ailleurs, se bercer de chimères? Jusque-là, Pierre avait joué de bonheur; mais ne suffisait-il pas, pour le perdre, du moindre événement? Il venait d'en voir la preuve. Le capitaine Maxime Gandval avait été naguère attaché à l'état-major du prince Eugène. Si le prince passait à Hyères et s'y arrêtait un seul jour, comment pouvait-il se dérober aux suites de cette visite? Son imposture allait être dévoilée, et l'échafaud l'attendait. Eût-il évité ce péril une première fois, d'autres occasions pouvaient s'offrir. Le brave officier dont il prenait le nom avait des camarades dans l'armée, et à tout instant une rencontre, une confrontation était possible. Ainsi il n'y avait pas à compter sur la durée de ce quiproquo, et il eût été puéril de mettre sa vie sur un enjeu aussi fragile. Pierre calculait trop bien pour le faire; en brigand avisé, il s'était dit que le grand monde devait offrir un beau théâtre d'opérations, et il ne voulait y rester que le temps nécessaire pour exécuter un coup de main plein d'éclat. La nouvelle de l'arrivée prochaine du prince Eugène lui fit sentir mieux encore la nécessité de conduire rondement cette affaire.

C'est sous l'empire de cette pensée, qu'il avait accepté le rendez-vous de la comtesse. Une intrigue de cœur, fi donc! Les folies de jeunesse n'ont qu'un temps, et pour Pierre, ce temps était passé. Un bandit comme lui, qui avait épuisé les émotions des grandes routes, qui avait

eu sous sa main des femmes éperdues, à demi mortes, belles de surprise et d'épouvante ; un forban qui traitait depuis cinq ans l'amour à la tartare, se plaire à des entrevues mystérieuses, rechercher, sous des cendres, les restes d'un feu entièrement étouffé, à quoi bon? et quel misérable rôle ! L'intrigue de cœur, soit, mais pour aider une autre intrigue, pour arriver au but que se propose tout chef de bandits qui sait son métier, à la bonne heure ! voilà ce qui se comprend et se justifie.

Pierre faisait ces réflexions en se dirigeant vers la porte qui donnait accès dans l'aile gauche de la résidence. Rien ne lui était plus facile que de s'y rendre sans être remarqué et sans exciter le moindre éveil. Son pavillon donnait d'un côté sur la route, de l'autre sur le jardin, qui était entièrement désert pendant la nuit. Point de domesticité de ce côté, point d'espion, point d'argus. Il suffisait de s'avancer dans l'ombre avec quelque prudence, et de suivre une allée touffue, qui aboutissait devant les espaliers de la façade. C'est ce que fit Pierre, et sa pratique des expéditions nocturnes rendit sa marche plus circonspecte et plus sûre. Le ciel était clair, mais les ombres que projetait la végétation compensaient les dangers de cette transparence. Toutes les lumières du château étaient éteintes, si ce n'est dans une chambre de l'aile droite, la chambre de Laure, et Pierre put voir, en se glissant derrière la charmille, la silhouette de la

jeune fille se découper à travers la mousseline des rideaux. Que faisait-elle à cette heure avancée de la nuit, et pourquoi cette veille? Pierre s'arrêta un instant et la vit disparaître, puis, entendant le bruit d'une clé, il craignit d'être surpris et gagna en toute hâte l'aile opposée du bâtiment, celle qu'occupait la maison de la princesse Pauline. Toutes les indications étaient exactes; la clé ouvrit sans bruit : la serrure avait été préparée. La petite antichambre était éclairée par une veilleuse qui y répandait une clarté douce et voilée, et en face, une porte entr'ouverte indiquait que Pierre était attendu. Claire n'avait rien perdu des bruits et des mouvements qui avaient préparé son arrivée ; elle était sur le seuil, et le saisissant vivement par la main, elle le conduisit vers le sopha qui garnissait l'appartement. Quoique la comtesse fût habituée aux intrigues de ce genre, elle semblait en proie à une émotion extraordinaire; il y avait dans ses gestes quelque chose de fiévreux, d'emporté et de solennel.

Pierre resta froid et se contint; il entrait dans ses calculs d'exciter cette passion par sa réserve, et de prendre une revanche du passé. L'essentiel pour lui était d'obtenir des entrevues successives afin de pouvoir se mettre au courant des habitudes et des détails d'intérieur, de savoir au juste où il fallait frapper. Sa tactique eut un plein succès. Moins il affectait d'empressement auprès

de Claire, plus celle-ci redoublait d'avances ; elle, toujours si maîtresse de ses passions, ne cachait pas cette fois l'étendue de sa défaite ; elle se sentait vaincue, se soumit, s'humilia jusqu'à demander pardon à Pierre et à pleurer à ses pieds.

Le bruit que Pierre avait entendu, en passant devant l'aile droite du château, était causé par l'ouverture d'une porte qui s'ouvrit presque en même temps que celle de l'aile gauche. Laure en sortit, et la disposition des lieux était telle, qu'elle ne pouvait rien apercevoir de ce qui se passait de l'autre côté. Ce n'était pas la première fois que la jeune fille quittait ainsi sa chambre, dans le milieu de la nuit, pour respirer l'air du jardin et tromper une insomnie opiniâtre. Le chevet de Laure était assiégé de visions sombres, dans lesquelles les scènes du souterrain occupaient une grande place. Quelque ferme que soit une âme, elle ne traverse pas impunément des aventures semblables et en éprouve un long ébranlement. Le corps lui-même résiste mal à de si graves épreuves, et des accès de fièvre nerveuse se mêlaient chaque nuit à cette fièvre du souvenir dont la jeune fille ressentait les atteintes. Quand ces crises se déclaraient, elle quittait sa chambre et passait le reste de la nuit en promenades solitaires. Peu à peu la fraîcheur de l'atmosphère pénétrait ses sens et calmait jusqu'aux ardeurs de la pensée : elle attendait ainsi que le ciel eût pris, vers l'orient, cette couleur lai-

teuse qui indique l'approche du jour, et allait se reposer plus tranquille et presque consolée.

Les visites de Pierre se succédèrent ainsi pendant quelque temps, sans que les choses eussent changé de caractère. Claire ne reconnaissait plus cet homme qu'elle avait vu autrefois si obéissant et si dévoué; les rôles étaient intervertis : c'était elle qui était devenue l'esclave, lui était le maître. Encore ne pouvait-elle le tirer de ce calme presque ironique qu'il apportait dans ses relations. Aux reproches de Claire, à ses colères, à ses retours, il opposait une impassibilité obstinée qui la troublait et l'inquiétait. Quelquefois elle s'étudiait à chercher la cause de ces froideurs, et toujours l'image de Laure lui apparaissait comme celle d'une rivale. Une haine sourde s'amassait ainsi dans son cœur, livré à tous les démons de la jalousie. Elle redoublait alors de surveillance, épiait les regards, croyait surprendre dans le moindre geste la preuve d'une connivence habilement dissimulée. Si Laure se trouvait, à dessein ou par hasard, rapprochée de Pierre par le cérémonial de la cour, elle imaginait un prétexte pour aller se mettre entre eux et rompre les occasions d'entretien. Elle se rendait ainsi la plus malheureuse des femmes. Sa présence d'esprit l'avait même abandonnée, et plus d'une fois elle faillit se trahir devant les princesses.

Pierre ne semblait pas prendre grand souci de ces

écarts d'une âme agitée : il poursuivait tranquillement ses desseins. Rien de ce qui se passait dans le château ne lui était désormais étranger; il se trouvait au courant de tout, même du service le plus intime. Ainsi, il avait pu remarquer que, dans les jours de grande toilette, quand tous les diamants sortaient de leurs écrins pour parer le front des princesses, il était rare que ces joyaux fussent renfermés au moment où on les quittait. Souvent alors, surtout quand la fête se prolongeait bien avant dans la nuit, la comtesse de Stolberg se contentait d'emporter chez elle les diamants de la princesse Pauline, afin de pouvoir, le lendemain matin, les mettre en place avant qu'elle fût levée. Ces précieux objets passaient la nuit chez Claire et sous sa garde. Pierre avait été frappé de cette circonstance; il se sentait vivement travaillé du désir de l'exploiter. Un coup de main pareil couronnait dignement sa carrière, et nanti de ce trésor, il pouvait passer à l'étranger, et y couler une vie heureuse et brillante. Pour que ce rêve eût un résultat réel, il fallait se presser : le bruit du passage du prince Eugène se confirmait, et il eût été imprudent de s'exposer à être surpris par l'événement.

L'un des jours suivants était désigné pour une grande réception et un concert qui exigeraient de l'apparat. Pierre prit toutes ses dispositions à l'avance. Zéphir devait tenir à la porte du pavillon les deux meilleurs che-

vaux des écuries, sellés et bridés, de manière à ce qu'ils pussent au besoin gagner tous deux la campagne.

Dans cette occasion, Pierre retrouva toutes les qualités qui avaient fait de lui un chef si précieux pour la bande des Moutons. Tous les détails de l'entreprise furent combinés avec prudence et activité. Quand le soir vint, rien n'y manquait. Au concert, Pierre mit une espèce de coquetterie à déployer toutes ses ressources; jamais il n'avait mieux fait ressortir les qualités charmantes de sa voix et le prestige d'une excellente méthode. Il fut tendre, passionné dans son chant, enchanta l'assemblée et désespéra le comte Gabriel. Deux femmes surtout s'associaient avec ivresse à ce triomphe et semblaient s'en disputer l'honneur. On se quitta, et Pierre regagna son pavillon, la tête pleine de ses projets.

C'était le moment décisif; et, bien résolu quant au but, il ne savait encore quel moyen il emploierait : la ruse ou la violence. Si les circonstances lui permettaient d'enlever les joyaux sans effusion de sang, il épargnerait la comtesse; mais il était décidé à la sacrifier impitoyablement, pour peu que cela fût utile à sa sûreté. Il prit un poignard, et s'achemina vers son rendez-vous ordinaire. Il avait quelque espoir que Claire, fatiguée par une longue veillée, se serait couchée et endormie : alors l'affaire devenait des plus simples; il s'emparait des bijoux et s'esquivait sans bruit. Aussi prit-il toutes

sortes de précautions pour ne pas trahir son arrivée; mais son espoir fut vain : Claire l'attendait à la porte, encore pleine des émotions de la soirée. Il fallut changer de plan. Pierre se résigna au rôle d'homme à bonnes fortunes, et attendit pendant plus d'une heure que le sommeil eût gagné la comtesse. Pendant ce temps, son œil ne perdait pas de vue le magnifique écrin de Pauline, négligemment étalé sur un guéridon. Cette vue l'éblouissait, lui causait des vertiges. Plus d'une fois, il porta la main vers son poignard pour en finir plus vite. Enfin, Claire s'assoupit, et Pierre se leva en silence : mettre la main sur les joyaux et gagner la porte à la dérobée furent l'affaire de quelques secondes. Il revit le ciel, tressaillit de joie et s'élança dans le jardin avec une certaine précipitation.

Le chemin qu'il prenait ordinairement était une allée sombre qui décrivait quelques sinuosités. Il l'avait parcourue presque tout entière et se trouvait devant son pavillon, quand il heurta une espèce de fantôme vêtu de blanc : c'était la pauvre Laure, qui se livrait à sa promenade accoutumée. Pierre la reconnut et l'écarta violemment de son chemin :

— Malheureuse ! s'écria-t-il, que venez-vous faire ici?

En même temps, il se précipita vers son logement, laissant la jeune fille surprise de cette apparition et épouvantée de cet accueil.

Cependant la comtesse venait de se réveiller en sursaut, et son premier mouvement fut d'étendre les bras pour s'assurer de la présence de Pierre. Quelle fut sa surprise quand elle sentit le vide autour d'elle! D'un bond elle fut debout, et comme si une affreuse clarté se fût à l'instant faite, elle se précipita vers le guéridon où, peu d'heures auparavant, elle avait déposé les bijoux de la princesse. Ils n'y étaient plus; on venait de les voler de la manière la plus effrontée. Quel parti prendre? Éveiller les gens du château, c'était se perdre; laisser ce vol s'accomplir, c'était assurer l'impunité à cet homme qui venait de froisser son amour-propre, et compromettre sa position à la cour.

Claire n'hésita pas; elle préféra le scandale, et, à demi-nue, elle se précipita vers le pavillon qu'habitait le malfaiteur. On eût dit que Pierre avait prévu ce réveil et cette poursuite, car au moment où la comtesse arriva devant sa porte, le galop de deux chevaux qui résonnait sur la chaussée prouva que les diamants couraient déjà les grands chemins. Exaspérée, Claire n'y tint plus; elle revint vers le château en criant de toute la force de sa voix:

— Au voleur! au voleur!

Presqu'au même instant, une femme qui débouchait de derrière une charmille se présenta, et involontairement Claire la saisit par le bras en répétant avec une sorte d'impétuosité:

— Au voleur! au voleur!

C'était Laure que Claire venait de rencontrer, et quand, aux clartés des premiers flambeaux, elle s'en fut assurée, à l'instant son sang-froid lui revint. Son premier élan pouvait la compromettre et la mêler à une scandaleuse affaire; il s'agissait de se tirer du plus mauvais pas où elle se fût jamais trouvée. Avouer les relations qu'elle avait eues avec un malfaiteur, c'était se perdre; il fallait en faire retomber la responsabilité sur une autre. Laure se trouvait là; le destin l'envoyait; quel triomphe si, en se sauvant, elle perdait sa rivale!

Cependant, aux cris que la comtesse avait poussés, toute la maison était accourue. Les princesses, le commissaire extraordinaire, les officiers, la domesticité, tout était sur pied et offrait le singulier spectacle que présentent toujours les surprises de nuit. Parmi les toilettes hétéroclites qu'autorisait la circonstance, celle du comte Gabriel était la plus étrange, et son foulard surmontant ses lunettes lui donnait un aspect des plus bouffons. Peu à peu, tout le monde accourait dans le jardin sans que l'on sût d'où venait cette alerte et de quoi il était question.

La comtesse de Stolberg se décida à aller d'elle-même au-devant d'une explication, et, prenant le commissaire extraordinaire par le bras avec une vigueur qui parut à celui-ci tant soit peu virile, elle lui dit:

— Monsieur le comte, on vient de voler l'écrin de la princesse Pauline, à l'instant, devant moi.

— Vraiment, dit le comte étonné ; et quel est le coupable?

— Le capitaine Maxime, monsieur le comte; et son complice, le voici.

En même temps, Claire désignait Laure par un geste significatif. La pauvre enfant ne put résister au choc que lui causa cette foudroyante accusation. Elle tomba évanouie.

XXIII

L'ACCUSÉE

Le lendemain, la résidence entière était en révolution. Quelque princesse que l'on soit, on ne se résigne pas facilement à la perte de valeurs considérables et surtout d'objets de toilette auxquels on tient autant pour l'éclat que pour le prix. Les détails de la scène de nuit s'ébruitaient au dehors, et la version publique, habilement propagée, continuait à grossir les charges qui s'élevaient

contre la pauvre Laure. On racontait que la jeune fille avait guidé elle-même le voleur dans son expédition ; qu'elle était entrée dans la chambre pour s'emparer des diamants, et se disposait à fuir avec son complice quand la comtesse de Stolberg, réveillée par le bruit, s'était précipitée à sa poursuite et l'avait arrêtée par le bras, au moment où elle atteignait le seuil du pavillon. Ainsi, des deux coupables, l'un avait pu s'échapper, mais l'autre restait entre les mains de la justice et allait être livré au glaive des lois.

Quand Laure revint de son évanouissement, deux gendarmes étaient à ses côtés et avaient l'ordre de la conduire dans les prisons d'Hyères aussitôt qu'elle aurait repris ses sens. La complicité paraissait trop évidente pour qu'on pût hésiter à s'assurer de sa personne, et les princesses elles-mêmes n'avaient pas osé la défendre contre cette odieuse inculpation. Une enquête se poursuivit, et les autorités de Toulon s'en mêlèrent. Le commandant de l'arsenal fut le premier qui arriva à Hyères ; il fit part des soupçons qu'il avait conçus à propos du prétendu capitaine Maxime, dans lequel il avait cru reconnaître le célèbre Pierre Mouton. Ce fut un trait de lumière. Dès lors tout s'expliqua ; la hardiesse du vol, les circonstances dont il était accompagné. Le comte Gabriel, qui avait cru devoir, dans l'intérêt de sa dignité, garder le secret sur l'aventure qui lui était

personnelle, en raconta pour la première fois les détails, et dès lors aucun doute ne resta sur l'identité du malfaiteur.

C'était Pierre Mouton, le bandit fameux, la terreur de ces montagnes qui, pendant deux semaines, avait été l'hôte, le commensal de la résidence impériale, le chanteur de salons, l'aimable et brillant cavalier dont raffolaient ces dames et qu'enviaient ces messieurs. Cette circonstance était accablante pour Laure; elle pesait sur elle d'une manière si affreuse, que pas une voix ne ne s'élevait pour la défendre. Non-seulement, dans la nuit fatale, on l'avait prise, pour ainsi dire, sur le fait, au milieu du jardin, et au moment où elle cherchait à s'évader, mais elle était arrivée au château dans la même voiture que le malfaiteur, et cet homme y avait pris son nom sans qu'elle criât à l'imposture. Comment expliquer ce fait sans une complicité entière, une communauté de situation et d'intérêts, née sans doute d'une liaison coupable? Laure devait être la maîtresse de ce bandit, et une rencontre de grand chemin l'avait conduite à un déshonneur volontaire. C'était ainsi que l'opinion publique arrangeait les choses, et il faut dire que la comtesse de Stolberg contribuait beaucoup à lui imprimer cette direction.

Le comte Gabriel s'était aussi déclaré contre Laure, en haine de Pierre; elle n'avait pas d'accusateur plus

fougueux, d'adversaire plus acharné. Comme il ne s'agissait que d'une femme, le virtuose avait retrouvé tout son courage. Sa qualité de commissaire extraordinaire lui donnait, jusqu'à un certain point, le droit d'intervenir dans l'instruction. Il l'invoqua pour faire subir à la prévenue un premier interrogatoire. Il y trouvait un double plaisir : celui de manifester son importance et de satisfaire sa curiosité.

Quand il pénétra dans la petite chambre qui servait de prison à Laure, la jeune fille était assise sur le pied du lit, affaissée sur elle-même, l'œil fixe et sombre : sa figure exprimait la douleur et l'abattement. Le matin elle avait demandé une entrevue aux princesses ; on lui avait refusé cette grâce. Elle voulait tout leur avouer, leur faire le récit de son aventure, se jeter à leurs pieds et leur demander pardon. Ce dernier appui lui était retiré; elle vit qu'elle était perdue. Des femmes seules pouvaient comprendre ce que sa conduite offrait d'inexplicable; et comment livrer à des hommes ces petites capitulations du cœur, qu'à peine on s'avoue, et qui pourtant exercent tant d'influence sur la vie? Des faits apparents, appréciables l'accusaient, et elle n'avait pour se justifier que des impressions, des sentiments et un concours de circonstances dont il était difficile de reproduire l'impérieux enchaînement.

La jeune fille, en entendant ouvrir la porte, leva la

tête et aperçut le comte Gabriel. Le virtuose avait cru devoir, dans l'intérêt de ses fonctions, prendre un masque grave et un vêtement sérieux. Il était habillé de noir et avait quitté les bottes à la Souwaroff; sa coiffure à la Caracalla semblait moins menaçante, mais son regard avait quelque chose d'orageux, qui l'eût rendu digne de figurer dans le Conseil des Dix. Laure éprouva à son aspect un sentiment de répugnance qu'elle ne put dominer, et de son côté le comte ne rabattit rien de sa foudroyante attitude et de son air de souveraine impertinence :

— Mademoiselle, lui dit-il en s'asseyant, il faut avouer que vous entrez dans ce monde par une singulière porte. Tudieu ! quel dévergondage précoce !

Si l'on se fût adressé au cœur de Laure, à ce qu'il y avait en elle de bons sentiments et d'instincts généreux, il est certain qu'elle eût sincèrement confessé ses torts et déploré son imprudence ; mais à ces soupçons offensants, à ce langage injurieux, sa fierté se révolta ; elle releva la tête, regarda fixement son interlocuteur et lui dit :

— Êtes-vous venu ici pour m'insulter, monsieur?

Il y avait dans ces paroles un sentiment si vrai de pudeur blessée, que le commissaire extraordinaire perdit un peu son aplomb et répliqua avec moins d'assurance :

— Mais, mademoiselle, il me semble que vous le

prenez sur un ton bien haut! Pour la maîtresse d'un bandit, ce sont des airs assez étranges!

— Monsieur, répondit Laure avec calme, que signifie votre présence, et à quel titre m'interrogez-vous?

— Comme magistrat, mademoiselle, dit le comte, humilié de ce changement qui s'opérait dans les rôles; oui, c'est comme magistrat que je vous interroge, et je vous prie de me répondre avec plus de déférence. Quelles étaient vos relations avec le misérable qui a volé les pierreries de la princesse?

A une question ainsi posée, l'orgueil de Laure bouillonna; elle oublia sa position d'accusée, et d'un geste impérieux, elle montra la porte au commissaire extraordinaire.

— Sortez, monsieur, lui dit-elle; vous êtes un insolent et je n'ai rien à vous répondre.

Le comte Gabriel aperçut tant de résolution dans la physionomie de la jeune fille, qu'il n'osa pas lutter davantage. Il se leva, pâle de colère, et gagna insensiblement la porte,

— Ah! c'est ainsi que vous le prenez, mademoiselle, ajouta-t-il; vous outragez la magistrature! Eh bien! vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Et il sortit furieux.

Cette scène n'arrangea pas les affaires de la jeune fille. Dès ce moment elle eut, dans le comte Gabriel, un en-

nemi implacable. Au lieu de raconter ce qui s'était passé entre elle et lui, il déclara qu'il avait obtenu des aveux complets ; que c'était une nature profondément dépravée, incapable de remords et qu'il fallait frapper des peines les plus sévères. Quelquefois les princesses, au milieu de leurs plaisirs, accordaient un souvenir à la prisonnière et parlaient d'elle avec un accent de commisération. Le comte s'attachait à détruire le bénéfice de ces bons mouvements, et achevait de perdre Laure dans leur esprit. Il entassait les imputations les plus imaginaires, composait tout un roman où la dégradation de la jeune fille éclatait sous le plus triste jour.

Ces manœuvres servaient trop bien les calculs de la comtesse Stolberg, pour qu'elle ne les secondât pas. C'était une ennemie plus adroite et encore plus acharnée. En apparence, elle prenait la défense de la prévenue, parlait d'elle avec intérêt, excusait son âge, mettait ses fautes sur le compte de sa passion, implorait en sa faveur la pitié qui s'attache aux grands égarements du cœur. Mais, en la défendant ainsi, elle avait soin de rappeler toutes les circonstances de sa faute, le cas de flagrant délit dans lequel elle prétendait l'avoir surprise, sa complicité dans le vol des diamants, enfin tout ce qui pouvait contribuer à entacher son nom d'infamie et la perdre à jamais dans l'opinion publique. Claire de Stolberg connaissait la puissance des premières impressions, et combien ceux qu'elles

condamnent ont de la peine à se relever de cette déchéance. Tel prévenu est arrivé ainsi devant la justice, compromis à ce point qu'elle ne pouvait plus lui offrir qu'une réparation incomplète.

Ce vol des pierreries était devenu l'objet de tous les entretiens; le département entier s'en occupait, et les récits les plus étranges se mêlaient aux circonstances vraies ou fausses de l'affaire. Les uns disaient que Pierre Mouton avait dû passer en Suisse, à l'aide d'un déguisement de roulier; d'autres, qu'il s'était présenté sur le pont du Var, et que, reconnu par le péager et poursuivi par la gendarmerie, il avait été obligé de se rejeter de nouveau dans le bois de l'Esterel. Ceux-ci allaient plus loin et prétendaient que le bandit était resté caché dans le château même, et que trois dames d'honneur lui portaient à boire et à manger, dans un cabinet masqué par une porte secrète; ceux-là assuraient, au contraire, qu'il s'était incorporé dans l'armée, et qu'il marchait avec le troisième corps, destiné à la campagne de Russie. Enfin, il n'était sorte d'inventions auxquelles on ne se livrât à propos de Mouton. Laure était aussi en jeu : quelques hommes la plaignaient; mais les femmes étaient impitoyables. On ne lui pardonnait pas d'avoir eu des faiblesses pour un brigand. D'une façon ou d'une autre, cette histoire occupait la curiosité publique; on en parlait dans les chaumières comme dans les salons: en quelque

lieu que l'on se trouvât, il était impossible de l'éviter.

Renfermée dans sa prison, Laure ignorait ce qui se passait au dehors ; elle ne soupçonnait pas l'horreur de sa position et quel mal on se donnait pour la perdre. L'instruction de l'affaire n'était pas encore commencée ; il fallait transférer la prisonnière au siége de la cour impériale, et, sous prétexte de compléter l'enquête, le commissaire extraordinaire gardait encore la prévenue sous sa main.

Laure était au secret et ne voyait personne. Deux fois par jour, un guichetier lui apportait quelque nourriture, et, sans rompre le silence, mettait un peu d'ordre dans la chambre qu'elle occupait. L'entrée et la sortie de cet homme avaient lieu sans que Laure y fît la moindre attention. En dehors de ses souvenirs, elle n'avait qu'une vie machinale. Sa pensée se perdait à sonder sa position, et cet examen remplissait son cœur d'amertume et d'épouvante. Elle n'y voyait point d'issue ; elle se sentait enlacée par une fatalité inexorable, qu'elle ne pouvait ni briser, ni conjurer. Paraître devant une cour d'assises à dix-huit ans, comme complice d'un chef de voleurs, quelle accablante perspective !

Un matin, elle jeta par hasard un coupd 'œil sur le guichetier, qui arrivait à l'heure habituelle. Ce n'était pas l'homme qui faisait ordinairement ce service, et il sembla à Laure qu'elle avait aperçu cette figure quelque

part. Cependant elle prit cette ressemblance pour un jeu de l'imagination, et reporta les yeux sur un volume qu'elle lisait en ce moment. Le guichetier se mit à l'œuvre, mais en faisant à dessein un tel bruit, que l'attention de Laure en fut forcément distraite. Plusieurs fois elle leva les yeux, et toujours elle demeura frappée du visage et des manières de cet homme. Il rôdait autour d'elle comme s'il eût épié un moment favorable. Enfin il s'approcha, et, tirant un morceau de papier de dessous sa veste, il le glissa sur le livre de la prisonnière sans dire un mot, et se dirigea vers la porte en prêtant l'oreille.

— Qu'y a-t-il? qu'est-ce? dit Laure étonnée.

— Chut, répondit cet homme.

En même temps un bruit de pas retentit dans le corridor, et, par un mouvement instinctif, la jeune fille cacha dans son sein le billet qu'on venait de lui remettre.

— C'est bien, ajouta le guichetier; lisez et brûlez ensuite.

Il disparut. Laure resta étonnée de cette apparition et craignit d'abord un piége. Cependant peu à peu la curiosité prit le dessus; elle rompit le cachet et jeta les yeux sur l'écrit. Il était à la fois laconique et mystérieux:

« Niez tout et espérez. On veille sur vous. »

D'où lui venaient ce singulier avis et cette protection inconnue? Les princesses s'intéressaient-elles à son sort, et lui donnaient-elles un moyen d'assoupir cette affaire?

ou bien fallait-il voir là dedans la main de cet homme qui l'avait enchaînée à une solidarité infamante, et se jouait d'elle avec tant de cruauté?

Laure resta indécise, mais ne s'en affermit que davantage dans un système de dénégation où sa pudeur involontairement se réfugiait. Le même jour, deux autres personnes reçurent, par des voies non moins mystérieuses, deux billets qui semblaient dictés par la même intention et venaient de la même source. L'un était adressé à la comtesse, et il contenait ces mots :

« Madame,

» Vous vous acharnez d'une manière odieuse sur la
» jeune fille qui n'a qu'une faute à se reprocher, celle de
» ne m'avoir pas livré au bourreau. Vous comptez faire
» peser sur elle vos propres torts, et vous sauver en la
» perdant. Vous savez que je ne suis ni sentimental ni
» chevaleresque : vous m'avez guéri de ces préjugés;
» mais je n'aime pas l'injustice. Je viens donc vous prier
» de vouloir bien arranger cette affaire : vous êtes assez
» habile pour réparer le mal que vous avez fait. J'ajoute
» que j'y compte et que je saurais me venger d'un désap-
» pointement. »

Le comtesse, en lisant ces lignes, ne put contenir son

indignation. Elle froissa le billet, et frappa du pied la terre en s'écriant :

— Le misérable! Comment se délivrer de lui!

L'autre billet était adressé au commissaire extraordinaire, qui s'empressa de le parcourir.

« Monsieur,

» Vous n'êtes qu'un lâche!

C'était un exorde un peu rude, et le comte sentit se dresser sur sa tête ses cheveux pommadés à la Caracalla.

— Insolent! s'écria-t-il comme s'il répondait à l'auteur de l'épître.

Il parvint, cependant, à contenir son indignation et à achever la lecture d'une écrit si peu parlementaire :

« Monsieur,

» Vous n'êtes qu'un lâche. Quand les Moutons vous
» ont tenu dans leurs mains, vous avez demandé grâce.
» Cela se conçoit : les Moutons sont des hommes et de
» fameux hommes, je m'en flatte. Aujourd'hui, que
» vous n'avez plus affaire qu'à une femme, le cœur vous
» revient, et vous l'accablez. Tâchez de vous calmer,
» muscadin, ou, autrement, les Moutons se remettront

» de la partie. La première leçon n'est pas suffisante, à
» ce qu'il paraît? Gare à la deuxième! »

Cette lecture jeta la comte Gabriel dans un paroxysme de colère mêlé de terreur : on n'eût pas su dire s'il était plus irrité qu'effrayé. Cependant il se décida pour le rôle héroïque, et se raffermissant sur ses bottes à la Souwaroff :

— Ah ! dit-il, c'est comme ça que vous le prenez, tas de brigands ! Ah ! vous croyez m'intimider, me faire trahir Sa Majesté l'empereur et roi. Ah ! gibier de bagnes ! Vous me mettez au défi ! Eh bien ! nous allons voir.

Le lendemain la pauvre Laure était transférée dans les prisons de Toulon, et plus tard dirigée sur Aix, siége de la cour impériale.

XXIV

LE JUGEMENT

Comme on le devine, les brigades de gendarmerie étaient toutes sur pied depuis l'événement où Laure se

trouvait compromise. Il ne s'agissait pas seulement de l'arrestation d'un bandit redoutable et célèbre, mais du recouvrement des riches joyaux qui appartenaient à l'un des membres de la famille impériale. C'était le cas de faire du zèle et l'on en fit. Chaque gendarme comprenait qu'il avait le grade de maréchal-des-logis dans sa giberne; les sous-lieutenants se voyaient chefs d'escadrons, et les capitaines colonels. Jamais le pays ne fut battu avec plus d'ardeur et plus d'ensemble : les patrouilles de jour et de nuit se succédaient. A Toulon on fouillait les maisons suspectes, dans la campagne on s'emparait des issues, on occupait en force les villages ; bref sur tous les points on déployait les ressources de la stratégie. En outre le signalement de Pierre Mouton avait été envoyé aux polices italiennes, et des deux côtés des Alpes on était à la poursuite de l'audacieux malfaiteur. A cette époque la main des autorités françaises s'étendait fort loin, et il était assez difficile d'atteindre, à leur insu, les limites du territoire.

Les prisons de Toulon renfermaient un instrument précieux pour diriger les recherches. Les rapports s'accordaient à dire que Pierre Mouton n'avait pu franchir la ligne du Var. Trois fois il s'était présenté à la frontière sous des déguisements divers, et, reconnu trois fois, il n'avait dû son salut qu'à la vitesse de son cheval. C'était donc dans le département qu'il se cachait, et

Point-du-Jour, longtemps son complice, connaissait les repaires que la bande s'y était ménagés.

Le provençal devenait ainsi un homme important et l'âme de cette entreprise. On chercha à exciter son zèle par l'appât d'une récompense; mais sa haine contre Pierre suffisait. Depuis l'heure où le capitaine l'avait jeté vivant dans un sépulcre, Point-du-Jour ne respirait que pour la vengeance. Il avait vu une fois sa proie lui échapper et n'en éprouvait que plus d'ardeur à la rejoindre. Cet homme avait tout perdu, même son honneur de bandit; il ne lui restait plus qu'une passion, la soif du sang de son ennemi. Quand il offrait son concours dans la battue qui allait se poursuivre, il se réservait de se faire justice lui-même et ne voulait pas que Pierre pût se méprendre sur la main qui le frappait.

La comtesse de Stolberg était au fait de ces détails : elle savait que Point-du-Jour, l'un des affiliés de la bande, devait guider l'expédition contre les malfaiteurs, et elle mit tout en œuvre pour avoir un entretien secret avec cet homme. Claire n'était pas tranquille; la lettre de Pierre l'effrayait. Arrêter le cours du procès de Laure était désormais impossible; l'affaire avait fait trop de bruit et d'ailleurs Claire ne reculait pas devant quelques risques pour satisfaire ses inimitiés. Sa fortune et son impunité passée tenaient à ce mélange de ruse et d'audace. Seulement, elle avait eu constamment le soin de

se ménager le plus de chances possible, et c'est pour cela qu'elle cherchait à voir Point-du-Jour. Si Pierre tombait vivant entre les mains de la justice, elle avait à craindre ses révélations ; elle était à l'abri de tout si les gendarmes ne rapportaient qu'un cadavre. Tel était son calcul, et le malfaiteur, qui avait dénoncé la bande, lui paraissait propre à la comprendre et à la servir.

Grâce à l'entremise du comte Gabriel, il fut facile à la comtesse de pénétrer jusqu'à la prison de cet homme. Point-du-Jour parut étonné de l'honneur que lui faisait une grande dame, reçut la bourse qu'elle lui offrit et l'écouta avec attention. Claire n'eut garde de se livrer ; elle se dit envoyée par les princesses et chargée d'une promesse de grâce si elles recouvraient leurs pierreries. Puis elle ajouta que Pierre avait compromis l'une des dames d'honneur et que la mort de ce bandit serait un titre pour celui qui en purgerait la contrée. Pendant qu'elle parlait ainsi, elle examinait Point-du-Jour et voyait avec satisfaction se réfléchir sur son visage l'expression d'une haine farouche.

— S'il en réchappe, s'écria-t-il en brandissant le poing, c'est que je n'aurai pas trouvé un couteau à mettre dans cette main-là ! que je le rejoigne seulement, et puis, bagasse, nous verrons !

— Très-bien ! mon garçon ; vous rachèterez ainsi votre faute, répondit la comtesse ; vous mériterez votre pardon.

— Mon pardon, madame! Je m'en bats l'œil de mon pardon! mais ce qu'il me faut, c'est de dévorer le foie de ce scélérat. Voilà, bagasse!

Cet homme était assez monté par sa haine personnelle pour que la comtesse pût se dispenser d'insister. La prudence le lui conseillait; elle y dérogea pourtant. La blessure que Pierre avait faite à son amour-propre était encore saignante, et elle ne voulait pas que le misérable emportât dans la tombe le sentiment de l'impunité. Elle revint donc à la charge.

— Mon garçon, dit-elle au malfaiteur, si vous voulez qu'en mourant votre ennemi endure un dernier supplice, dites-lui que c'est Claire qui le frappe.

— Merci! Je lui dirai que c'est Point-du-Jour, et il le verra bien, le scélérat. Oui, bagasse, il le verra.

— Ajoutez-y Claire, mon garçon, c'est un moyen de lui porter un coup affreux.

— Claire, qu'est-ce que ça!

— Une jeune fille qu'il a perdue. Dites-lui que c'est Claire qui le frappe; vous serez bien mieux vengé.

— Vous croyez! alors c'est différent, bagasse. Je lui dirai : Claire et Point-du-Jour. Ce sera deux coups pour un.

— N'oubliez pas, au moins.

— Je les lui ferai entrer dans la gorge, madame. Vous ne savez pas quel plaisir il y a à boire le sang d'un ennemi.

La comtesse ne répondit à ces derniers mots que par un sourire sinistre, et quitta à l'instant même la prison.

Pendant ce temps, Pierre avait repris sa vie vagabonde dans les montagnes. Il était vrai que, serré de près, il n'avait pas pu gagner le territoire italien, et qu'il errait encore sur le théâtre de ses anciens exploits, changeant de gîte chaque soir, et voué à l'existence la plus précaire. De son ancienne bande, si formidable et si redoutée, il n'avait conservé que deux hommes, Zéphyr et Bouton-de-Rose. Ce n'était pas assez pour reprendre l'offensive, et il fallait se borner à déjouer les poursuites. Souvent ces malheureux manquaient de tout; leurs anciens magasins n'existaient plus, et le soin de leur subsistance les occupait tout entier. Pierre avait sur lui des valeurs considérables en pierreries, mais où les échanger? Les cailloux des chemins avaient autant de prix pour eux, et quelques vivres leur eussent été bien plus utiles. La dernière expédition de la gendarmerie, guidée par Point-du-Jour, avait bouleversé tous leurs repaires. Le souterrain était connu, et il eût été dangereux de le prendre pour asile. Il ne restait plus à Pierre que la caverne secrète, par laquelle il s'était échappé le jour de la grande attaque. Il croyait que cette partie du souterrain, isolée par la chute d'eau, était restée inaccessible à la gendarmerie, et qu'on pouvait, sans danger, en faire un nouveau centre d'opérations. Seul, Pierre connais-

sait l'issue extérieure; il y conduisit ses deux compagnons. Son projet n'était pas d'ailleurs d'y séjourner longtemps : il voulait attendre que son affaire s'assoupît et que la force armée se départît de sa vigilance. Alors il aurait gagné les pays étrangers avec ses deux lieutenants et ils se promettaient tous trois d'y mener un train de prince et d'y faire la plus magnifique figure. Cette perpective les indemnisait de leurs privations actuelles.

Évidemment, la comtesse de Stolberg avait pris trop au sérieux les menaces de Pierre; de sa part, ce n'était qu'un jeu. Au lieu de s'éloigner d'Hyères dans les premiers jours du vol, il avait cru prudent d'y demeurer caché pendant qu'on le chercherait au loin. Les bruits de la ville arrivèrent ainsi jusqu'à lui, et il trouva plaisant de s'y mêler. De là les trois épîtres dont Zéphyr avait été le distributeur. Plus tard, quand il se fut de nouveau condamné à la vie errante, cet épisode s'effaça de sa mémoire. Il y avait en Pierre deux hommes, le brigand et le comédien : rien hors de là. Tout lui était instrument; mais quand il avait tiré des choses et des gens le parti qu'il se proposait d'en tirer, il oubliait tout et passait à d'autres impressions. Ni le sort de Laure, ni l'injustice de Claire ne le touchaient donc vivement, et après un mois de vie nomade, il lui restait à peine le souvenir de cette partie de ses aventures.

Pour éviter les rencontres fâcheuses, Pierre et ses com-

pagnons ne quittaient que rarement leur asile. Cependant les soins de leur subsistance les appelaient souvent au dehors. Il fallait se procurer des vivres soit par des coups de main, soit au moyen d'intelligences qu'ils entretenaient avec quelques mendiants des campagnes. Pour ces excursions, ils choisissaient les nuits les plus sombres et ne les prolongeaient jamais au point d'être surpris par le jour. Jusque-là, toutes ces sorties avaient été heureuses; rien ne les avait troublées. Quand elles devaient avoir lieu, on examinait avec soin l'état de la plaine, les mouvements qui s'y apercevaient, les bruits qui s'y faisaient entendre.

Un soir, une expédition avait été résolue, on était au bout des approvisionnements. Pierre, aux dernières lueurs du crépuscule, tenait les yeux fixés sur une ligne de buissons qui régnait sur la berge opposée du ravin :

— Eh bien! capitaine, partons-nous! lui dit Zéphyr.

— Un moment, mon gars; il me semble que j'ai vu remuer ces broussailles, et il n'y a pas un souffle dans l'air.

Zéphyr dirigea ses regards vers le point que lui avait signalé Pierre, et répondit, après quelques minutes d'observation :

— Illusion, capitaine, rien ne bouge; quelque bête aura traversé le fourré.

La nuit se fit d'une manière complète, et les trois mal-

faiteurs se décidèrent à partir. De l'ouverture de la colline, ils avaient à descendre par un escarpement rapide et en s'aidant des touffes de pariétaires qui croissaient dans les fentes du rocher. La descente eût été périlleuse pour d'autres qu'eux; mais ils y étaient familiarisés et se trouvèrent bientôt dans le lit du ravin. A peine venaient-ils de s'y rallier et de se reconnaître, qu'une douzaine d'hommes embusqués fondirent sur eux en criant :

— Rendez-vous! rendez-vous!

Ils voulurent fuir, mais ils étaient cernés; ils déchargèrent leurs pistolets, mais les coups se perdirent dans les ténèbres. Alors une lutte corps à corps commença. Un homme s'était surtout attaqué à Pierre et le pressait vivement. Rampant comme un tigre, il s'élança sur lui par un bond furieux et lui porta un coup de poignard qui le renversa. Pierre chercha à se défendre encore, mais la blessure était profonde: il roula sur le sol. Quand l'agresseur le vit étendu, il se pencha sur lui et, s'approchant de son oreille, lui dit :

— Pierre! c'est Point-du-Jour et Claire qui te frappent! Claire et Point-du-Jour, entends-tu?

Ces paroles parurent ranimer le mourant. D'une main, il saisit son ennemi par la cravate, tandis que de l'autre il lui plongeait son poignard dans la région du cœur.

— Ah! c'est Claire! dit-il comme épuisé par l'effort; ah! c'est Claire! Voilà qui est bon à savoir.

Puis, il retomba inanimé près du cadavre de son adversaire.

XXV

LE DOIGT DE DIEU

Au milieu de ces événements, la justice avait suivi son cours. Une première instruction avait admis la complicité de Laure et le procès criminel s'était engagé. La jeune fille aurait peut-être trouvé de l'indulgence pour la faiblesse qui l'avait empêchée de dénoncer Pierre Mouton, mais il restait encore contre elle une charge accablante, celle de sa présence dans le jardin au moment où le vol venait d'être commis. La déposition de la comtesse, qui l'avait prise sur le fait, était formelle, et quand on lui opposait cette circonstance, Laure ne répondait que par des mouvements d'indignation. Or, en justice, l'indignation n'arrange rien. La comtesse précisait les détails, et les gens du château accourus aux premiers cris qu'elle avait poussés, en confirmaient la

sincérité; les témoignages étaient unanimes. Le commissaire extraordinaire enchérissait là-dessus et insistait sur la pâleur de la jeune coupable, sur son évanouissement, sur toutes les marques de surprise et de terreur qu'elle avait données dans le premier moment de ce drame. Ce concours de preuves était écrasant, et Laure allait se présenter devant les jurés sous le coup de préventions qu'il lui était difficile de détruire.

Le procès avait fait du bruit, et la foule s'y porta. Quand Laure entra dans la salle, elle fut l'objet de la curiosité la plus indiscrète et la plus déplacée. Qu'on juge du saisissement de cette jeune fille qui allait s'asseoir, par une triste méprise, sur le banc destiné aux malfaiteurs. Il fallut à Laure tout le sentiment de son innocence pour résister à cette épreuve.

L'interrogatoire commença; elle le soutint avec un calme et une dignité rares. Elle raconta l'aventure où elle avait joué un rôle si étrange, s'accusa du silence qu'elle avait gardé, et quant au reste, repoussa noblement et fièrement l'accusation. Les impressions de l'audience commençaient à se tourner en sa faveur : les plus acharnés seuls persistaient à ne voir là dedans qu'une dépravation précoce et une assurance de comédienne.

Ce fut alors que la comtesse de Stolberg fut appelée en témoignage. Sa déposition fut un chef-d'œuvre d'artifice : sous le voile de l'intérêt qu'elle portait à la pré-

venue, elle parvint à la charger de la manière la plus grave, à l'enlacer dans les piéges d'une confrontation habile, à l'exaspérer au point de provoquer son indignation et sa colère. Cette nouvelle phase de l'audience détruisit les résultats de la première et replaça Laure sous le poids d'accusations qu'elle n'avait plus ni le pouvoir ni la force de combattre. Les frémissements de l'assemblée la condamnaient; elle n'essaya plus de lutter et laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme pour s'avouer vaincue.

Ces débats se prolongèrent pendant deux jours au milieu de ces épisodes. L'accusteur public fut violent, haineux; il chargea la victime avec un acharnement qui est l'apanage de la profession. Quel martyre pour cette enfant de dix-huit ans, de se voir ainsi comparée au plus grands scélérats de l'antiquité et des temps modernes! Il fallut boire ce calice jusqu'à la dernière goutte. Si Laure avait eu une arme sous la main, elle se serait poignardée en pleine audience. Enfin cette torture prit fin. La défense et les répliques étant achevées, le président venait de résumer les débats, les jurés allaient se retirer dans leur chambre et en rapporter au bout de quelques minutes un verdict de culpabilité, quand un bruit se fit entendre à la porte du prétoire. Un gendarme entra et remit à l'huissier un mot pour le président. L'auditoire ne savait que penser de cet incident, les ma-

gistrats eux-mêmes semblaient contrariés. Enfin le chef de la cour fit un geste à l'huissier et dit :

— Faites entrer !

Deux gendarmes parurent à l'entrée du prétoire, portant un homme sur un fauteuil : c'était Pierre, mourant, méconnaissable, et, à peine arrivé devant le tribunal :

— Monsieur le président, dit-il d'une voix affaiblie, je vais tout de suite au fait; je n'ai pas un moment à perdre. Que l'on commence par s'assurer de cette femme, ajouta-t-il en montrant la comtesse de Stolberg assise au banc des témoins.

A ces mots une rumeur extraordinaire circula dans l'assemblée; on comprenait que le moment avait quelque chose de solennel.

— Parlez, monsieur, dit le président. Qui êtes vous?

— Pierre Mouton?

L'émotion de l'auditoire était au comble. Pierre Mouton, le voleur célèbre, était là; il était enfin tombé entre les mains de la maréchaussée. Avant d'expirer, il venait témoigner devant la justice, sauver peut-être une innocente. Toutes ces impressions couraient rapidement dans les esprits, et c'était à qui prêterait plus d'attention pour ne rien perdre de la scène.

— Oui, je suis Pierre Mouton, dit le nouveau témoin, et mon véritable complice, c'est cette femme.

Il continuait à désigner la comtesse de Stolberg :

c'était la réponse au coup de poignard de Point-du-Jour. La comtesse était devenue livide; ses yeux trahissaient un égarement involontaire; sa lèvre frémissait et se colorait d'une écume blanchâtre; on eût dit qu'elle allait s'élancer et achever Pierre de ses mains.

Celui-ci continua avec calme et en élevant peu à peu la voix :

— On a entendu tous les témoins hors un seul, dit-il; je demande à faire ma déposition.

Le cas était grave : au point où se trouvaient les débats, on ne restait pas dans la stricte légalité en donnant la parole à cet homme; mais les pouvoirs discrétionnaires d'un président sont fort étendus, et celui-ci usa des siens pour éclaircir ce que cette affaire offrait d'imprévu et de mystérieux.

Pierre commença et fit devant le public son examen de conscience, parla de ses premières relations avec Claire; du meurtre qui l'avait perdu, et tirant de sa poche un morceau de papier, que le temps avait un peu endommagé, il le fit déposer sur le bureau du président. C'était la preuve de la complicité de la comtesse dans l'assassinat de son premier mari, le billet où elle disait :

« Le comte se rendra au kiosque de onze heures à midi; si vous êtes dans les mêmes dispositions, allez-y.

» CLAIRE. »

A l'aspect de cette pièce qui l'accusait, la comtesse de Stolberg se leva exaspérée, et s'adressant au président d'un ton impérieux :

— Vous écoutez cet imposteur, monsieur ! un chef de bandits ! un homme hors la loi.

— Asseyez-vous, madame, répondit le président avec calme.

La déposition s'acheva; elle justifia Laure, elle accusa Claire. Tous les faits furent rétablis, expliqués; Pierre n'omit rien ni pour sauver l'innocente, ni pour confondre la coupable. Il y appliqua tout ce qu'il lui restait de forces; quand il arriva au bout, sa voix était presque éteinte, et la pâleur de la mort couvrait son visage. Cependant il eut encore la force de se relever à demi, et se retournant vers la comtesse de Stolberg :

— Cela vous apprendra, madame, lui dit-il avec ironie, à faire poignarder vos amants.

Puis il retomba dans un anéantissement complet.

L'affaire était désormais instruite ; les jurés se retirèrent et rapportèrent l'acquittement de la prévenue. A peine le président l'eut-il prononcé, que l'accusateur public ajouta :

— Gendarmes, assurez-vous de madame la comtesse de Stolberg !

Les rôles étaient changés : Claire reprenait en prison la place que Laure venait de quitter, et la comtesse, moins

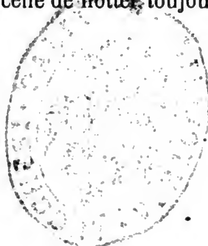
heureuse devant la justice, y trouva le châtiment de ses fautes passées.

On l'oublia ; à la cour on oublie si vite. Pierre mourut dans la nuit même de sa déposition ; Bouton-de-Rose et Zéphyr furent réintégrés au bagne, dont ils ont fait longtemps l'ornement. Quant au commissaire extraordinaire, il s'attribua l'honneur de la capture de Pierre Mouton et obtint de l'avancement.

Depuis lors, l'étoile du comte Gabriel a parcouru bien des phases; avec l'empire, le virtuose quitta les bottes à la Souwaroff et la coiffure à la Caracalla pour prendre l'habit boutonné des députés du centre droit.

C'était un homme acquis à tous les régimes nés ou à naître, l'ami des gouvernements qui restaient debout; race nombreuse dont nous voyons les derniers échantillons et qui a la propriété du liége, celle de flotter toujours.

FIN



Paris. — Imprimerie de A. Wittersheim, rue Montmorency, 8.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

